



NOUVELLE-ZÉLANDE

L'IVRESSE DES GRANDS ESPACES

SUR LES FLOTS SACRÉS DU WHANGANUI

WAIHEKE, LA DOLCE VITA À L'AUCKLANDAISE

WELLINGTON, UNE CAPITALE DANS LE VENT

+ LES BONS PLANS DE NOTRE REPORTER



Roumanie



ISRAËL
LE NÉGUEV,
DÉSERT
DE TOUS LES
POSSIBLES



Carte

CES PAYS QUI VONT
MANQUER D'EAU DOUCE





LES RENAULT DAYS C'EST MAINTENANT

PORTES OUVERTES DU 10 AU 14 OCTOBRE⁽¹⁾



RENAULT
La vie, avec passion

Renault
CAPTUR

À PARTIR DE
139 €/MOIS⁽²⁾

LLD 49 mois, 1^{er} loyer de 2 000 €.
Sans condition de reprise.



Nouvelles
motorisations
Essence

**EASY
PACK**

**4
ANS**

Entretien avec pièces d'usure
Garantie
Assistance 24 h/24⁽³⁾

MODÈLE PRÉSENTÉ : RENAULT CAPTUR INTENS Tce 90 AVEC OPTION PEINTURE MÉTALLISÉE À **204 €/MOIS⁽⁴⁾**, 1^{er} LOYER DE 2 000 €.

(1) Ouverture exceptionnelle dimanche 13 octobre selon autorisation. (2) Exemple pour Renault CAPTUR Life Tce 90. (3) Location Longue Durée sur 49 mois et 40 000 km maximum. En fin de contrat, restitution du véhicule chez votre concessionnaire avec paiement des frais de remise à l'état standard et des kilomètres supplémentaires. Sous réserve d'acceptation par DIAC, SA au capital de 409 355 560 € - Siège social : 14 avenue du Pavé Neuf 93160 Noisy-le-Grand - SIREN 702 002 221 RCS Bobigny. (3) Pack Intégral Renault optionnel constitué de l'entretien, des prestations d'usure (hors pneumatiques), de l'extension de garantie constructeur et assistance selon conditions contractuelles sur 49 mois/40 000 km (au 1^{er} des 2 termes atteint) inclus dans le loyer pour 1 €/mois. Voir détail de l'offre Pack Intégral en points de vente et sur renault.fr. Offres non cumulables, réservées aux particuliers et valables dans le réseau Renault participant pour toute commande d'un Renault CAPTUR neuf du 01/10/2019 au 31/10/2019. Renault Days - Les jours Renault. Easy Pack - Pack inclus. Gamme Renault CAPTUR : consommations mixtes min/max (l/100 km) (NEDC corrigée) : 5,5/6,6. Émissions de CO₂ min/max (g/km) (NEDC corrigée) : 125/128. À partir du 01/09/2017, certains véhicules neufs sont réceptionnés sur la base de la procédure d'essai harmonisée au niveau mondial pour les véhicules légers (WLTP), procédure d'essai plus réaliste permettant de mesurer la consommation de carburant et les émissions de CO₂. À partir du 01/09/2018, la procédure WLTP remplace le nouveau cycle européen de conduite (NEDC), procédure d'essai utilisée précédemment. Les conditions d'essai étant plus réalistes, la consommation de carburant et les émissions de CO₂ mesurées selon la procédure WLTP sont, dans de nombreux cas, plus élevées que celles mesurées selon la procédure NEDC. Actuellement, la communication des valeurs NEDC est encore autorisée. En effet, pour les nouveaux véhicules déjà homologués selon WLTP, les valeurs sont converties en NEDC corrigées pour permettre une meilleure comparaison.

Renault recommande **elf**

renault.fr

Lindt

EXCELLENCE



CARAMEL À LA POINTE DE SEL



« La finesse d'un chocolat noir d'exception. Le croquant de fins éclats de caramel. Une subtile pointe de fleur de sel parfaitement dosée. Une rencontre tout en finesse. Laissez-vous séduire par l'harmonie généreuse du Caramel à la pointe de Sel. » Les Maîtres Chocolatiers Lindt.

LINDT EXCELLENCE. L'ULTIME PLAISIR. SI FIN. SI INTENSE.

www.lindt.com



POUR VOTRE SANTÉ, MANGEZ AU MOINS CINQ FRUITS ET LÉGUMES PAR JOUR. WWW.MANGERBOUGER.FR



Éric Meyer

Sagesses chinoises

Celui qui sait ne parle pas, celui qui parle ne sait pas. » Le partage ce proverbe chinois que j'ai cueilli dans un livre écrit par une philosophe française qui vit à Pékin depuis seize ans, Christine Cayol. L'ouvrage, *Traverser la rivière en tâtant les pierres*(*), rassemble les réflexions de l'auteur sur dix *cheng yu*, littéralement des phrases préfabriquées, ancrées dans la culture chinoise. Ces locutions qui parlent de l'amour, du bonheur, de la vie ou de la mort, peuvent paraître désuètes, ringardes, galvaudées. Proverbes chinois, tibétains, africains... Nous les entendons, les lisons, les mémorisons, au hasard de nos rencontres avec des cultures lointaines et ancestrales (comme ce mois-ci en Nouvelle-Zélande chez les Maoris). Nous les retrouvons, hélas, pêle-mêle sur Internet, dans des listes de sagesse prêtes à l'emploi ou au bas de calendriers illustrés par des photos de yogis au soleil couchant. Ils réveillent la confortable mais contestable nostalgie des mondes disparus. Et ils apparaissent parfois contradictoires avec ce que le voyageur peut observer. Celui-ci se demandera par exemple comment il est possible que la Chine, riche de cette épaisse sédi-

mentation de vertus ancestrales – tolérance, tempérance, patience... – véhiculées par nombre de ses *cheng yu* se soit précipitée dans le développement frénétique, au mépris des tonnes de CO₂ émises et du respect des droits humains.

Et pourtant, les maximes tirées des récits anciens continuent de nous parler. Démodées, elles se révèlent tout de même appropriées aux situations d'aujourd'hui. Dans des réunions convulsives ou compassées, elles déclenchent un : «Tiens, celle-là, je vais la noter», qui suspend le temps et dessine un sourire. Parce que justement, leurs auteurs ont été avalés dans la légende des siècles, parce qu'elles n'appartiennent à personne, celui qui les prononce se trouve libéré de la connotation attachée à l'auteur d'une pensée. Ou du : «Moi, je pense que...», très utilisé chez nous, mais considéré dans la culture chinoise comme le signe d'un manque d'éducation. Et puisqu'elles nous parlent de patience, de silence, de la permanence des choses, elles sont un antidote aux pathologies contemporaines, la course à l'efficacité, l'obsession du court terme, la dictature du changement permanent, la fuite en avant dans l'innovation. Ces forces-là sont puissantes et font tourner les têtes. Face à elles, les sagesses ancestrales résistent, fragiles étendards de la pensée. Méditons l'une d'elles encore, qui, depuis des centaines d'années, est donnée comme sujet au concours d'entrée de l'Académie des beaux-arts de Pékin : «Des sabots des chevaux s'échappent le parfum des fleurs qu'ils ont piétinées.» ■

(*) *Traverser la rivière en tâtant les pierres. Dix proverbes de la sagesse chinoise*, de Christine Cayol, éd. Tallandier.

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF

LA
BOURSE
GEO
DU JEUNE
REPORTER!



NOTRE LAURÉATE SUR LE TERRAIN

Victoire Chevreul, qui a remporté la bourse GEO du jeune reporter créée en mars dernier à l'occasion des 40 ans du magazine, est partie cet été pour l'Extrême-Orient russe. C'est en duo avec la photographe Elena Chernyshova (couronnée par le prestigieux World Press Photo en 2014 et déjà publiée dans GEO), que Victoire, 25 ans et fraîchement diplômée du Centre de formation des journalistes (CFJ), s'est rendue dans ces confins de l'Eurasie pour réaliser son reportage. A lire prochainement dans nos pages...



**MONT
BLANC** 

EXPLORER

LE NOUVEAU PARFUM POUR HOMME



SOMMAIRE



Cinq fois plus de moutons
que d'habitants... (ici,
au-dessus du lac Pukaki).

GRAND DOSSIER LA NOUVELLE-ZÉLANDE 56

Où trouver le vertige de l'infini que promet un voyage dans ce pays ?
Nos reporters ont traversé les Alpes néo-zélandaises, descendu le cours d'un fleuve sacré et, au passage, goûté à une douce vita du bout du monde.

DÉCOUVERTE

24



Tud et Bruno Morandi

Zanzibar, l'invitation au voyage Dans cet archipel de l'océan Indien, le transit d'épices et d'ivoire a fait place au tourisme.

GRAND REPORTAGE

126



Julien Goldstein

Néguev, le désert de tous les possibles Vergers luxuriants et gratte-ciel : Israël a réussi son pari et a peuplé le Néguev.

REGARD

40



Chantal Sertine

La Transylvanie, aujourd'hui comme hier La vie dans les vallées du Maramures plonge le visiteur cent ans en arrière.

MONDE EN CARTES

122



La planète a soif ! Selon l'ONU, deux milliards de personnes vivent dans un pays soumis à un fort stress hydrique.

5 ÉDITORIAL

10 LA BOURSE GEO
DU JEUNE REPORTER

12 PHOTOREPORTER
Trois photographes livrent les

dessous de leurs images fortes.

18 LE MONDE QUI CHANGE
L'île de Komodo.

20 LE GOÛT DE GEO
Le bœuf de Kobe.

22 L'ŒIL DE GEO
Les arbres.

144 LES RENDEZ-VOUS DE GEO

150 LE MONDE DE...
Charl'Elle Couture.

Couverture : Moritz Wolf / Biophoto. En haut : Tud et Bruno Morandi. En bas et de g. à d. : Chantal Sertine ; Julien Goldstein ; P. Ravikumar / Reuters. Encarts marketing : LETTRES HAÛSSE ADI 2019, Adabo national, ABO WELCOME PACK S2 2019, Adabo régional, POST-IT 2019, abonnement, call en CI national, EXPORT S2 ABO, carte recto-verso, kiosques national, OPÉRATION HALLOWEEN TIERS, abo régional France métropolitaine.

L'abonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur www.prismashop.geo.fr

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA TÉLÉ

En octobre, comme tous les mois, retrouvez GEO Reportage, votre rendez-vous sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 145.

arte

SUR INTERNET

GEO

Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30 000 membres.

BELVEDERE

VODKA



Le Belvedere est un palais symbolique de Pologne, berceau de Belvedere vodka. Ce sont le terroir polonais et le seigle de Dankowskie qui donnent à notre vodka son goût et son caractère uniques.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.



PARTICIPEZ À **LA BOURSE GEO** DU JEUNE REPORTER !

Pour la deuxième année consécutive, GEO attribue une bourse à des jeunes talents du journalisme et/ou du photojournalisme.

Le ou la lauréat(e), rédacteur(trice) ou photographe âgé(e) au moins de 18 ans et au plus de 30 ans fin 2020, réalisera un reportage, qui sera ensuite publié dans les pages de GEO et sur son site internet.

5 000 €
à gagner
pour effectuer
un reportage
inédit !

COMMENT PROCÉDER ?

- 1 Soumettez votre candidature à GEO,** sous forme d'un dossier **individuel**, rédigé en français, et comportant :
 - un CV (1 page maximum) avec date de naissance
 - une lettre de motivation (1 page maximum)
 - un synopsis détaillé du sujet que vous proposez
- 2 Les dossiers doivent nous parvenir au plus tard le 29 novembre 2019** et sont à déposer sur : www.geo.fr/page/bourse-geo
- 3 Entre décembre 2019 et janvier 2020,** le jury, dirigé par la rédaction en chef de GEO, effectue un premier tri sur la base des dossiers. Seuls sont pris en compte les sujets qui entrent dans le territoire éditorial habituel de GEO : découverte de nouveaux territoires, environnement, peuples et sociétés, géopolitique... Parmi les mieux notés, le jury retient ensuite le projet le plus solide sur le plan journalistique.
- 4 Les finalistes** sont invités à un entretien avec le jury.
- 5 Le nom du/de la lauréat(e)** est annoncé dans notre numéro de mars 2020.
- 6 Il/elle est ensuite invité(e) à réaliser des briefings** avec la rédaction avant de se lancer dans l'exécution de son projet. Il/elle travaille son angle avec un chef de service, et/ou avec le service photo. Il/elle bénéficie ainsi de l'expérience du terrain d'un reporter aguerri aux méthodes et aux conditions de travail de GEO. A son retour, il/elle participe à un debrief avant de se lancer dans la rédaction de son article ou dans son choix de photos.
- 7 La production du sujet sur le terrain** se déroulera au cours de l'année 2020. Le sujet sera publié dans GEO dans les mois qui suivront le reportage.



IDÉAL POUR DÉCOUVRIR DES TERRES VIERGES DE TOUTE CIVILISATION OU ALLER AU SUPERMARCHÉ

Nouveau T-Cross

Pour tous ceux que vous êtes



Volkswagen recommande Castrol EDGE Professional

Cycles mixtes de la gamme Nouveau T-Cross (l/100km) NEDC corrigé: 4,2-5,1 / WLTP: 5,3-6,3. Rejets de CO₂ (g/km) NEDC corrigé: 110-115 / WLTP: 130-147 / CO₂ carte grise: 102-108. Valeurs au 03/06/2019, susceptibles d'évolution. Plus d'informations auprès de votre Partenaire. Données indicatives en cours d'homologation. À partir du 1^{er} septembre 2017, certains véhicules neufs sont réceptionnés sur la base de la procédure d'essai harmonisée au niveau mondial pour les véhicules légers (WLTP), procédure d'essai plus réaliste permettant de mesurer la consommation de carburant et les émissions de CO₂. À partir du 1^{er} septembre 2018, la procédure WLTP remplace complètement le nouveau cycle européen de conduite (NEDC), procédure d'essai utilisée précédemment. Les conditions d'essai étant plus réalistes, la consommation de carburant et les émissions de CO₂ mesurées selon la procédure WLTP sont, dans de nombreux cas, plus élevées que celles mesurées selon la procédure NEDC. Volkswagen Group France - S.A. - R.C.S. Soissons 832 277 370.



PORT MORESBY
PAPOUASIE-NOUVELLE-GUINÉE
**PRIÈRE DE RETIRER
SA COIFFE**

Sécurité avant tout ! En novembre 2018, diverses communautés se préparaient en coulisses pour le sommet de la coopération économique pour l'Asie-Pacifique (APEC) en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Ces membres de l'ethnie huli, venus accueillir les vingt chefs d'Etat attendus, n'ont pas été dispensés des portiques de l'aéroport international de Jacksons, à Port Moresby. Le photographe Mark Schiefelbein a saisi cet instant avant de courir sur le tarmac pour assister à l'arrivée du vice-président américain Mike Pence. Impressionnant contraste entre monde moderne et traditionnel. « Même pieds nus et en pagne, certains ont fait sonner les machines et des agents leur ont demandé d'enlever leur coiffe pour vérifier qu'ils étaient en règle », raconte Mark. Une scène surprenante ! »



Mark SCHIEFELBEIN
Photjournaliste pour l'agence Associated Press, cet Américain est basé à Pékin d'où il couvre toute l'Asie.







ESSAOUIRA, MAROC

PÂTURAGE POUR ACROBATES

Lever la tête et voir une chèvre perchée sur une branche... C'est chose commune dans les environs d'Essaouira, région connue pour ses arganiers, dont les graines sont pressées pour la fabrication de l'huile d'argan, qui sert pour la cuisine et la production de cosmétiques. L'été, les chèvres y grimpent pour en manger les feuilles et les fruits. En dispersant les noix non digérées via leurs excréments, elles aident d'ailleurs à faire pousser des arganiers ! Le photographe égyptien Mosa'ab Elshamy revenait d'un reportage sur les pêcheurs d'Essaouira quand, au sortir de la ville, il est tombé sur cette scène. «Elles me regardaient toutes, mais la scène était trop statique, raconte-t-il. Puis soudain les deux petites se sont mises à courir vers l'arbre pour rejoindre leurs aînées, et j'ai su que je tenais mon cliché.»



Mosa'ab ELSHAMY

A 29 ans, ce photographe basé au Maroc pour Associated Press réalise également des reportages culturels et des documentaires.

MOSCOU, RUSSIE

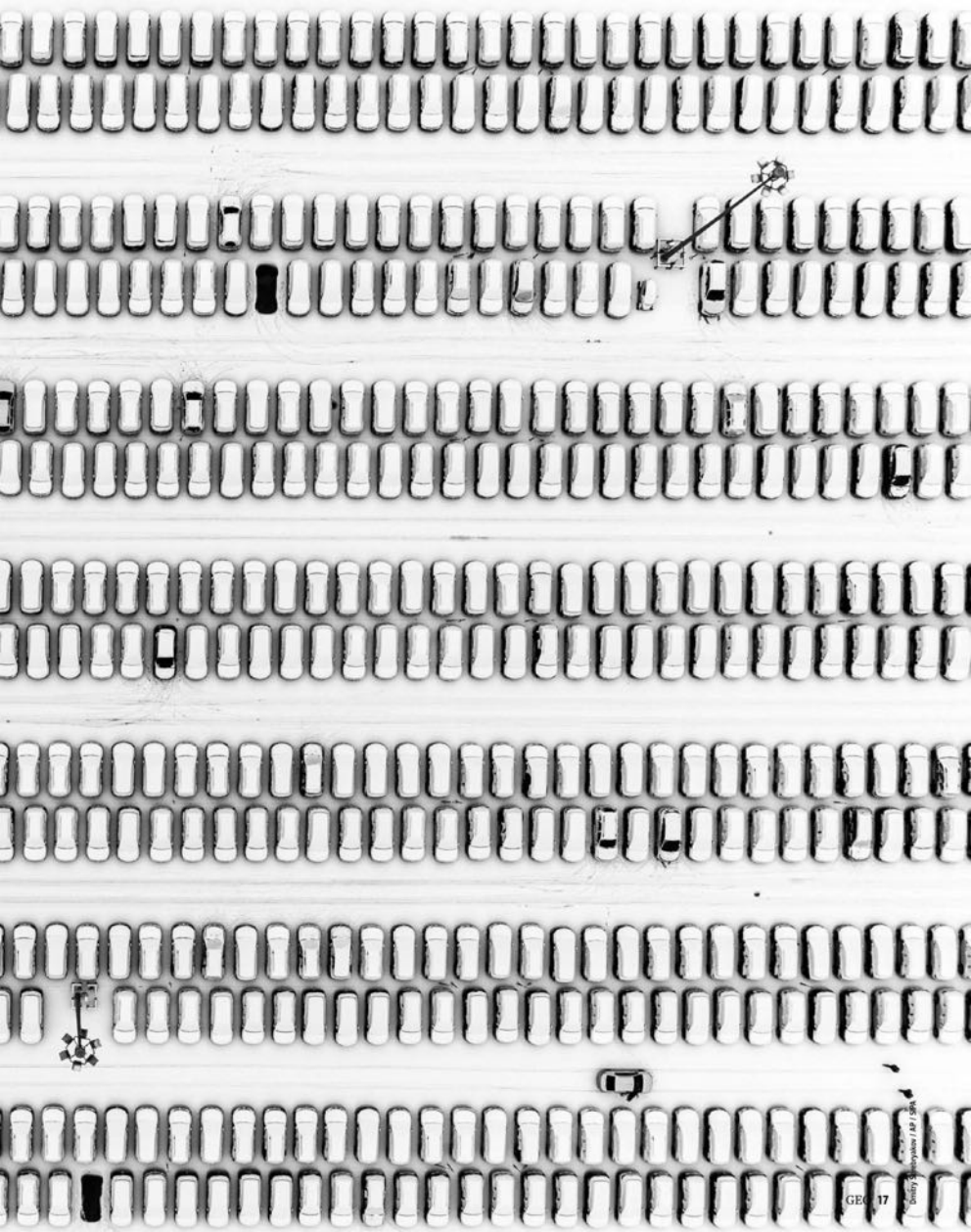
HYPNOTIQUE
PARKING

Cette photo n'aurait jamais dû exister. Car en Russie, faire voler un drone exige une autorisation, presque impossible à obtenir si on ne fait pas partie de la police ou de quelque autre service de premier secours. Comme de nombreux photographes à Moscou, Dmitry Serebryakov connaît bien le parking de l'usine Renault locale, dans le sud-est de la capitale. Obsédé par le dessin géométrique formé par l'alignement de ces voitures fraîchement sorties des chaînes de production, il a choisi de braver l'interdit en novembre dernier quand il a vu la première neige de l'année tomber sur la ville. Il s'est alors précipité sur place avec son Phantom pour réaliser ce cliché. « Sous le soleil et sans neige, les images n'auraient pas été aussi belles, raconte-t-il. Là, je savais que la photo serait intéressante. » Son intuition ne l'a pas trompé.



Dmitry SEREBRYAKOV

Basé à Moscou, ce spécialiste de la photo par drone travaille régulièrement pour des agences de presse comme TASS, AFP ou AP.





Les varans géants qui vivent sur l'île indonésienne sont perturbés par le tourisme de masse et menacés par un trafic vers l'Asie.

L'île de Komodo doit-elle être fermée ?

Après le rocher Uluru en Australie et l'île de Pâques dans l'océan Pacifique, c'est au tour de l'île de Komodo, en Indonésie, de faire face à la difficile question : faut-il accepter que l'accès aux lieux soit restreint ? Les autorités locales de Komodo (la province administrative des petites îles de la Sonde orientales) ont en effet annoncé le projet de fermer l'île pendant un an à partir de janvier 2020 pour protéger les célèbres dragons (*Varanus komodoensis*). Il s'agit d'abord d'empêcher les touristes d'envahir leur habitat. Selon les données du Parc national, constitué des îles Komodo, Rinca et Padar, le nombre de visiteurs étrangers et locaux est passé, entre 2014 et 2018, de 80 000 à 170 000. «Le contact avec l'homme peut provoquer un changement de comportement chez le varan et aurait des effets sur sa reproduction», explique Achmad Aniefandy, membre de la commission sur les dragons de Ko-



modo de l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN), qui a inscrit l'animal sur sa liste rouge des espèces menacées. Les autorités regardent de près l'exemple réussi de la plage thaïlandaise de Maya Bay. Un an après que celle-ci a été interdite aux touristes, une cinquantaine de requins à pointes noires ont montré le bout de leur aileron. Un autre événement a conduit les autorités de Komodo à vouloir fermer temporairement l'île. En mars 2019, un trafiquant a été arrêté, puis condamné, pour avoir vendu une quarantaine de varans. L'Asie est un client potentiel pour ce type de commerce, car on y cherche à fabriquer un médicament miracle à partir du sang de l'animal. Les défenses immunitaires contenues dans celui-ci seraient un «super antibiotique». La probabilité de transformation en médicament est en réalité faible car elle nécessiterait de purifier le sang des varans, et le rejet du produit par le corps humain pose question. La fermeture temporaire de l'île doit toutefois être confirmée par le gouvernement indonésien qui cherche d'autres solutions. On le comprend... L'interdiction d'accès à Komodo obligerait les habitants, plus de 2 000, à quitter leur maison et leur emploi (guides, serveurs, vendeurs de souvenirs...). Déloger les hommes pour protéger les dragons ? Difficile débat. ■

Gaëtan Lebrun

**BOSCH**

Des technologies pour la vie



Des Technologies pour la vie

www.bosch.fr

Depuis plus de dix ans, le groupe Bosch contribue activement à façonner le monde connecté. Bosch est aujourd'hui une entreprise leader dans le domaine de l'Internet des objets (IoT). Via son propre cloud IoT, l'entreprise a déjà mis en œuvre de nombreux projets en lien avec l'IoT dans des domaines tels que la mobilité, la maison intelligente, la ville intelligente et l'agriculture.



Le bœuf de Kobe



Le «caviar» de la viande japonaise

C'est un mets d'exception, rare, hors de prix (200 à 500 euros le kilo selon les morceaux) et truffé de légendes. La ville japonaise de Kobe, dans la baie d'Osaka, a donné son nom à une variété de viande unique : son fondant beurré et son parfum de noisette sont le fruit du savoir-faire des éleveurs de la préfecture de Hyōgo, les seuls à pouvoir prétendre au label «bœuf de Kobe».

Pour le reconnaître, il faut se fier au symbole tamponné sur les carcasses – une fleur de chrysanthème, blason de la famille impériale – et au code à dix chiffres qui permet de tracer le pedigree de la bête sur plusieurs générations. De leur naissance à leur abattage (durant vingt-huit à soixante mois), les vaches de race tajima, qui fixent mieux la graisse dans leur chair, sont bichonnées pour «faire du gras» : pas de stress, pas d'exercice, une eau et un air purs et un régime à base de céréales, d'herbe et de paille de riz. Le reste – massage à la bière ou au saké, lecture de poèmes et diffusion de concertos de Mozart – relève du mythe.

Seuls les mâles castrés ou les génisses n'ayant jamais vêlé ont droit au label. Les éleveurs, quant à eux, sont rattachés à l'Association de promotion, de distribution et de marketing du bœuf de Kobe, seule habilitée à délivrer le précieux tampon. Chaque année, 5 000 carcasses sont distinguées, soit 0,16 % de la viande consommée au Japon.

Pendant des siècles, les vaches de la région servaient de bêtes de trait dans les rizières. Manger de la viande était alors un privilège réservé à l'empereur et aux shoguns. Avec l'avènement de l'ère Meiji et l'ouverture au monde du Japon en 1868, la réputation de cette viande a franchi les frontières de l'archipel et gagné l'Occident. Le bœuf de Kobe, considéré comme un «trésor national», resta longtemps interdit d'exportation. Il ne se vend que depuis peu, et en toutes petites quantités, sur les marchés américains (depuis 2012) et européen (depuis 2014). À l'approche des jeux Olympiques de Tokyo en 2020, certains éleveurs mettent les bouchées doubles pour faire la promotion de ce fleuron de la gastronomie. À la tête d'un cheptel de 1 600 vaches tajima, Katsunori Ohta, multiprimé à la foire agricole japonaise, s'y attelle depuis 2017 : il s'est donné trois ans pour nourrir et soigner ses plus jeunes bêtes dans les règles de l'art. Un entraînement digne d'un athlète. ■

Carole Saturno

DU GRAS, MAIS DU BON !

Pour évaluer la qualité du bœuf de Kobe, on examine ses marbrures, sa couleur, sa texture, sa fermeté et sa brillance. Son persillage (en jargon de boucher, ce terme désigne les sillons de graisse qui parsèment la viande) est trois fois supérieur à celui des autres races de bœuf.

À PETITE DOSE 100 grammes par personne suffisent, sous peine de frôler l'éculabrement. Aucune raison de culpabiliser : cette viande est réputée pour ses graisses non saturées, qui ne favorisent pas le (mauvais) cholestérol.

SANS CHICHI Pour une cuisson parfaite, choisir la version teppanyaki, en fines tranches snackées sur une plaque, ou shabu-shabu, en fondue dans un bouillon. À la poêle, ne pas surchauffer, car le gras fond rapidement. Assaisonner simplement de fleur de sel et d'un tour de moulin de poivre.

NISSAN INTELLIGENT MOBILITY



Innovation
that excites

NISSAN LEAF

100% ÉLECTRIQUE, 100% TECHNOLOGIE

AYEZ LE DÉCLIC ÉLECTRIQUE ET
LIBÉREZ-VOUS DU CARBURANT



À PARTIR DE **249 €⁽¹⁾**/MOIS

BATTERIE INCLUSE

LLD 49 MOIS ET 1^{ER} LOYER DE 3 750 €

BONUS ÉCOLOGIQUE DE 6 000 € DÉDUIT

Zero Emission

**DISPONIBLE SANS ATTENDRE*
DÉCOUVREZ NOS OFFRES SUR NISSAN.FR/OFFRES**

Innové autrement. *Disponible avec délais administratifs de livraison. Zéro émission à l'utilisation, hors pièces d'usure. (1) Exemple pour une Nissan LEAF First 40kWh neuve en Location Longue Durée sur 49 mois, 50 000 km maximum, avec 1^{er} loyer de 9 750 €, soit 3 750 € après déduction du bonus écologique de 6 000 €, puis 48 loyers de 249 €. Restitution du véhicule chez votre Concessionnaire en fin de contrat avec paiement des frais de remise en état standard et des kilomètres supplémentaires. **Modèle présenté :** Nissan LEAF Tekna 40kWh avec options peinture métallisée bi-ton et technologie ProPILOT Park. 1^{er} loyer de 3 750 € après déduction du bonus écologique de 6 000 €, puis 48 loyers de 359 €. Offre réservée aux particuliers, non cumulable avec d'autres offres, valable jusqu'au 30 septembre 2019, sous réserve d'acceptation par Diac - RCS Bobigny 702 002 221, chez les Concessionnaires Nissan participants. NISSAN WEST EUROPE : nissan.fr

LES ARBRES



Salim Karami / ZSP



Francis Hallé / ZSP

Les encres et aquarelles sur papier de Salim Karami (ci-contre) et de Francis Hallé (ci-dessus) illustrent l'exposition *Nous les arbres*, à Paris.

EXPOSITION

AU PIED DE MON ARBRE

C'est le chêne dans lequel elle grimpeait petite et auprès duquel elle vient aujourd'hui recueillir des conseils de sagesse, elle qui a fait un burn-out. Mathilde, animatrice dans une association écologiste, se confie dans un vidéo au documentariste Raymond Depardon sur son attachement à cet être vivant qui ne bouge pas et ne parle pas. L'exposition *Nous les arbres* de la Fondation Cartier invite inconnus et artistes à décrire les sentiments qui les unissent à ces plantes qui existent depuis des millions d'années. Des scientifiques ont accepté de prêter leurs documents personnels. Le botaniste Francis Hallé livre, par exemple, une dizaine de ses carnets d'expédition, dont les dessins colorés avec minutie sont bien plus que des planches d'étude.

Certains regards pionniers n'ont jamais été montrés en France. Tel celui de l'architecte italien Cesare Leonardi qui, entre les années 1960 et 1980, observa les arbres de Modène, jusqu'aux ombres de leur feuillage, pour construire un parc qui prenne en compte leur bien-être. Au-delà de ces points de vue individuels, le parcours présente la vision animiste de certains peuples. Des dessins au feutre des Yanomami du Brésil esquissent l'un de leurs mythes : l'homme destiné à se transformer en végétal. Une image qui résonne avec la destruction actuelle de la forêt amazonienne.

Faustine Prévot

Nous les arbres, à la Fondation Cartier, à Paris, jusqu'au 10 novembre. Contact : fondation.cartier.com



ROMAN

Les gardiens de la forêt

Leurs sorts semblent liés à un arbre. Un fils de fermier, une ingénieure d'origine chinoise, une étudiante qui a frôlé la mort, un vétéran du Vietnam... Neuf personnages, convertis à l'activisme environnemental, vont s'opposer ensemble à l'abattage perpétré par les compagnies forestières, dans l'ouest des États-Unis. Jusqu'à l'affrontement violent avec les bûcherons et la police. Le romancier américain Richard Powers s'est emparé de faits réels, le *Redwood Summer*, une campagne orchestrée en 1990 par les écologistes d'Earth First! pour sauvegarder les séquoias et faire reconnaître leur statut de personne. Mais le récit de 700 pages, aux multiples ramifications, va bien au-delà, en soulevant la question de l'idéalisme contrarié dans une société conformiste. Ce livre, prix Pulitzer 2019, est sorti en édition de poche.

L'Arbre monde, de Richard Powers, éd. 10-18, 9,30 €.

SCÈNE

Mains vertes



Un berger va replanter des chênes et revivifier un coin de Provence. La comédienne

Stella Serfaty monte cette nouvelle de Jean Giono, emblématique de la cause écologiste. C'est elle qui dit le texte tandis que la marionnettiste Ombline de Benque donne corps à ce paysage en pleine métamorphose.

L'Homme qui plantait des arbres, par la compagnie Théâtre des Turbulences, en tournée jusqu'au 23 novembre. Contact : theatre-des-turbulences.com

WEB

Bois urbains



Depuis 2014, deux tours d'habitation abritant 20 000 arbres et végétaux

se dressent à Milan. Ce concept de forêt verticale, mis au point par l'architecte Stefano Boeri, vise à augmenter la biodiversité urbaine et à diminuer le réchauffement climatique. En France aussi, des immeubles verts vont pousser, à Villiers-sur-Marne (94).

Vertical Forest, de Stefano Boeri Architects. Contact : stefano.boeri@architecti.net

ALBUM

Histoires extraordinaires



Voilà un florilège d'arbres exceptionnels et ceux qui portent leurs couleurs.

Le dragonnier de Socotra à la résine rouge sang. Les 363 Bishnois, morts pour protéger une forêt en Inde. Ou encore l'artiste britannique Chris Guise qui a façonné avec un borsai la maison des Hobbits du Seigneur des anneaux.

Un arbre, une histoire, de Cécile Benoist et Charlotte Gastaut, éd. Actes Sud Junior, 17,50 €.

LA CHASSE AU CO₂ EST OUVERTE.

Produisant déjà une électricité faible en CO₂, grâce au nucléaire et aux énergies renouvelables, le groupe EDF veut encore réduire ses émissions de 40 % d'ici à 2030*. Pour cela, il développe de nouvelles solutions qui permettent à chacun d'agir contre le réchauffement climatique à la maison, au bureau et en voiture.

Devenons l'énergie qui change tout.

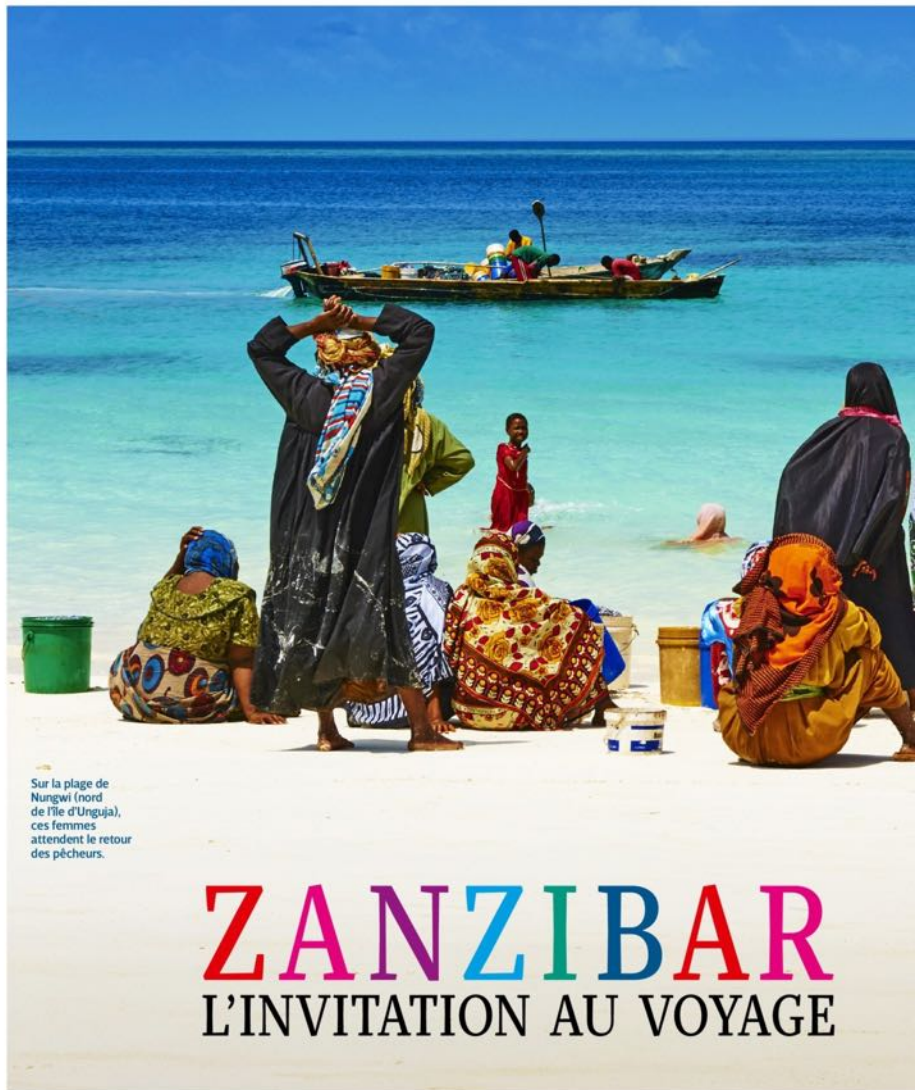


Rejoignez-nous sur [edf.fr](https://www.edf.fr)

L'énergie est notre avenir, économisons-la !

* Réduction des émissions directes.

En 2018, le mix énergétique du groupe EDF est composé à 78 % de nucléaire, 12 % d'énergies renouvelables, 8 % de gaz, 1 % de charbon et 1 % de fioul. Il est à 90 % sans émissions de CO₂ (émissions hors analyse du cycle de vie (ACV) des moyens de production et des combustibles) – Source EDF : « Indicateurs de performance financière et extra financière 2018 ».



Sur la plage de Nungwi (nord de l'île d'Unguja), ces femmes attendent le retour des pêcheurs.

ZANZIBAR

L'INVITATION AU VOYAGE



Marco Polo, Jules Verne, Joseph Kessel étaient fascinés par cet archipel de l'océan Indien où transitaient épices et ivoire. L'aventure a fait place au tourisme, mais le mythe, lui, persiste.

EMELINE WUILBERCQ (TEXTE) ET TUUL ET BRUNO MORANDI (PHOTOS)



Au large du village de Jambiani (sud-est de l'île d'Unguja), des hommes pêchent à bord de dhows. Ces embarcations en bois servaient au transport des épices et des esclaves, qui firent la prospérité de l'archipel aux XVIII^e et XIX^e siècles.



LEURS VOILES BLANCHES GONFLÉES PAR LES ALIZÉS, LES BOUTRES



GLISSENT SUR LES EAUX CRISTALLINES. UN BALLET MILLÉNAIRE

Stone Town, la «ville de pierre», cœur historique de Zanzibar City, s'étire jusque sur la plage. Ses demeures et palais en blocs de corail, protégés par l'Unesco depuis 2000, sont typiques de la culture swahilie.

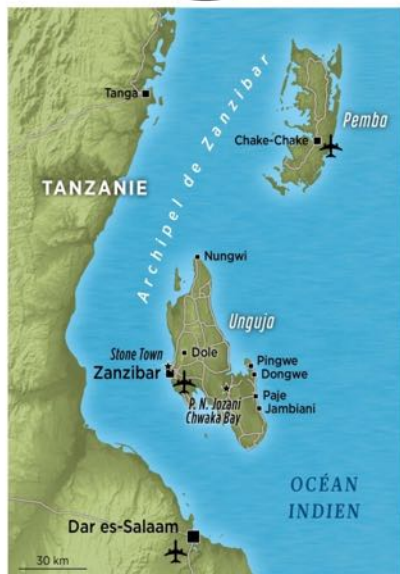


DANS CES ÎLES, LA VIE QUI SE DÉROULE, PAISIBLE, AU RYTHME DES



MARÉES ET DES MOUSSONS, DESSINE UN DÉCOR D'ÉTERNITÉ

Repères



On la surnomme «l'île aux épices», mais Zanzibar est un archipel : deux îles principales, Unguja, et Pemba, et un chapelet d'îlots, à 50 km de la côte est-africaine. Ce territoire tanzanien semi-autonome est habité par 1,3 million de personnes.

Dans le quartier de Malindi, le plus proche du port de Zanzibar City, pas un bruit ne trouble cette nuit moite de juin, fin de la saison des pluies qui arrose l'archipel pendant trois mois. Les habitants profitent de la ferveur de la vieille ville, Stone Town, pour rompre le jeûne en cette période de ramadan où la vie reprend son cours après le coucher du soleil. Dans une ruelle sombre, notes et éclats de voix trans-

percent le silence. En grimpant au premier étage d'une bâtisse décatie, derrière une porte en bois, on aperçoit sur le sol poussiéreux une vingtaine de paires de sandales. Dans la salle attenante, une pièce étroite tapissée de vieilles photos en noir et blanc, répètent des musiciens appartenant à la formation Nadi Ikhwan Safaa, le plus ancien orchestre local, fondé en 1905. Une vingtaine d'hommes et de femmes de tous âges, qui chantent dans leur langue natale, le kiswahili. Leur style musical, le *taarab*, est une poésie chantée, importée d'Égypte à la fin du XIX^e siècle lorsque Zanzibar était la capitale de l'empire d'Oman et qu'on retrouvait en Tanzanie, au Kenya et aux Comores. Mais ici, il est teinté de sonorités orientales, qui résonnent dans le vibrato nasillard d'une chanteuse, les vibrations des cordes du *kanoun*, sorte de cithare sur table à la caisse de résonance en forme de trapèze, ou la cadence de la *darbouka*, percussion emblématique d'Afrique du Nord. Autant d'influences indiennes, perses et arabes qui ont façonné l'archipel.

Zanzibar. *Zinj el Barr*, le «littoral des Noirs» en arabe. Un nom qui est aussi une invitation au voyage. L'archipel, aujourd'hui une région semi-autonome de la Tanzanie, fascine explorateurs, écrivains et voyageurs depuis des siècles. Dans son *Livre des merveilles* (1298), Marco Polo évoquait ainsi une «île grande et noble». Jules Verne en fit le point de départ du périple de *Cinq semaines en ballon* (1863). Arthur Rimbaud mentionna Zanzibar à plusieurs reprises dans sa correspondance, regrettant de ne pouvoir s'y rendre. Tout comme Joseph Kessel, qui se languit dans son roman *Le Lion* (1958) de ne pouvoir découvrir ce «paradis dans l'océan Indien, embaumé de clous de girofle». Situées à une cinquantaine de kilomètres au large de la côte tanzanienne, les deux îles, Unguja et Pemba, ainsi que la cohorte d'îlots qui

DU LACIS DES RUELLES, S'ÉCHAPPE LE PARFUM DES CLOUS

composent l'archipel, ont traversé les siècles et les occupations successives, portugaise, omanaise et britannique. Elles connurent leur apogée entre les XVIII^e et XIX^e siècles, bâtissant leur prospérité sur la traite des esclaves vers l'archipel des Mascareignes (La Réunion, Maurice et Rodrigues) et le commerce des épices et de l'ivoire. Du mélange des traditions des marchands arabes et des populations bantoues d'Afrique centrale et du Sud naquit la culture swahilie. Une culture toujours bien vivante aujourd'hui, malgré les assauts de l'industrie touristique, providentielle dans une région où près de la moitié de la population vit sous le seuil de pauvreté. Il suffit de se perdre dans le dédale des ruelles de Stone Town pour se laisser envoûter par la magie du melting-pot swahili. La « ville de pierre », inscrite par l'Unesco sur la

liste du patrimoine mondial de l'humanité depuis 2000, est un labyrinthe de bâtisses à étages, construites en blocs de corail et bois de palétuvier. En cette période de ramadan, les habitants sortent en fin d'après-midi pour faire des courses en vue du festin nocturne composé de dattes, de patates douces, de porridge de maïs, de pains plats d'origine indienne appelés *chapati*, ou encore de riz pilau, cuit dans un mélange de clous de girofle, cannelle, gingembre, cumin et cardamome. Les

vendeurs de rue installent leurs stands de beignets frits et de samoussas. Non loin de la cathédrale anglicane, inaugurée en 1879 en lieu et place de l'ancien marché aux esclaves, un homme broie de la canne à sucre à l'aide d'une vieille machine pour en extraire un jus qui se déguste très frais avec du gingembre. À la nuit tombée, sur la place Jaw's ●●●

Une explosion de couleurs et de senteurs : dans les allées du marché central de Darajani, à Stone Town, s'entassent régimes de bananes, montagnes de curcuma et poulpes fraîchement pêchés.



DE GIROFLE, DU GINGEMBRE, DE LA CANNELLE ET DU CUMIN

La cueillette des algues se fait à marée basse, comme ici, face à la plage de Jambiani, sur l'île d'Unguja. Le plus souvent, les femmes s'en chargent, s'assurant ainsi un revenu dans une société conservatrice.



À MARÉE BASSE, LES ROBES DES CULTIVATRICES REFLÈTENT



LEURS COULEURS SUR LE MIROIR DE L'Océan Indien



Une fois séchées au grand soleil, ces algues seront transformées en produits alimentaires pour l'exportation ou en savons destinés aux touristes.



Les eaux regorgent de marlins, poulpes et raies, comme ce spécimen capturé à Nungwi (nord d'Unguja). Mais la pêche à la dynamite, de plus en plus pratiquée, menace les coraux et la faune marine.



●●● Corner, au cœur de Stone Town, des hommes bavardent en sirotant leur *kahawa*, un café bien corsé, installés sur des bancs de pierre situés le long des maisons. Ça et là, des mots d'arabe ponctuent le kiswahili. Amour Abdellah Seifu, la quarantaine, porte, comme de nombreux Zanzibari de sexe masculin, le *kanzu*, une longue tunique blanche qui rappelle la *dishdasha* omanaise. La culture swahilie est en danger, «envahie» par le mode de vie occidental, se lamente-t-il. Dans les années 1960-1970, à l'époque d'Abeid Amani Karume, le premier président de la République de Zanzibar, les touristes un peu trop dévêtus étaient enjoint de se rhabiller dès l'aéroport, se souvient-il, nostalgique. «Le tourisme contribue à détruire notre culture», intervient son ami à la barbe hirsute, Seid Ali Seid, dont les deux petits garçons timides portent le *bargashia*, la variante zanzibari du *kofia*, le couvre-chef traditionnel des musulmans d'Afrique de l'Est. Une femme portant un léger décolleté, les bras nus, traverse la place. Elle doit venir du Tanganyika, devine Amour, qui appelle encore ainsi la Tanzanie continentale, bien moins conservatrice que Zanzibar. Comme les touristes, les filles originaires du continent sont plus dénudées, plus exubérantes, malgré-t-il, tandis que les femmes d'ici sont discrètes, dans leurs

manières comme dans leur accoutrement. Dans ces îles tanzaniennes, 99 % de la population est de confession musulmane sunnite. Les femmes sont confinées chez elles, leurs cheveux couverts d'un voile, et le corps dissimulé sous l'*abaya* islamique dès le plus jeune âge. «Mais voilà, la tenue n'a plus d'importance pour le gouvernement actuel, qui gagne beaucoup d'argent grâce au tourisme»,

déplore Amour Abdellah Seifu.

C'est un fait : trois quarts des revenus de Zanzibar sont liés à l'accueil des visiteurs. Une industrie lucrative, loin devant l'agriculture et la pêche, et en pleine expansion. En 2003, ils étaient moins de 70 000 touristes à se rendre dans l'archipel. Ils sont cinq fois plus nombreux aujourd'hui, originaires d'Europe, des États-Unis et du Canada, notamment sur l'île principale d'Unguja, Pemba étant moins fréquentée car sans aéroport international. Un essor providentiel pour cet archipel qui peine à sortir de la misère. Mais il a aussi ses travers. Depuis la fin des années 1990, un tourisme sexuel s'est développé sur Unguja. Certains

UNE FEMME PORTANT UN LÉGER DÉCOLLETÉ ET LES BRAS NUS TRAVERSE



Un lieu unique : cette cabane de pêcheurs, érigée sur un rocher au-dessus des flots, sur la côte est d'Unguja, a été transformée en 2010 en restaurant, que l'on rejoint en barque à marée haute.

hommes, attirés par le mode de vie occidental et portés par l'envie d'accumuler suffisamment d'argent pour quitter l'archipel, se livrent à la prostitution. Comme dans d'autres villes côtières d'Afrique, des femmes occidentales d'âge mûr – Italiennes, Françaises, Anglaises... – viennent ici prendre du bon temps avec ceux qu'on surnomme les *beach boys*, les «garçons de plage». Parfois vêtus à la manière des Massaï – sans forcément faire partie de cette ethnie d'éleveurs semi-nomades d'Afrique de l'Est – et donc drapés dans le *shuka*, une étoffe écarlate à carreaux. Une parure destinée à séduire des femmes en quête d'exotisme. Ce phénomène consterne Radjab Juma, 64 ans. Instituteur à la retraite, vêtu d'un élégant costume beige, il gère une petite *guesthouse* à Nungwi, une ville de la côte nord-ouest de l'île d'Unguja, à soixante kilomètres de Zanzibar City. Ses fils ne sont pas des *beach boys*, mais leur fascination pour la culture

occidentale l'inquiète. «L'histoire de notre famille ne les intéresse pas, regrette-t-il, ils n'ont pas de temps à passer avec leur père. Ils vont là où il y a du WiFi.»

C'est à Nungwi, à une heure et demie de route de là, dans le nord de l'île, que se concentrent de nombreux touristes,

comme en témoigne l'accumulation de taxis aux vitres teintées. Les Zanzibarites, eux, se contentent des *dala-dalas*, des camionnettes équipées de deux bancs en bois, où se serrent une vingtaine de passagers. A Nungwi, deux mondes se font face : les habitations aux murs de brique surmontés d'un toit de tôle ondulée, et les hôtels de luxe en bord de mer. En fin d'après-midi, des hommes prennent le large pour pêcher le marlin, le poulpe ou le calmar, à bord de leurs *dhows*, des boutres traditionnels en bois brut. Ces embarcations à la voile triangulaire servaient autrefois à transporter des marchandises et à acheminer de la main-d'œuvre, des esclaves surtout. Toujours utilisées par les ●●●

LA PLACE. «SANS DOUTE UNE CONTINENTALE», DEVINE UN CITADIN



Au pied de l'église anglicane, cinq statues enchaînées les unes aux autres : l'ancien marché aux esclaves de Stone Town, où 700 000 personnes furent vendues de 1830 à 1873, est aujourd'hui un lieu de mémoire.

LES COUPS DE CŒUR

de notre reporter

EN ROUTE POUR UNE ODYSSÉE DE SAVEURS

Restaurant Lukmaan, Stone Town

Cette cantine zanzibari grouille de monde midi et soir. Les ventilateurs de plafond répandent les parfums de la cuisine, cannelle, clou de girofle et poivre. Au menu : biryani de poisson, riz pilau (cuit avec de la cannelle, du cumin...) et des fruits de mer préparés minute (poulpe, calmar, crevettes...). À l'étage, une terrasse ombragée par un baobab. Compter 20 000 TZS (8 €) pour un plat et un jus de fruits frais.

► New Mkunzini Road.

SOIRÉE DANS LE TEMPLE DU TAARAB

**Dhow Country Music Academy,
Stone Town**

Unique école de musique de l'archipel, elle a accueilli depuis 2002 quelque 1500 élèves. On y enseigne notamment le taarab, né des influences arabes, indiennes, perses et européennes. Concerts tous les jeudis à partir de 20 heures.

► Old Customs House, Mizingani Road. zanzibarmusic.org/en

UN DÎNER HAUT PERCHÉ

The Rock, Pingwe

Ce restaurant de la côte est de l'île d'Unguja est posé sur un rocher baigné par l'océan Indien. Accessible à pied à marée basse et en barque à

marée haute. On y déguste des produits locaux à la sauce italienne (crevettes, gnocchis maison et vanille de Zanzibar). Très touristique, mais vaut le détour. Plats de 17 à 55 €. ► therockrestaurantzanzibar.com

DE L'ALGUE AU SAVON, UNE AFFAIRE DE FEMMES

Coopérative Furahia Wanawake, Paje

Au petit matin, après avoir récolté des algues, les travailleuses de cette coopérative retournent au village de Paje (sud-est de l'île d'Unguja) pour en tirer des savons. Une fois à Paje, demander Mwanaisha ou Sihaba (alias «Superstar») : ces cultivatrices d'algues sont ravies de partager leur savoir-faire, qui n'a d'égal que leur hospitalité.

► Pour contacter la coopérative : fmsuyal@gmail.com

UN INOUBLIABLE ITINÉRAIRE OLFACTIF

Paradise Spice Farm, Dole

Zanzibar mérite son surnom d'île aux épices ! La preuve dans cette plantation du village de Dole (centre de l'île d'Unguja). Sur 25 ha poussent piments, muscadiers, giroliers et caramboliers (qui donnent des fruits exotiques jaunes à la chair acidulée)...

► 18 € pour un Spice Tour depuis Stone Town. Contacter le guide Mohammed Muhashom Mohammed au +255-778507802.

... pêcheurs de l'archipel, elles sont récemment devenues aussi une attraction romantique pour les couples de touristes qui souhaitent observer le coucher du soleil. Fundi Haji, charpentier, en a construit une petite centaine depuis trente-cinq ans. «Si j'étais plus jeune, je travaillerais plutôt dans le tourisme, dit-il. C'est ce que les garçons préfèrent aujourd'hui : vendre des paroles aux gens. Alors que construire des dhows, cela nécessite d'être costaud !» Depuis le début de l'année, la demande est forte. Il a pu construire trois voiliers de janvier à juin, avec l'aide d'autres charpentiers. Ses clients ? Des hommes d'affaires, des gérants d'hôtels et des tour-opérateurs qui ont vu l'aspect lucratif de ces boutres millénaires et proposent des excursions aux touristes sur ce type de bateau. Cette tradition ne risque donc pas de disparaître, remarque Fundi, optimiste. «Des jeunes viennent ici pour apprendre», ajoute-t-il, ravi. Ce matin, il a montré à quelques élèves comment boucher les trous de la coque qu'il vient d'achever.

Ici, la température de l'océan pourrait progresser de 2 °C d'ici à 2100

Sa seule inquiétude est la pénurie de bois. Autrefois, il utilisait celui de la mangrove, une forêt poussant dans la vase des littoraux tropicaux. Impossible désormais. «C'est interdit», signale Shaban Ali Hassan, guide touristique dans le parc national Jozani Chwaka Bay, dans la région centre-est de l'île. La forêt primaire de Jozani s'étend sur cinquante kilomètres carrés. Elle résonne de chants d'oiseaux et des cris de quelque 5 000 colobes roux de Zanzibar (*Ptilocolobus kirkii*), une espèce endémique de singe au pelage noir et blanc et au dos rouge. À quelques kilomètres au nord, se trouve une zone de mangrove que l'on peut découvrir depuis des passerelles en surplomb. Le développement du tourisme à partir des années 2000 avait entraîné une exploitation accrue des ressources de cette mangrove, et même son défrichement pour la construction d'hôtels. De mauvaises pratiques locales depuis des décennies, et notamment l'utilisation de ces branchages enchevêtrés pour le bois de chauffe ou de construction, ont également entraîné sa destruction partielle. «Nous avons perdu 8 000 hectares sur 30 000 en quinze ans», regrette Shaban.

A son grand soulagement, des mesures de sauvegarde ont été prises par le gouvernement dans ce parc reconnu réserve de biosphère par l'Unesco en 2016. «Ces végétaux protègent les crustacés, purifient notre air et nettoient l'eau de mer de la pollution, insiste-t-il. Ils sont essentiels aux poissons et coraux, qui, sans eux, mourraient. Maintenant, nous replantons de la mangrove tous les mois et nous amenons ici des écoliers pour ...»

SUV PEUGEOT 3008

N°1 DES SUV EN FRANCE*



REPRISE +4 000 €**

PEUGEOT i-Cockpit®

NAVIGATION 3D CONNECTÉE⁽¹⁾

BOÎTE AUTOMATIQUE 8 RAPPORTS⁽²⁾

MOTION & e-MOTION



PEUGEOT

* Chiffres des ventes de SUV en France de janvier à juin 2019 basés sur les immatriculations VP. Sources : AAA-Data, filiale du CCFA d'après les chiffres du ministère de l'Intérieur. Ventes SUV PEUGEOT 3008 : 40204. ** Soit 4000 € ajoutés à la valeur de reprise de votre véhicule estimée par votre point de vente. Une estimation indicative de votre véhicule est accessible sur le site internet Reprise PEUGEOT. Le véhicule repris doit être d'une puissance réelle inférieure ou égale à celle du véhicule neuf acheté. Offre réservée aux particuliers, cumulable avec la prime gouvernementale en vigueur selon éligibilité, valable du 26/08/2019 au 31/10/2019 pour toute commande d'un SUV 3008 neuf, passée avant le 31/10/2019 et livrée avant le 31/12/2019 dans le réseau PEUGEOT participant. Offre non valable pour les véhicules au prix PEUGEOT Webstore. (1) De série, en option ou indisponible selon les versions. (2) En supplément.

PEUGEOT RECOMMANDÉ TOTAL. Consommation mixte (en l/100 km) : de 4 à 5,6. Émissions de CO₂ (en g/km) : de 102 à 129 (selon tarif 19C). Données indicatives sous réserve d'homologation.



«LA FAUNE – TORTUES, PAPILLONS, GUÉPARDS – EST UTILISÉE POUR DIVERTIR LES TOURISTES»

Ventre blanc, dos roux, pattes et face noires, 5 000 colobes roux (*Ptilocolobus kirkii*) endémiques de l'archipel habitent la forêt de Jozani (centre-est d'Unguja).

«... les sensibiliser sur son importance.» Des projets de protection de la faune ont également été développés, mais il reste encore beaucoup à faire. «Les animaux de l'archipel – papillons, guépards, tortues – sont généralement maltraités, capturés pour divertir les touristes», déplore Mahek Pandit, une bénévole qui travaille sur l'étang de préservation des tortues marines de Mnarani, à Nungwi. Ce centre a été fondé il y a quinze ans par Mataka Mohamed Hadji, un ancien commerçant illettré qui a décidé de vendre son échoppe pour se consacrer à la sauvegarde de ces reptiles dont la chair est particulièrement prisée. Surnommé Babakassa, «le père des tortues», l'homme s'est donné pour mission de lutter contre la pêche à la tortue – interdite mais encore pratiquée illégalement. «Nous travaillons dur pour éduquer la population, et versions même de l'argent aux pêcheurs qui nous rapportent des tortues blessées par des filets, mais c'est difficile», admet Babakassa. Une bonne nouvelle toutefois : les autorités tanzaniennes ont interdit depuis le 1^{er} juin l'importation, la production, la vente et l'usage de sacs en plastique, fléau pour la faune marine.

Le dos courbé et les pieds nus dans l'océan Indien, son *abaya* noire battant au vent, Mwanisha Makame, la quarantaine, récolte des algues rouges ou vertes sur la plage de Paje, sur la côte est de l'île d'Unguja, avec d'autres femmes de la coopérative Furahia Wanawake (Seaweed Family). Les précieux végétaux sont attachés à des cordes paral-

lèles, tendues entre des bâtons enfoncés dans le sable blanc. Au petit matin, à marée basse, Mwanisha en arrache une partie qu'elle va nouer un peu plus loin, pour laisser aux autres l'espace nécessaire pour se développer (elles peuvent doubler de taille en une semaine). Entre deux éclats de rire, les yeux cachés par des lunettes de soleil à verres effet miroir reflétant la couleur des eaux, son amie Sihaba Mustafa glisse sa récolte dans un grand sac de chanter. Une fois séchée au soleil, une partie des algues sera exportée vers l'Asie, l'Europe et les États-Unis comme produits alimentaires ou cosmétiques. Le reste est transformé sur place en savons destinés à une clientèle étrangère de passage. Mwanisha, mère de deux enfants, a commencé ce travail il y a trente ans. Une activité

qui lui a permis de gagner en autonomie dans une société conservatrice où il a longtemps été rare de voir une femme travailler. Elle a réussi à s'acheter une maison, un congélateur et à financer une partie de la scolarité de ses enfants. «Nous ne dépendons plus des hommes comme c'était le cas avant», se

réjouit-elle. Aujourd'hui, les femmes représentent 80 % des cultivateurs d'algues. Elles jouent ainsi un rôle majeur dans l'économie de l'archipel, qui est en première position pour ce secteur en Afrique (et troisième mondial après l'Indonésie et les Philippines). Malheureusement, la hausse de la température des eaux fragilise leur activité. «L'an dernier, l'océan était trop chaud, les algues sont mortes», explique une autre cultivatrice, Nadhira Suleiman Hassan. Une catastrophe due au dérèglement climatique, ont entendu dire les cultivateurs. De fait, depuis trente ans, dans l'ouest de l'océan Indien, la température des eaux a augmenté de plus de 1 °C. Et la hausse pourrait atteindre 2 °C d'ici à 2100, selon une étude du Programme des Nations unies pour l'environnement. «Ce qui doit arriver arrivera», conclut, fataliste, Nadhira. Non loin, des kite-surfeurs glissent sur l'eau translucide de l'océan Indien, sous le regard de touristes à peine réveillés qui se baladent sur une plage immense au sable blanc immaculé. Les uns et les autres n'imaginent sans doute pas l'inquiétude de ces femmes qui travaillent dans leur champ d'algues et dont les robes bariolées forment des taches colorées sur l'horizon bleu. Le vent charrie les rires, fait onduler les flots de l'océan aux multiples nuances de turquoise, diaphanes par la lumière de l'aube. Impression d'éternité, soleil levant. Un tableau à la hauteur du mythe de Zanzibar. ■

Emeline Wuilbercq

LÀ OÙ LES MONTAGNES RENCONTRENT LA MER ADRIATIQUE

CROATIA **FEEDS**

EN SAVOIR PLUS



croatiafeeds.com
croatia.hr



La Transylvanie Aujourd'hui comme hier

Aux confins de la Roumanie, la vie quotidienne dans les vallées du Maramures plonge le visiteur cent ans en arrière. Une photographie a fait ce voyage dans le temps.

PAR VINCENT DE LAPOMAREDE (TEXTE) ET CHANTAL SERÈNE (PHOTOS)



VINGT-CINQ PEAUX DE MOUTONS ONT ÉTÉ NÉCESSAIRES POUR CONFECTIONNER CE LOURD MANTEAU QUI SERT AUSSI DE SAC DE COUCHAGE. NICOLAE A TRAVAILLÉ ENTRE 11 ET 20 ANS COMME GARDIEN DE TROUPEAU À ONCEȘTI. IL EST ICI COIFFÉ DU CLOR, CE CHAPEAU DE PAILLE ORNÉ D'UN RUBAN, ATTRIBUT TRADITIONNEL DES HOMMES DU DÉPARTEMENT DU MARAMURES. TRÈS RÉCEMMENT, IL A DÉCIDÉ DE CHANGER DE VIE ET CHERCHER DU TRAVAIL EN VILLE.





UN DIMANCHE À BREB. LES HOMMES SE RETROUVENT ENTRE EUX POUR JOUER AU 21, LE JEU DE CARTES NATIONAL, EN SIROTANT DE LA LIQUEUR D'ABRICOT. CE N'EST PAS LA SEULE DISTRACTION : MÊME ICI, CERTAINS HABITANTS ONT ACCÈS À INTERNET, COMME VASILE OANEA (LE DEUXIÈME EN PARTANT DE LA DROITE), UN POÈTE QUI CONNAÎT UNE PETITE NOTORIÉTÉ EN PUBLIANT DES ACROSTICHES SUR SA PAGE FACEBOOK.







DANS L'ÉGLISE D'IEUD, BÂTIE AU XVIII^E SIÈCLE, À GENOUX SUR L'ÉPAIS TAPIS OÙ LA PROTÈGE DU FROID, UNE FEMME EST EN PLEINE PRIÈRE. AUTOUR DE L'ICÔNE DE LA VIERGE ET SUR LES PAROIS, LES PAROISSIENS ONT ACCROCHÉ DES ÉCHARPES BRODÉES À LA MAIN EN GUISE DE DÉCOR. LA TRANSYLVANIE EST UNE RÉGION DE FORÊTS, ET CE BÂTIMENT, COMME SOUVENT DANS LE MARAMURES, EST FAIT DE BOIS : LES MURS, LES BARDEAUX ET MÊME LA VOÛTE.





DANS UNE MAISON D'ONCESTI, MARIA POP (À G.) TRICOTE PENDANT QUE MARIA GODJA REFAIT LA PELOTE QUE LE CHAT VIENT DE DÉFAIRE. TOUTES DEUX ONT 80 ANS. LE DIMANCHE, PENDANT QUE LES HOMMES JOUENT AUX CARTES, LES FEMMES SE RETROUVENT POUR DISCUTER, ET CONFECTIONNENT CHAUSSETTES OU ÉLÉMENTS DE TROUSSEaux POUR DE FUTURES MARIÉES. ATTENTION À NE PAS DIVORCER OU NE PAS SE RETROUVER VEUF : ICI, ON NE SE REMARIE PAS !



C'EST LA FIN DE L'ÉTÉ À ONCESTI. VASILE REDNIC, 62 ANS, CHARGE LE FOURRAGE SUR SA CHARRETTE. SON CHEVAL PORTE LE POMPON ROUGE TRADITIONNEL, SORTE DE GRIGRI CENSÉ REPOUSSER LE MAUVAIS SORT. PARFOIS, LE FOIN EST DISPOSÉ SUR DES SÉCHOIRS EN BOIS OU ENTASSÉ SOUS FORME DE MEULES. ICI, LES FAMILLES S'ENTRAIDENT ET TOUT LE MONDE PARTICIPE AUX FENAISSONS : HOMMES ET FEMMES, VIEILLARDS ET ENFANTS.







ION POP, 71 ANS, N'A PAS FAIT LE MÉNAGE DEPUIS LA MORT DE SA FEMME, IL Y A VINGT ANS. IL FUME À LA CHAÎNE : C'EST À SE DEMANDER COMMENT SA MAISON DE BOIS, À BREB, N'A PAS DÉJÀ PRIS FEU ! IL VIT DE L'ARGENT QUE SES DEUX FILS, INSTALLÉS EN ITALIE ET EN ALLEMAGNE, LUI ENVOIENT. BEAUCOUP DE JEUNES DU MARAMUREȘ SONT PARTIS À L'ÉTRANGER ET SOUTIENNENT AINSI FINANCIÈREMENT LEURS PARENTS RESTÉS AU PAYS.

«J'ai conçu mes portraits comme des tableaux : ils ont été réalisés en lumière naturelle, et avec très peu de mise en scène»



CHANTAL SERÈNE PHOTOGRAPHE

Née en Roumanie en 1982, cette photographe a grandi et vit en France. Historienne de l'art de formation, pratiquant de longue date le dessin, elle s'est tournée vers la photographie pour trouver dans la lumière naturelle le clair-obscur d'un Caravage, mais surtout les ambiances naturalistes de l'école de Barbizon. Elle continue de travailler sur le Maramureș.

Même en Roumanie, peu de gens connaissent le Maramureș. Et quand ils ont entendu parler de cette région isolée de Transylvanie, entre la chaîne des Carpates et la frontière ukrainienne, c'est souvent pour l'architecture de bois sculpté et les portails monumentaux typiques de ses modestes maisons paysannes et de ses églises. La photographe française d'origine roumaine Chantal Serène, elle, s'est intéressée à la vie dans ces vallées loin de Bucarest, effectuant les portraits des habitants, documentant leurs intérieurs. Ses images révèlent un monde pastoral, comme figé au XIX^e siècle, où souvent, les seuls signes de modernité sont les pincés en plastique sur les cordes à linge. Jusqu'à la chute de la dictature communiste, en 1989, la montagne a protégé ce monde des folies unificatrices et rationalistes de Nicolae Ceaușescu. Aujourd'hui encore, la géographie maintient la région et ses 500 000 habitants dans un anachronisme étonnant.

GEO Comment avez-vous découvert le Maramureș ?

Chantal Serène Grâce à la danse ! J'ai longtemps fait partie de groupes folkloriques languedociens, dans la région de Montpellier où j'ai passé mon enfance. C'est ainsi qu'en 2003, alors que j'étais en Ukraine pour participer à un festival, j'ai fait un détour par la Roumanie, dans le județ [département] du Maramureș. J'ai été marquée par l'architecture – tout est en bois – et par les fameux grands portails sculptés, qui sont riches en symboles. J'y suis retournée en 2013, avec des amis. C'est à cette occasion que j'ai rencontré Vasile Bud, un professeur de biologie qui tient une pension dans la petite ville d'Oncști, 1 500 habitants. C'est lui qui m'a servi de guide pour ce travail. À l'époque,

je n'étais restée que quatre jours là-bas. Mais quand j'ai vu la manière dont ces gens vivaient, j'ai su que je devais revenir pour les photographier. C'est ce que j'ai fait en 2014 et 2015.

Qu'est-ce qui vous a tant séduit ?

Je suis fascinée par les scènes de genre, industrielles ou pastorales. Dans mon cursus universitaire d'historienne de l'art, je me suis sentie très proche de peintres comme Gustave Courbet, notamment pour son tableau *Les Casseurs de pierres* (1849), ou de l'école de Barbizon, Jean-François Millet en particulier, et sa manière d'immortaliser la paysannerie. J'ai rencontré les élèves de Vasile, qui m'ont présenté leurs grands-parents. A Oncști dans un premier temps, puis dans d'autres villages dont certains ne sont accessibles qu'à pied ou à cheval car le terrain est très escarpé, comme Glod (qui veut dire «glauque» en roumain). J'ai d'abord photographié les habitants avec un éclairage artificiel. Puis j'ai eu un déclin en faisant le portrait d'un homme de 94 ans, Nicolae Bodran, dans sa maison peu éclairée. Il était midi, et je me suis aperçue que la lumière naturelle sur les murs colorés et les visages suffisait. Surtout que certaines maisons n'ont pas encore l'électricité. Et puis, là-bas, les gens n'ont pas besoin de poser pour que la photo soit réussie ! L'univers de Millet est là, sans misérabilisme. Dès lors, tous mes portraits ont été réalisés en lumière naturelle et avec très peu de mise en scène. Les intérieurs, leurs murs aux teintes profondes, parfois ornés de motifs, étaient comme la palette d'un peintre et m'ont donné l'illusion de travailler mes photos comme des tableaux. ●●●



casden

La banque coopérative
de la Fonction publique



« COMME NOUS,
REJOIGNEZ LA CASDEN,
LA BANQUE DE LA FONCTION
PUBLIQUE ! »

Isabelle, Ophélie, Gilles, Fatoumata

Découvrez une banque
qui vous ressemble sur casden.fr



Retrouvez-nous chez

**BANQUE
POPULAIRE** 

CASDEN Banque Populaire – Société Anonyme Coopérative de Banque Populaire à capital variable – Siège social: 1 bis rue Jean Wiener 77420 Champs-sur-Marne – Siren n° 784 275 778 – RCS Meaux – Immatriculation ORIAS n° 07 027 138 – BPCE – Société anonyme à directeur et conseil de surveillance au capital de 170 384 630 euros – Siège social: 50, avenue Pierre Mendès France – 75201 Paris Cedex 13 – Siren n° 493 455 042 – RCS Paris – Immatriculation ORIAS n° 08 045 100 – Crédit photo: © Roman Jehanno. • Conception: Insign. • Ref: AP GROUPE 2019. • Merci à Isabelle, directrice de crèche, Ophélie, professeur des écoles, Gilles fonctionnaire civil de la Défense et Fatoumata, aide soignante, d'avoir prêté leur visage à notre campagne de communication.



CONSTANTINA POP (À G.), 15 ANS, MÈNE LA HORA. CETTE DANSE «DE RENDEZ-VOUS» CONSISTE EN UNE SUCCESSION DE RONDES DE FEMMES, QUI FONT ENTRER PROGRESSIVEMENT DES HOMMES DANS LEUR CERCLE.

●●● Pour les Roumains, que représente le Maramureș ?

Une exception. Cette région possède une beauté intemporelle à mille lieues de la laideur qui a accablé la Roumanie et qui a tristement fait connaître ce pays au monde entier à la fin des années 1980. Dans le Maramureș, il y a par exemple depuis toujours une certaine abondance de nourriture venue de la terre, des légumes, des fruits et de la viande, que ceux qui ont connu la terreur ne peuvent même pas imaginer.

Pourquoi cette région apparaît-elle à ce point anachronique ?

Parce que son isolement au-delà de la montagne l'a protégée de la frénésie dévastatrice de Nicolae Ceaușescu. Ailleurs, le dictateur a fait détruire les sanctuaires religieux, lutté contre la foi et les superstitions. Or ici subsistent d'anciennes églises de bois, ornées de peintures du XVI^e siècle. Et certaines maisons, qui ont été construites à la fin du XIX^e ou au début du XX^e siècle, possèdent encore un sol en terre battue.

Pourtant, le développement économique arrive et s'impose peu à peu...

En effet. « Dans cinq ans, le paysage aura totalement changé », m'avait dit il y a deux ans le pope d'Oncești. L'année dernière, j'ai vu une pharmacie ouvrir. Quel progrès ! Aujourd'hui, certaines maisons en bois sont abandonnées, car il y a un exode important des jeunes vers d'autres régions ou d'autres pays d'Europe. Souvent, elles finissent par brûler et sont remplacées par un habitat en béton, aux façades souvent peintes de couleurs vives. Les routes sont de mieux en mieux entretenues, et les métiers se mécanisent. La culture de la charrette et de la faux est encore très vivace, mais c'est en train d'évoluer : on voit de plus en plus de tracteurs dans les champs.

Quelle est la place du folklore dans ces vallées ?

On porte encore le costume traditionnel. Surtout les plus âgés. Les jeunes le revêtent au moins le dimanche. En été, les hommes sont coiffés d'un *clop*, un petit chapeau de paille orné d'un ruban, posé sur le haut du crâne. Ne vous amusez pas à le leur enlever, ils y tiennent beaucoup !

Les superstitions sont très tenaces. Une légende locale raconte par exemple que les bois sont habités par une mystérieuse Femme de la forêt. L'avez-vous croisée ?

C'est Vasile qui m'en a parlé le premier, disant qu'il fallait que je connaisse les légendes pour comprendre le Maramureș. Et j'ai rencontré un homme qui dit avoir croisé la Femme de la forêt quand il avait 12 ans. Il la décrit avec de longs cheveux et des jambes de cheval. D'autres prétendent qu'elle a des pattes de poule. C'est un personnage à la fois séduisant et effrayant, qui protège la nature et s'attaque surtout aux hommes, par exemple en les jetant par-dessus les grands portails en bois. À Călinești, on raconte qu'une « contre-magie » organisée par les habitants aurait permis de la capturer. Ils l'auraient mise dans une cage en or et emmenée à l'église. Elle aurait alors supplié qu'on la libère et promis de ne plus s'en prendre aux hommes. Depuis, elle n'est plus réapparue à Călinești. Elle est l'équivalent de la Dame blanche, que l'on rencontre en Russie ou en Auvergne. Comme il s'agit de traditions orales, ces histoires ont perduré. Un ethnologue français, Jean Cuise-nier, jadis conservateur du musée des Art et Traditions populaires à Paris, avait étudié cette région à l'époque de Ceaușescu pour en comprendre les croyances. Alors j'ai voulu constater à mon tour ce qu'il en restait. Et ce fut un bon sujet de conversation pour entrer en contact avec les gens. ■

Propos recueillis par Vincent de Lapomardée

► Pour aller plus loin (photos, vidéos...), rendez-vous sur GEO.fr section GEO



DS AUTOMOBILES
Spirit of Avant-Garde

HAUTE-COUTURE
ELECTRIQUE

DS 3 CROSSBACK
E-TENSE



L'ALLIANCE DU RAFFINEMENT ET DE LA TECHNOLOGIE AVANCÉE. DÉCOUVREZ LA NOUVELLE MARQUE DS SUR DSAUTOMOBILES.FR

DS *prefère* **TOTAL** - Spirit of avant-garde = L'esprit d'avant-garde. Automobiles Citroën RCS Paris 642 050 199



Des bras de terre
bordent l'anse
de Waikare, dans
la Bay of Islands
(région subtropicale
de Northland, île
du Nord). Dans
cette baie large de
16 km s'égrènent
144 îles et îlots.

OÙ TROUVER CE VERTIGE DE L'INFINI QUE
PROMET UN VOYAGE DANS CE PAYS ?
NOS REPORTERS ONT TRAVERSÉ LES ALPES
NÉO-ZÉLANDAISES, DESCENDU LE COURS
D'UN FLEUVE SACRÉ ET, AU PASSAGE, GOÛTÉ
À UNE DOLCE VITA DU BOUT DU MONDE.



Nouvelle-Zélande

L'IVRESSE DES GRANDS ESPACES

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE) - DOSSIER COORDONNÉ PAR MATHILDE SALJOUGUI

Brian Harcourt / Agfostock



Fil d'or scintillant au soleil, le fleuve louvoie au fond des gorges verdoyantes du parc national du Whanganui. Selon la légende, les premiers Maoris auraient accosté

A full-page photograph of a lush landscape. In the foreground, a large, mature tree with dense green foliage stands on a grassy bank. Behind it, a river flows through a valley, its surface reflecting the sky and the surrounding greenery. The background features rolling hills under a cloudy sky. The overall tone is natural and serene.

Sur les flots sacrés du Whanganui

CE COURS D'EAU VÉNÉRÉ ET CHARGÉ D'HISTOIRE A FAIT LA UNE DES JOURNAUX EN 2017. CETTE ANNÉE-LÀ, IL A ÉTÉ RECONNU PAR LA LOI NÉO-ZÉLANDAISE COMME UNE «ENTITÉ VIVANTE» DOTÉE DE DROITS, COMME LES HUMAINS. REPORTAGE.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE)

près de son embouchure vers l'an 1000. Pendant des siècles, ils occupèrent les rives, remontant peu à peu vers l'intérieur des terres.



Photo: Gaud / Hemis

Ce pouwhenua, sorte de totem sculpté, se dresse à Tieke Kāinga, dans le parc national du Whanganui, où l'on trouve un gîte pour touristes. Des communautés maories du fleuve revendiquent ces terres, propriété du gouvernement néo-zélandais depuis 1906.

Le fleuve naît et renaît sans cesse d'une larme. » Ce que ré pétent les Maoris à propos du Whanganui (prononcer « fanganui ») est sans doute vrai...

Il est midi sous le soleil aveuglant de mars, à presque 1 700 mètres d'altitude. Cela fait déjà neuf kilomètres que le marcheur se casse les genoux dans les scories du massif volcanique du Tongariro, au centre de l'île du Nord. Et soudain, les yeux se mouillent... Des pleurs de fatigue ? D'émotion devant l'un des spectacles les plus intrigants du monde ? Ou simplement l'effet des fumerolles qui jaillissent çà et là ? Joux humides, tempes dégoulinantes, il ne sait plus trop bien ce qui lui arrive. Devant lui, brillent trois lacs d'altitude. Enchâssées telles des pierres précieuses dans des cratères aux contours bien dessinés, leurs eaux ont la couleur hypnotique des émeraudes. Autour, tout n'est que sommets ravinés, éboulis cyclopéens, escarpements bistre, pourpre et ocre.

C'est dans ce décor lunaire que le fleuve prend sa source. Sacré pour les Maoris, troisième plus long cours d'eau de Nouvelle-Zélande après le Waikato, plus au nord, et la Clutha River, dans l'île du Sud, le Whanganui est devenu illustre il y a deux ans. Le 20 mars 2017, le Parlement, à Wellington, a en effet fait sensation en le reconnaissant comme Te Awa Tupua, c'est-à-dire une « entité vivante à part entière », et en le dotant d'une personnalité juridique au même titre que n'im-

Voyager au fil de l'eau, c'est feuilleter le livre des récits qui forgent l'identité maorie

porte quel être humain. Une bizarrerie législative qui couronne des décennies de lutte menée par les Maoris (qui représentent encore 15 % de la population) pour la reconnaissance de leurs liens historiques, spirituels et culturels avec ce lacs tumultueux long de 290 kilomètres.

Une loi peut parfois agir comme un baume. C'est le cas pour le Whanganui et ceux qui s'en réclament. Spoliation des terres, exploitation touristique, multiples aménagements menaçant les écosystèmes, tels le bétonnage de certaines berges, le dragage du lit pour récolter quelques pellettées de minerais ou encore l'introduction de saumons importés d'Europe... Pendant plus d'un siècle et demi, ce fleuve fut malmené, la Nouvelle-Zélande des Pākehā (les Blancs) ignorant résolument à quel point cet éden austral occupait – et occupe toujours – une place à part dans la psyché maorie. Et cela à plus d'un titre. Géographiquement d'abord, puisque le Whanganui commence sa pégrination à quelques encablures des lacs émeraude, au pied du mythique Tongariro, haut lieu métaphysique frappé à ce titre de multiples *tapu*, des «interdits» toujours en vigueur afin de protéger les secteurs les plus vénérés. Par ailleurs, devenu dès 1894 le premier parc national du pays, le Tongariro fut également, en 1993, le premier site inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité pour des motifs d'abord immatériels (son importance culturelle et religieuse) avant son exceptionnelle qualité

paysagère. L'une des croyances des premiers habitants de l'île, transmise oralement depuis au moins 700 ans, relie en effet le jaillissement des eaux fluviales à la naissance d'une infernale famille de volcans, ces trois grands cônes toujours très actifs posés les uns à côté des autres que sont le Tongariro (1 967 mètres), le Ngauruhoe (2 287 mètres) et le vénérable Ruapehu (2 797 mètres). Ce dernier, plus haut sommet de l'île du Nord, serait, selon la cosmogonie autochtone, l'ancêtre de toute chose. La légende veut même que son poids ait servi à maintenir en place la terre néo-zélandaise à peine naissante, alors dangereusement balottée par les flots du Pacifique sud ! Après quoi, le mont Ruapehu se sentit si seul sur cet antipode inhabité que Rangī, la divinité céleste à l'origine de la création du monde, versa une larme d'apitoiement à ses pieds et décida de lui adjoindre la compagnie des autres volcans. Ainsi naquit ce fameux chemin d'eau... D'une larme divine tombée au milieu des laves,

un flux cristallin sorti pour ainsi dire de la cuisse d'un dieu océanien ! «Je suis le Fleuve, le Fleuve est moi», clame un vieux poème maori devenu proverbial et par lequel les descendants des *iwi* (tribus) du Whanganui continuent de nos jours de clamer cet attachement viscéral. «Cette eau est comme le sang qui coule dans nos veines», explique Lorraine Gawith, 60 ans, qui vit en bordure du cours d'eau, à quelques kilomètres du bourg de Taumarunui, l'une des portes d'entrée du parc national du Whanganui, fondé en 1986. Autour de son café, ouvert dans une ancienne ferme et où elle sert gâteaux et boissons aux rares promeneurs, les champs de lavande, que Lorraine a voulu «bien alignés comme en Provence», descendent harmonieusement jusqu'aux rives ombragées par de grands saules alanguis et des fougères géantes aux verts fluorescents. «Quand je contemple ce paysage si paisible, je ressens immédiatement à quel point ce cours d'eau est vital pour mon équilibre», poursuit Lorraine. C'est avant tout ce lien affectif très fort qu'a reconnu le Parlement de mon pays, et de cela, je suis particulièrement fière. Aujourd'hui, suivre ce cours d'eau pas comme les autres revient à feuilleter le grand livre des récits séculaires qui forment encore l'identité d'un peuple de conteurs hors pair.

Depuis les hautes cimes enneigées la moitié de l'année, le ●●●

Mana

Aura d'une personne,

d'un arbre, d'une rivière.

Métange de force,

autorité, sagesse et

charisme, c'est une quête

que l'on poursuit à vie.

Tangata whenua

«Le peuple de la terre»,

soit les Maoris. Whenua

(prononcer «fenua»)

désigne aussi le placenta,

enterré rituellement

après une naissance.



The Bridge to Nowhere, «le pont vers nulle part»... Cet ouvrage en béton, qui enjambe la rivière Mangaparua, porte bien son nom : aucune route n'y mène, on n'y



© 2014 Getty Images / 100% New Zealand

arrive qu'en bateau. Il fut construit dans les années 1930 pour faciliter l'installation de fermiers. Cette zone reculée fut rapidement abandonnée.



Tour à tour paisible et tumultueux, le Whanganui s'étire sur 290 km, des pentes volcaniques du Tongariro, où il prend sa source, jusqu'à son embouchure dans la mer de Tasman.

Sofia Schur / Agfomax



... marcheur aperçoit maintenant dans le rond de ses jumelles un fil d'or qui scintille au soleil, se gonfle d'une kyrielle d'affluents, dévale les pentes volcaniques, zigzague à travers la moyenne montagne, les alpages détremés et les mamelons verdoyants. Puis le fleuve s'enfoncé courageusement dans d'épaisses forêts, franchit bille en tête plusieurs rapides, avant de louvoyer au fond de gorges sombres où veillent, paraît-il, les *taniwha*, monstres légendaires chargés de protéger la nature de toute profanation. A mi-parcours, alourdi de limon, il prend des teintes café au lait, s'élargit peu à peu pour arborer de grands airs au moment de se jeter dans la mer de Tasman, pile à l'endroit où, toujours selon les récits mythologiques, les canots des navigateurs maoris auraient débarqué pour la première fois, probablement vers l'an 1000. De fait, Whanganui signifie «grande baie», en mémoire de l'embouchure poissonneuse où débuta la conquête de cette terre touchée. Pendant des siècles, les tribus occupèrent le fleuve, remontant peu à peu le fil de l'eau vers l'intérieur des terres à bord

de longues pirogues sculptées. Dans ce garde-manger exceptionnel, riche de centaines de rapides où l'on pouvait caler des filets et des nasses tressées pour attraper ce qu'il fallait d'anguilles, la pêche se faisait toujours selon des règles dictées par les saisons et des rituels bien précis visant à maintenir la diversité du *taonga* (le «trésor», c'est-à-dire la nature) – dix-huit espèces différentes de poissons endémiques ont pu notamment être identifiées dans les récits anciens. «Les populations qui vécurent sur ces rives bien avant la colonisation européenne considéraient déjà cet environnement comme un être vivant», rappelle Rangimoana Taylor, 70 ans. Carrure de rugbyman et voix de baryton, cet ancien acteur au charisme shakespearien est de père irlandais-écossais mais

de mère maorie. Conteur respecté, ce sage officier régulièrement au Te Papa Tongarewa, le grand musée de Wellington, pour expliquer ce qui caractérise la façon de penser des Maoris. «On ne comprend rien à notre rapport avec ce fleuve si l'on oublie que nous nous considérons comme le *tangata whenua*, le «peuple de la terre», poursuit-il. Cette notion commune à nombre de communautés océaniques fait de la nature à la fois une part de nous-même, un membre de notre famille, et aussi ce qu'on appelle un *tupuna*, un ancêtre au même titre que nos propres aïeux.»

Quand les premiers Anglais débarquèrent à leur tour, vers 1820, à l'embouchure du fleuve, cette façon de voir le monde fut immédiatement mise à mal. Les autochtones perdirent leurs repères, des armes à feu furent offertes ou vendues par les nouveaux venus, déclenchant de violentes guerres tribales. Ainsi, principalement sur l'île du Nord, 30 000 Maoris s'entre-tuèrent en moins de dix ans, à quoi s'ajoutèrent les maladies importées (grippe, rougeole, etc.) contre lesquelles les organismes indigènes n'étaient pas

Taniwha

La présence, quelque part, d'un de ces monstres légendaires peut justifier d'interrompre un chantier ou de détourner une route.



Des paysages intacts se dévoilent le long de la Forgotten World Highway : cette «route du monde oublié», construite sur d'anciennes pistes ouvertes par les colons à la fin du XIX^e siècle, relie le bourg de Taumarunui, aux portes du parc national du Whanganui, à Stratford, à 150 km au sud-ouest.

Tapu

Le mot, répandu en Océanie et qui a donné notre «tabou», signifie «interdit» et s'applique à des lieux sacrés, des objets rituels.

immunisés. «Surtout, le droit britannique s'imposa peu à peu, divisant le Whanganui en parcelles et titres de propriétés, imposant des droits d'usage là où le droit coutumier fonctionnait depuis toujours, et séparant administrativement les berges, les forêts environnantes, les affluents ou encore le lit du fleuve de son eau elle-même», analyse Victor David, chercheur français à l'Institut de recherche pour le développement et basé à Nouméa. Pour ne rien arranger, des bateaux à vapeur, importés en pièces détachées d'Angleterre, commencèrent à voguer sur le Whanganui. En 1870, le fleuve s'ouvrit au transport de marchandises, et dix ans plus tard, à celui de riches passagers en quête d'exotisme. Des brochures distribuées à Londres vantaient ces croisières aussi luxueuses qu'aventureuses sur le «Rhén du Maoriland». Pendant l'année 1905, 12 000 croisiéristes voguèrent au milieu des forêts sous le regard éberlué des indigènes du fleuve. Pour permettre aux embarcations d'accomplir leur balade fluviale en quatre à cinq jours jusqu'au bourg de Taumarunui, à presque 200 kilo-

mètres au nord de l'embouchure, plusieurs rapides furent dynamités. Plus tard, d'autres sacrilèges furent commis. Par exemple, la création, à partir des années 1960, de retenues hydroélectriques au pied du Tongariro. Une forme de décapitation doublée d'un affront, car dans la conception maorie, la tête, qu'elle soit celle d'un humain ou d'un fleuve, est la partie la plus sacrée de tout être vivant. Ces barrages servent encore à alimenter la grande ville du fleuve fondée en 1840 sur l'embouchure et que les colons baptisèrent «Wanganui», toponyme volontairement orthographié sans «h», histoire de lui donner une sonorité plus anglo-saxonne («wh» étant prononcé «f» en maori). De nos jours, les discussions vont toujours bon train pour savoir si les 42 500 habitants de ce qui est devenu la cinquième plus grande agglomé-

ration du pays vivent à «Wanganui» ou «Whanganui». En 2009, l'affaire remonta jusqu'au sommet de l'Etat néo-zélandais, qui décréta que les deux formulations étaient acceptables... Un bon vieux compromis à la mode kiwi, ménageant les descendants des Britanniques et ceux des Maoris. Mais ces derniers relancèrent le débat en 2015 jusqu'à obtenir un référendum dont le résultat imposa le retour du «h», au moins sur les panneaux officiels et les brochures touristiques. Symbolique d'un nouvel équilibre des forces ? Sans doute. «En quelques années, le pays a accompli un incroyable chemin vers la réconciliation, analyse le conteur Rangimoana Taylor. Peu à peu, une nouvelle identité néo-zélandaise intégrant toutes les composantes de sa société se dessine. Rares sont les nations qui ont réussi en si peu de temps une telle révolution des esprits, et le fleuve Whanganui est un symbole fort de ce changement.»

Alors, la décision des législateurs de reconnaître des droits à ce symbole va-t-elle aider à le protéger ? Pourra-t-on vraiment s'exprimer au nom de ce cours ●●●

Jerusalem, London... Ces hameaux silencieux furent baptisés par les Britanniques au XIX^e siècle



David Wall / iStockphoto

Quelques kilomètres avant son embouchure sur la mer de Tasman, le fleuve traverse la ville de Whanganui. Apparu au milieu du XIX^e siècle, c'est un bout d'Angleterre suranné : bâtiments Belle Époque, jardins bien peignés et restaurants qui servent du fish and chips.

●●● d'eau pour, par exemple, demander un jour des réparations en justice ? Personne ne sait encore. Les intérêts du Whanganui sont maintenant défendus par un Te Pou Tupua (« face humaine »), une assemblée constituée de représentants des différentes tribus et des autorités locales. Pour la première fois cette année, ce fonctionnement a pu être testé sur un cas concret, le réaménagement de lignes électriques sur les berges et la création d'un pont pour cyclistes au niveau de la localité d'Upokongaro, à quelques kilomètres de la ville de Whanganui. Pour Gerrard Albert, l'une des figures du Te Pou Tupua, négociateur en chef du nouveau statut du

fleuve, « cette première expérience montre que les décisions mettent plus de temps à être prises, mais qu'à la fin, chaque partie concernée travaille avec l'idée que le propriétaire du lieu reste bel et bien le fleuve lui-même. L'environnement en ressort gagnant ! »

Retour à Taumarunui, au nord du fleuve. Dans ce bourg sans charme de 5 200 habitants, les

croisières touristiques ont disparu. Au lendemain de la Première Guerre mondiale déjà, le florissant business s'étiola au profit du transport ferroviaire. Et le silence est retombé sur cette partie haute du cours d'eau. De là jusqu'aux faubourgs de Whanganui, à l'autre extrémité de la partie jadis navigable, moins de 2 000 personnes, essentiellement des fermiers, vivent aujourd'hui au bord du cours d'eau. Pas grand-chose comparé aux 20 000 Maoris qui, selon les estimations, occupaient le secteur dans les années 1800. Plus de 140 implantations réparties le long du cours d'eau, dont une centaine de villages fortifiés et de lieux de cérémo- ●●●

Marae

Lieu de réunions
et rituels, dont le fronton
sculpté raconte l'histoire
de la tribu (iwi). Accessible
aux manuhiri (visiteurs)
sur invitation.

LA
CHAMPAGNE
Historique & Viticole

LA CHAMPAGNE, À VOIR SANS MODÉRATION

PARC NATUREL RÉGIONAL
DE LA MONTAGNE DE REIMS

LACHAMPAGNE.TRAVEL

... nie, ont été répertoriés. Pour le visiteur, c'est désormais en canoë qu'il faut aller les débusquer. Un jeu de piste. La randonnée fluviale, classée parmi les neuf Great Walks du pays, s'étend sur 145 kilomètres jusqu'à Pipiriki. Compter au moins cinq jours à ramer loin de tout. Sur les premiers kilomètres, quelques exploitations agricoles défilent, bien souvent coiffées de modestes maisons de bois. Mais, dès le deuxième jour, on pagaie dans la solitude du bush. Ça et là, se dressent quelques totems de bois sculptés dont les yeux semblent surveiller le visiteur, des traces de villages maoris apparaissent, et même des marae (maisons communes), où les membres des tribus se réunissent encore parfois. Plus loin, quelques rapides précèdent une série de canyons où résonne la symphonie d'oiseaux – pipit de Nouvelle-Zélande, kereru ou pigeon des bois au plastron vert, tui et autres méliphages carillonneurs... Le Whanganui est resté un fascinant chant continu.

Arrivé au hameau de Pipiriki, il est de mise de monter sur un bateau à moteur conduit par un pilote maori afin d'explorer des méandres qui mènent à une curiosité architecturale : le Bridge To Nowhere (« le pont vers nulle part »). Traversant les gorges de Mangaparua, cet ouvrage d'art construit dans les années 1930 pour faciliter l'installation de fermiers ne fut jamais relié à une route. Désormais, la passerelle de béton semble dévorée par la jungle. Mais en ce jour de mars, excursion impossible ! La raison ? « C'est ce que le fleuve a décidé », répond Shinead Honepa, 28 ans, qui tient avec ses parents une petite pension à Pipiriki et propose aux touristes des sorties en bateau. « Il y a eu un décès dans la vallée, et la coutume veut que le Whanganui soit fermé pendant cinq jours pour marquer le deuil », explique la jeune femme. Ainsi parle un cours d'eau néo-zélandais qui s'est doté d'un vrai droit de parole ! Impossible de

passer outre, confirme Keri-Anne Hawira, de l'office de tourisme de la ville de Whanganui. Car c'est en respectant ces interdits que nous réhabilitons une vision non mercantile du fleuve, une vision purement maorie.

Par une route cabossée, la descente du fleuve se poursuit. D'autres hameaux silencieux se succèdent, que les Britanniques ont rebaptisés au cours du XIX^e siècle de noms bibliques ou familiers : Jerusalem, London, Athens, Corinthe... A peine quelques maisons, là une église, ici, un cimetière, plus loin une poignée de fermes, et partout des moutons qui gambadent sur la chaussée. Puis, au bout de ce voyage, à 280 kilomètres des fumerolles du Tongariro, la ville de Whanganui apparaît sur la rive droite, avec ses bâtiments Belle Époque, ses jardins bien peignés, ses musées austères, ses restaurants qui sentent le fish and chips... Dans ce morceau d'Angleterre suranné, le bateau de Sam Mordey a fière allure. Le Wairua est l'un des petits vapeurs qui remontaient le fleuve il y a déjà un siècle. « Nous l'avons récupéré échoué sur la rive, prisonnier sous des litres de boue, son ponton de bois et ses chromes avaient disparu, le moteur était mort, raconte son bienheureux pilote, âgé de 26 ans. Il fallait être sacrément passionné pour le restaurer et le remettre à l'eau ! » Tellement passionné que les Maoris n'ont rien dit lorsque Sam a relancé timidement des mini-croisières touristiques. Seulement quelques heures de balade, à raison de deux fois par semaine, et sur les cinq premiers kilomètres du fleuve. Pas question de rouvrir les plaies du passé. Et le bateau fait le plein, y compris de passagers maoris. ■

Taonga

Ce terme qui signifie

« trésor » (objets, territoire,

mais aussi langue,

croquances...), désigne

aujourd'hui le patrimoine

à protéger.

UN ENVIRONNEMENT BOULEVERSE PAR L'ARRIVÉE DE L'HOMME IL Y A 700 ANS

1940-1950 Premier peuplement attesté, déforestation et prédateurs. Les ancêtres des Maoris, originaires de Polynésie, accostent en pirogue sur ce territoire isolé. Avec eux, kiore et kuri (rats et chiens), qui entraînent la disparition de nombreuses espèces animales. Pendant les deux siècles suivants, les Maoris brûleront 40 % des forêts pour construire des villages et cultiver la terre.

1840 Début de la colonisation britannique et urbanisation

Le traité de Waitangi, signé entre la Couronne et cinquante chefs maoris, fait du territoire une colonie britannique. Les colons fondent les premières villes (Wellington et Whanganui), assèchent des marécages et poursuivent la déforestation.

1897 Les prémices du premier parc national néo-zélandais

Une tribu maorie fait don aux autorités coloniales de terres sacrées autour de trois volcans, dont le Tongariro, où le fleuve Whanganui prend sa source, à condition qu'elles soient une aire protégée. En 1894, le Tongariro devient ainsi le premier parc national du pays.

1936 Le début de la mobilisation pour l'environnement

Des activistes publient la déclaration de Maruia, exigeant la fin de l'abattage des forêts. La pétition, 340 000 signatures, sera présentée au Parlement en 1977 et la plupart des revendications satisfaites au cours des trente années suivantes. La même année est créé le tribunal de Waitangi, destiné à faire la lumière sur les spoliations foncières subies par les Maoris. Les restitutions de terres et indemnisations interviennent entre 1992 et les années 2010.

2017 Le fleuve Whanganui doté d'une personnalité juridique

À l'instar de la forêt Te Urewera en 2014, le Parlement accorde au Whanganui la personnalité juridique et confie sa gestion aux tribus maories locales. Les intérêts du cours d'eau peuvent ainsi être défendus en justice. Le mort Taranaki sera le troisième site naturel néo-zélandais à bénéficier de ce statut.

Sébastien Desurmont

Non, ce n'est pas les Rocheuses

C'est *L'Arabie
Sعودية*



SOYEZ LE PREMIER À VISITER.
OBTENEZ VOTRE VISA MAINTENANT.
#welcometoarabia

visitsaudi.com



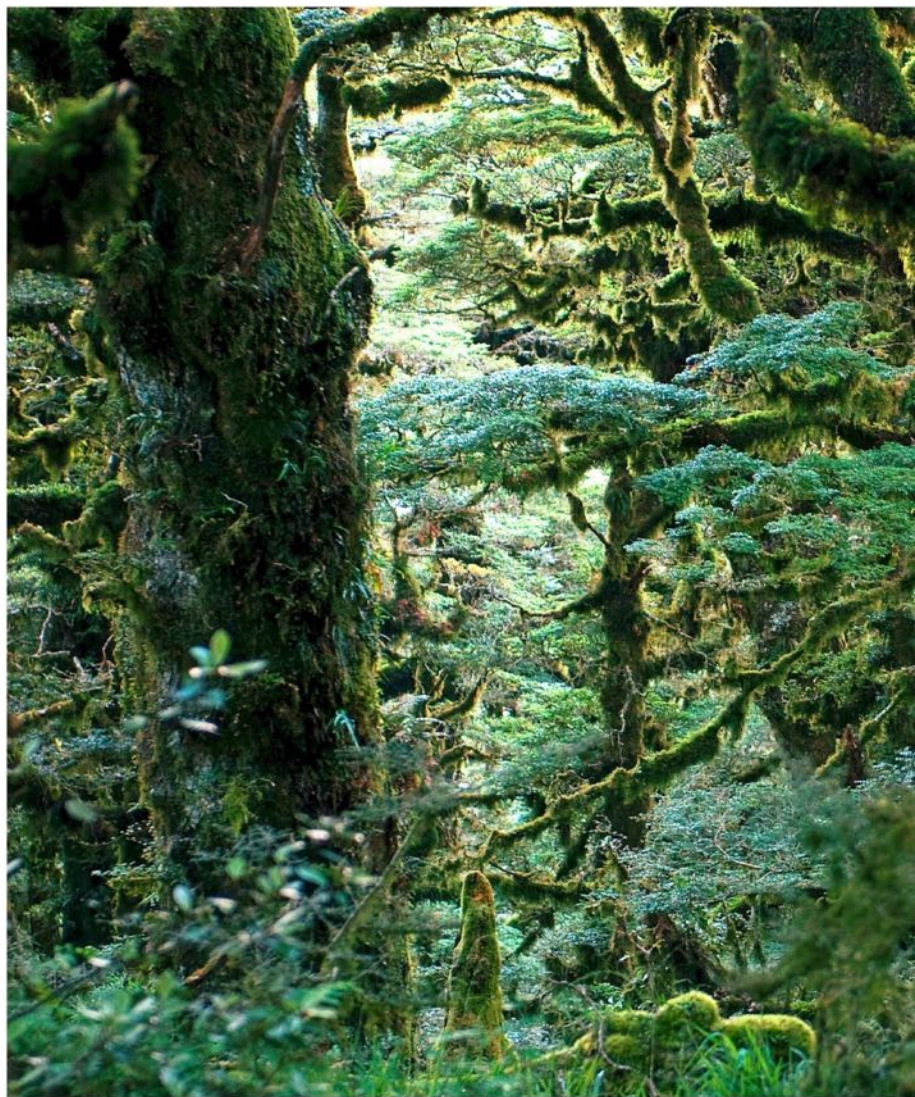
Sur le lac Wanaka, le saule octogénaire est devenu une icône


Il se dresse dans la quatrième plus grande étendue d'eau (192 km²) du pays. Ce saule fragile (*Salix fragilis*) serait né à la fin des années 1930 d'un poteau qui prit racine. Mais le voilà victime de son succès : fin 2017, l'arbre dégingandé perdit une branche, des visiteurs y grimpaient pour se faire prendre en photo.





Foto: S. S. / A. A.





A Te Urewera, les arbres ont les mêmes droits que les hommes

Hêtres centenaires, cascades et lacs nappés de brume... La plus grande forêt primaire de l'île du Nord se déploie sur 2 000 km². Terre de la tribu maorie Ngāi Tūhoe, Te Urewera s'est vu octroyer en 2014 la personnalité juridique : le site naturel est ainsi le premier au monde à bénéficier des mêmes droits qu'une personne physique.







Pres des volutes des Pancake Rocks s'ouvre un prestigieux sentier

A marée haute, sous les coups de bûtoir de la mer de Tasman, de l'eau remonte des anfractuosités, pulvérisée façon geyser.

Une curiosité géologique située à l'extrémité nord du Paparoa Track, futur dixième Great Walk (prestigieux sentier de randonnée) du pays, qui sera inauguré en décembre 2019.





Photos: Matthew Abbott / Agence Va

Des bourrasques, du bon café, des concerts... Cette fresque murale, aux abords d'Eva Street, rue branchée du centre, résume le charme wellingtonien.

Wellington, une métropole dans le vent

SPORTIVE, ÉCOLO, BRANCHÉE ET COSMOPOLITE, CETTE CAPITALE EST LA CITÉ LA PLUS VENTEUSE DU MONDE. OUVERTE SUR LE DÉTROIT DE COOK QUI SÉPARE LES ÎLES DU NORD ET DU SUD, ELLE SÉDUIT PAR SA DÉCONTRACTION ET SA CRÉATIVITÉ.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE)
ET MATTHEW ABBOTT (PHOTOS)



C

'est une nuit noire qu'aucune lueur de réverbère ne vient troubler. Ordre a été donné de rester immobile et silencieux. Le petit groupe attend en tapinois. L'un derrière un tronc, l'autre dans les buissons, un troisième accroupi contre un rocher, ils sont dix aux aguets, à rêver de devenir nyctalope pour mieux voir ce qui semble bouger dans le feuillage... Le guide pointe enfin sa lampe torche vers le sol, et dans un halo de lumière apparaît l'oiseau rare : un kiwi, un vrai. Plumes gonflées et long bec effilé, l'animal avance cahin-caha, fourrageant frénétiquement l'humus sur son passage. Autour, la rumeur de la ville est comme filtrée par les arbres. L'asile de verdure où évolue le volatile, qui figure sur la liste des espèces menacées, s'appelle Zealandia et s'étend en plein cœur de Wellington. Il est 21 heures. A quelques pas, bars, restaurants et

salles de concert font déjà le plein. Mais ici les noctambules viennent assister à un autre genre de spectacle. Car le parc abrite l'une des attractions les plus singulières que l'on puisse visiter dans la capitale néo-zélandaise. Ceinturé de hautes barrières électrifiées, cet enclos sauvage de 225 hectares protège une faune unique : les derniers représentants d'un temps pas si lointain – il y a à peine plus d'un millénaire – où l'île n'était pas encore habitée par l'homme. D'étranges batraciens phosphorescents clapotent dans des flaques d'eau, des iguanes d'allure préhistorique attendent que le temps passe, mais surtout, une myriade d'oiseaux endémiques s'y épanouit en liberté. Et parmi eux, le fameux kiwi, mascotte nationale craintive et attachante, dont le nom a fini par désigner aussi les habitants du pays.

Bienvenue dans la capitale des Kiwis ! «La petite capitale la plus cool du monde», selon les Wel-

lingtoniens eux-mêmes. Et ce n'est pas qu'une formule. Cool, Wellington l'est autant que sait l'être un Néo-Zélandais. Sise à l'extrémité sud de l'île du Nord, dans une baie magnifique qui s'ouvre sur l'impétueux détroit de Cook, cette métropole a un don pour cultiver sa réputation.

En ce lundi matin ensoleillé de mars, alors que l'automne austral approche, quelques pas sur la digue qui longe Oriental Bay suffisent pour comprendre ce qu'est «l'esprit kiwi». Là, en plein centre-ville, devant une ribambelle d'élégantes maisons victoriennes, l'anse dorée rassemble joggeurs, nageurs, promeneurs, frimeurs en skate et enfants zigzaguant gaie-ment sur leur trottinette. Spectacle peu ordinaire pour un lundi matin dans la capitale d'un pays industrialisé ! «Ici, tout le monde a toujours l'air d'avoir le temps de flâner ou de se dire bonjour, comme dans un village, s'étonne Josie McCrickard. C'est ce qui ●●●



«Par endroits, on bascule soudain dans une ambiance de station

Située sur une baie qui s'ouvre sur le détroit de Cook, la capitale néo-zélandaise (420 000 habitants) accueille le gouvernement, les fonctionnaires et les membres du Parlement, mais cultive son côté bohème avec une kyrielle de bars, de cafés, ainsi qu'une dynamique scène musicale et artistique.

●●● m'a le plus déroutée quand je suis arrivée de mon Angleterre natale, il y a trois ans. » A tel point que cette trentenaire, employée au ministère des Affaires maories, a eu l'idée de décrire son expérience dans un blog intitulé *Lost in Silver Fern*. « Perdue sous la feuillure argentée », référence à la feuille grisée du *Cyathea dealbata*, végétal endémique devenu, comme le kiwi, un emblème national (il orne notamment le maillot des All Blacks). « On est bien sûr dans une vraie ville, avec ce qu'il faut de buildings, de boutiques et de restaurants, mais tout est à taille humaine, pas besoin de faire des heures de transports en commun pour aller d'un point à un autre, remarque l'ex-Londonienne. Et puis, par endroits, on bascule soudain dans une ambiance de station balnéaire avec des plages ou des criques idylliques. » La petite métropole ne compte que 420 000 habitants, banlieue comprise, soit quatre fois

moins qu'à Auckland, l'autre grande agglomération du pays située dans le nord de l'île du Nord, sa rivale de toujours et son négatif. A Auckland la nordiste, les banques et les affaires. A Wellington la sudiste, le gouvernement néo-zélandais, les fonctionnaires et membres du Parlement. L'une se veut affairée et efficace. L'autre cultive son caractère bohème et écolo, séduit par ses musées, sa scène musicale, ses innombrables librairies ouvertes jusque tard dans la nuit, ainsi que sa kyrielle de cafés où des baristas sordoués préparent des expressos aussi bons qu'en Italie – ce qui vaut à Wellington le titre de « ville la mieux caféinée du pays ». Comme le dit ici la boutade, « à Auckland, on gagne l'argent. A Wellington, on le dépense ». Ville de fourmis contre ville de cigales, en somme.

Cet antagonisme tient aussi à des raisons historiques. La cité qui porte le nom du duc de Wellington, vainqueur de la bataille de

Waterloo, n'est devenue capitale qu'à partir de 1865... justement aux dépens d'Auckland ! C'était pourtant mal parti. Dix ans plus tôt, en 1855, un tremblement de terre avait frappé l'arrière-pays de Wellington. D'une magnitude que les historiens évaluent à 8,2 sur l'échelle de Richter, l'onde de choc avait ravagé la région et provoqué un glissement de terrain entraînant l'émergence de nouvelles terres sur les rives du détroit de Cook. Ainsi, la grande anse changea de configuration. Aujourd'hui encore, lorsqu'on déambule sur Lambton Quay, artère rectiligne qui correspondait au tracé du premier port construit par les Britanniques vers 1840, on se trouve à plus de 200 mètres du rivage. C'est dans ce contexte pourtant apocalyptique que le Premier ministre de l'époque, Alfred Domett, proposa de transférer la capitale. En réalité, il y avait urgence. A l'époque, des pionniers de l'île du Sud venaient de mettre



balnéaire, avec des plages et des criques idylliques»

au jour des gisements d'or et menaçaient de faire sécession. Il fallait un symbole fort : installer le pouvoir au centre du pays permit d'unifier les deux îles. Et de reconstruire une ville ravagée.

Wellington, capitale née par accident ? Sans doute est-ce là le secret de sa décontraction. Même dans le quartier du pouvoir, qui s'étend au nord-ouest du Jardin botanique, la ville ne se prend pas au sérieux. Des fonctionnaires déambulent cravate dénouée, dossiers sous le bras, mais baskets aux pieds. C'est aussi dans ce quartier calme et arboré que vit, comme une citadine (presque) normale, l'actuelle Première ministre travailliste Jacinda Ardern et son compagnon Clarke Gayford, un ancien présentateur de télévision qui a décidé de devenir père au foyer pour s'occuper de l'enfant du couple, une fille née en 2018 alors que

**Avec sa
vingtaine de
microbrasseries,
la ville est bien
houblonnée**

la maman venait d'être élue. Quelques pas encore, et voici qu'apparaît l'étrange Parlement. D'un côté, une austère bâtisse de style édouardien, construite par les Anglais après la Première guerre mondiale ; de l'autre, un nouvel appendice de style moderniste, une bizarrerie architecturale inaugurée en 1977 symbolisant l'unité de la nation. La forme ronde et compacte du bâtiment lui a valu le surnom de *Beehive* («ruche»). Bien trouvé pour une capitale où l'on ne cesse de butiner ! De musées en galeries d'art, de boutiques de créateurs en restaurants indiens, asiatiques, éthiopiens, marocains, italiens ou français, impossible de s'y ennuyer. Le soir, cette effervescence se concentre sur Cuba Street, artère centrale où règne une ambiance unique. «Depuis toujours, c'est là que ça se passe au moment de l'*happy hour*», ex-

plique Hamish Bowker, 27 ans, l'un des gérants de la Black Dog Brewery, une des vingtaines microbrasseries artisanales de cette ville copieusement houblonnée.

Retour sur le front de mer. Une longue promenade file vers le port. En été, le lieu devient lui aussi l'un des rendez-vous favoris des habitants. Au large, le détroit de Cook et son eau bleu cobalt sans cesse chiffonnée par la brise marine. A intervalle régulier, on assiste au départ et à l'arrivée des ferries qui assurent la liaison en trois heures jusqu'au port de Picton, la porte d'entrée de l'île du Sud. Une traversée grandiose, escortée par les dauphins, mais qui peut se transformer en enfer tant la météo sait devenir scélérate dans ce qui est tout de même la capitale la plus australe du globe. L'hiver, Wellington devient pour de vrai une ville dans le vent, d'où son surnom : *Windy Welly* («Welly la venteuse»). Le souffle la balaye en moyenne à 27 kilomètres/ ●●●



«Ce sont l'iode et le vent marin, le véritable carburant de

Ce troll (quartier de Miramar) fait partie des décors du Seigneur des anneaux, trilogie qui a propulsé la ville dans le grand bain des superproductions. Trônant sur le front de mer, le Te Papa Tongarewa (au milieu) justifie à lui seul un séjour dans la capitale, tant ses collections sont fascinantes.

... heure (le double d'une ville comme Brest), mais les pointes à plus de 80 kilomètres/heure sont fréquentes. Du côté d'Evans Bay, à une quinzaine de minutes à pied à l'est du centre, le Zephyrometer se couche alors jusqu'à toucher terre. Cette œuvre signée de l'artiste néo-zélandais Phil Price consiste en une aiguille orange, haute de 26 mètres, et qui oscille telle une girouette selon la force du vent. Installée en 2003, détruite par la foudre en 2014, reconstruite immédiatement, cette pointe est devenue la vigie que les locaux adorent consulter. «Ce sont l'iode et le vent marin, le véritable carburant de Wellington, sa vitalité et son atmosphère vibrante viennent de là», juge Ryan O'Connell, 34 ans. Né à Dunedin, dans l'île du Sud, cet entrepreneur est arrivé ici il y a huit ans et a fondé sa petite compagnie de location de vélos. «Les débuts furent difficiles, la plupart des Wellingtoniens m'ont pris pour un fou»,

reconnaît-il. La raison ? «En plus du vent, répond Ryan, la quasi-totalité de la ville est accrochée à des collines qui grimpent méchamment.» Les maisons aux allures de nids d'aigle, avec terrasses et baies vitrées ouvrant sur le vide, sont légion. Ainsi, 250 cable cars privés, du simple monte-charge au mini-funiculaire personnel, permettent aux habitants de se hisser jusque chez eux ou d'y monter leurs provisions. Et l'activité de Ryan O'Connell marche enfin parce que sa flotte comprend désormais une majorité de bécanes avec pédalage à assistance électrique !

Dans le sud-est de la ville, le quartier de Miramar n'échappe pas à cette géographie tourmentée. A l'abri du verdoyant mont Crawford, c'est l'un des coins les plus agréables de la métropole, un repaire de hipsters hirsutes et, depuis une vingtaine d'années, le

Hollywood des Néo-Zélandais. Comme chez la cousine californienne, l'approche se fait en passant sous un immense écriteau accroché à la colline : sur fond de broussailles, «Wellington» se détache en lettres blanches. Mais, clin d'œil à la météo, la dernière syllabe du nom fait mine de s'envoler dans un grand coup de vent. Un trait d'humour pour dire que le

Wellywood des Kiwis n'est pas du genre à se prendre au sérieux. C'est le réalisateur de la trilogie du Seigneur des anneaux (2001-2003), Peter Jackson, et son associé Richard Taylor, qui ont propulsé la ville dans le grand bain des superproductions. Aujourd'hui, 4 000 personnes travaillent ici pour le cinéma, ce qui fait du secteur le deuxième employeur de la capitale après l'administration. Quant aux fans du Hobbit, ils viennent ici comme en pèlerinage. Mark

Sur des feux tricolores, un personnage esquisse le haka des Maoris



Wellington, sa vitalité et son atmosphère vibrante viennent de là»


Fry, 55 ans, est de ceux qui s'occupent de les accueillir dans le petit musée boutique (140 000 visiteurs par an) qui sert de porte d'entrée à la visite des ateliers où sont élaborés costumes et effets spéciaux. Regard de lutin facétieux et connaissances encyclopédiques sur la trilogie tolkienienne, dans laquelle il a joué plusieurs rôles de figuration, ce joyeux guide mène la visite à la manière d'un ami, en vous tapant dans le dos. Étonnante de décontraction et d'ouverture, la cité du cinéma reflète ce qu'est le fameux «esprit kiwi». «Ici, on n'a jamais l'impression d'être au boulot, témoigne Warren Beaton, 61 ans, l'un des chefs costumiers. Moi qui ai grandi à Sydney dans les années 1970-1980, j'ai retrouvé en arrivant à Wellington en 1999 cette insouciance qui n'existe plus dans les grandes villes australiennes.»

Et les Maoris dans tout cela ? Longtemps, ils furent les oubliés de la capitale, relégués dans les

quartiers périphériques les plus pauvres. Lentement, les choses changent. À l'angle de Taranaki Street et de Wakefield Street, en plein centre-ville, un feu tricolore interpelle le piéton : l'usuel petit bonhomme rouge indiquant aux piétons de ne pas traverser est devenu un personnage qui esquisse le haka des guerriers maoris – jambes écartées et genoux pliés. La figure verte, elle, représente une danseuse maorie au bras tendu. Manière, certes discrète, de rappeler que les autochtones occupaient la baie vers 1300, et qu'ils en furent chassés au XIX^e siècle. Le souvenir de leur présence séculaire est désormais tout entier contenu dans un musée en forme de coffre-fort. Trônant sur le front de mer, le Te Papa Tongarewa (littéralement «le lieu des trésors de cette terre») justifie à lui seul un séjour. «A son ouverture, en 1992, il fut jugé trop maori par certains habitants, raconte Rangimoana Taylor, un an-

cien acteur devenu l'un des ambassadeurs du musée. C'était une époque où l'identité néo-zélandaise était encore en construction. Aujourd'hui, plus personne n'oserait faire ce genre de procès.» Le musée accueille plus d'un million de visiteurs par an et abrite 150 000 objets d'art et d'artisanat maori. Des capes en poils de kuri (chien polynésien aujourd'hui disparu), des instruments de musique, des bijoux en jade, des canoës finement ouvragés... Toute la mémoire d'un peuple qui ne représente plus que 15 % de la population. Hélas, une part importante de ces pièces n'est pas exposée, en raison de leur fragilité mais surtout faute de place. Dans les coulisses du bâtiment, où l'on entre après avoir chanté une prière maorie qui honore les ancêtres, la petite capitale la moins stressée du monde cache encore d'incroyables trésors. ■

Sebastien Desurmont



La muraille de grès des Alpes du Sud plonge dans le lac Pukaki

Par beau temps, les cimes de cette chaîne de montagnes dominée par l'Aoraki Mount Cook (3 724 m, point culminant du pays) se reflètent dans le Pukaki. La carte postale ne serait pas complète sans les moutons ! Introduits par les colons européens à la fin du XVIII^e siècle, ils sont cinq fois plus nombreux que les habitants.



Maxime Fournier





A Waipoua, le dieu- arbre a résisté à la déforestation

Il porte le nom du dieu maori des forêts : Tāne Mahuta. Ce kauri (*Agathis australis*) vieux de 2 000 ans, et dont le tronc mesure près de 14 m de circonférence, s'élève dans la forêt de Waipoua. En raison de la déforestation menée à partir du XIX^e siècle, il ne reste que 4 % de ces conifères jadis répandus à travers l'île du Nord.





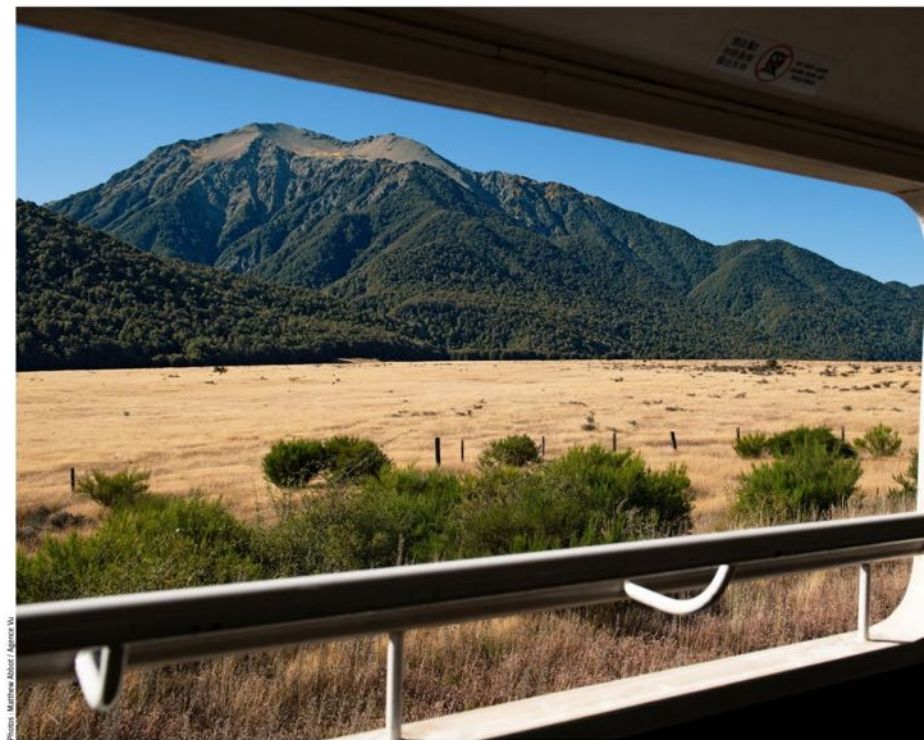
Sur les rives du Tekapo, la beauté des lupins se fait envahissante

De novembre à février, les terres arides bordant les eaux du Tekapo se parent d'un manteau de lupins des jardins (*Lupinus polyphyllus*). Cette plante, originaire d'Amérique du Nord et introduite dans la région dans les années 1950, s'est tant répandue qu'aujourd'hui, elle nuit à certaines espèces endémiques.



John Arnold / iStockphoto

Ligne TranzAlpine, un train pour le Far West



Photos : Matthew Nelson / Agence VU

C'EST UN TRAJET FERROVIAIRE INOUBLIABLE QUI TRAVERSE L'ÎLE DU SUD, D'EST EN OUEST. DÉPART DE CHRISTCHURCH, SUR LA CÔTE PACIFIQUE, ARRIVÉE DE L'AUTRE CÔTÉ, À GREYMOUTH, DANS LES EMBRUNS DE LA MER DE TASMAN. UN VOYAGE EN CINÉMASCOPE.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE) ET MATTHEW ABBOTT (PHOTOS)



Depuis Christchurch, ce tortillard mythique d'une dizaine de wagons traverse les plaines du Canterbury puis se hisse à l'assaut des hautes cimes coiffées de neige des Alpes du Sud. Chaque année, 150 000 passagers venus du monde entier embarquent pour vivre ce trajet spectaculaire.

Gare de Christchurch, 8 h 15. Comme chaque matin à cette heure-là, rutilant dans sa livrée blanche, le Trans-Alpine s'ébroue, hoquette et regimbe en faisant rugir les moteurs de sa locomotive et crisser ses roues métalliques. Et voilà le convoi qui s'éloigne de la plus grande ville de l'île du Sud avec des lenteurs de rhumatisant, comme s'il devait garder des forces pour la suite. Rien ne presse, c'est vrai, et un trajet aussi ardu que théâtral l'attend. Parfois, des variantes météorologiques nécessitent même de redoubler d'effort, du verglas, de la neige fraîche ou de soudaines pluies torrentielles venant ajouter à la dramaturgie déjà hautement shakespearienne de cette pérégrination.

C'est l'un des parcours ferroviaires les plus spectaculaires de la planète. Seulement 223 kilomètres et cinq heures de contemplation pour, chaque jour depuis 1987 avec une régularité de métronome, traverser l'île du Sud dans sa largeur, d'est en ouest, des rives du Pacifique jusqu'à Greymouth, sur la mer de Tasman. Mais pour les passagers venus du monde entier (150 000 par an), l'émerveillement est garanti, car

ce train dispose de baies vitrées pensées pour un effet travelling permanent. Pour la locomotive et sa dizaine de wagons, en revanche, chaque trajet est un défi : il leur faut franchir les Alpes néo-zélandaises, massifs gigantesque et rugueux balafrant l'île, du nord jusqu'au sud. Passer cette muraille qui se présente à la perpendiculaire des rails suppose de s'engouffrer tête baissée dans seize tunnels et des dizaines de ponts et viaducs qui enjambent des gorges vertigineuses. Une

A travers les Alpes néo-zélandaises, le décor se fait théâtral

traversée haut perchée, qui dévoile l'apreté d'un territoire dans lequel les Européens ne s'aventurèrent que tardivement, autour des années 1860, aimantés par la découverte de gisements d'or sur la côte ouest.

Le train vient de partir et la gare de Christchurch, tout en verrières translucides – c'est l'un des innombrables édifices qu'il fallut réinventer au lendemain du tremblement de terre de 2011 qui rasa 80 % de l'agglomération et fit 185 victimes – s'éloigne. Direction, le Far West, avec, pour commencer, un décor de petit train électrique. Rails rectilignes, champs et pâtures à perte de vue, chorégraphies bien ordonnées des passages à niveau qui se lèvent et se couchent à toute vitesse en faisant sonner leur grelot... ●●●



A l'intérieur, les passagers sont en ébullition : les rails zigzaguent

Une fois passé les Alpes du Sud, commence une descente vertigineuse vers un autre monde : forêts pluviales, prairies spongieuses, lacs et mangroves mutiques. Dans les compartiments lambrissés, chacun se met à chuchoter devant la mélancolie tropicale du paysage.

●●● Le Trans-Alpine étire sa carlingue dans ce piémont côtier parfaitement plat qui fait de la région du Canterbury l'une des zones les plus fertiles de l'île du Sud. D'interminables rangées d'eucalyptus aux troncs squameux défilent devant la fenêtre. A eux de protéger les grandes terres à céréales des vents remontant du sud, chargés des frimas antarctiques.

9 h 19. Le convoi marque l'arrêt à Springfield, dans une gare comme sortie d'une photographie en noir et blanc. Une minute, pas plus. Pas question de laisser refroidir les moteurs. Les premiers escarpements sont là, devant le musée fumant de la locomotive diesel-électrique. Et avec eux, les premiers ouvrages d'art. Voici le Big Kowai Bridge, 20 mètres de haut, 205 de long, qui surplombe une forêt de feuillus parcourue d'une kyrielle de petits filets d'eau argentés. Puis, comme dans un opéra bien ficelé, le spectacle va crescendo jusqu'au sommet et le

train s'élance à présent sur le Patterson Creek, aux longues échasses métalliques jusqu'à 37 mètres au-dessus du sol. En contrebas, le tumulte du fleuve Waimakariri (« eau froide et rapide », en maori). Après un tunnel, un nouveau pont : le très photogénique Staircase Gully (« escalier »), avec sa pile centrale, qui dessine un immense « T » à 73 mètres de haut pour relier deux montagnes élimées.

Quelques nuages se sont accrochés au relief mais les rayons du soleil percent vigoureusement pour frapper à la verticale les hautes cimes coiffées de neige. Les passagers sont en ébullition. Les compartiments lambrissés de bois résonnent de toutes les langues et les exclamations montrent qu'on vient d'entrer dans le vif du sujet : les rails zigzaguent soudain comme des serpents en fuite pour gravir la

montagne. Des voyageurs, ballottés dans les virages, rejoignent cabin-café le compartiment numéro trois, aménagé en plateforme d'observation en plein air. On s'y tient debout, agrippé au bastingage. L'haléine fraîche des sommets - 8 °C en moyenne et 15 °C en cette fin d'été - fouette les visages et finit par frigorifier les plus assidus, ceux qui tiennent nez au vent jusqu'à l'entrée en gare d'Arthur's Pass, à 737 mètres d'altitude, la plus haute station du parcours. Il est 10 h 51. Déjà

Jadis, il fallait quatre jours de diligence pour réaliser ce périple

136 kilomètres parcourus. Aussitôt le train repart, laissant le quai désert et son hall d'attente au toit triangulaire dont on se demande s'il a accueilli un jour le moindre passager. Au-dessus de la gare, à 900 mètres d'altitude, le village d'Arthur's Pass, moins de trente habitants, d'où l'on accède au parc national du même nom, l'un des espaces de nature les plus

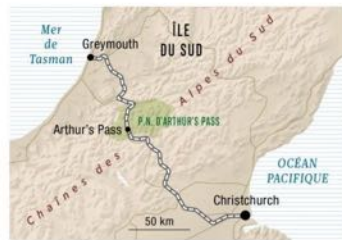


soudain comme des serpents en fuite pour gravir la montagne

rudes de l'île, menant notamment au mont Rolleston (2 275 mètres) et à son glacier.

Les dents grises des Alpes du Sud se referment sur le minuscule tortillard. Les guerriers maoris connaissent sans doute depuis longtemps ce corridor étriqué permettant de dévaler ensuite jusqu'à la côte ouest. Ce n'est qu'en 1864 que le col, appelé lui aussi Arthur's Pass, fut officiellement découvert par un Européen, Arthur Dudley Dobson, qui lui a donné son nom. A l'époque, la ruée vers l'or rendait urgent l'acheminement d'hommes et de matériel depuis Christchurch. Quatre jours de diligence étaient nécessaires pour réaliser le trajet de Christchurch à Greymouth. Rapidement, on songea à construire une voie ferrée. Des deux côtés, des rails partaient à l'assaut des sommets, tâche titanesque, et en 1923, la liaison est-ouest fut achevée. Après trois heures de trajet, le train a traversé les Alpes du Sud.

Commence alors la vertigineuse descente vers un monde de forêts pluviales, de lacs et de mangroves mutiques, de prairies spongieuses et de hameaux aux maisons de bois rongées par l'humidité. Dans le train, chacun chuchote devant la mélancolie tropicale du paysage. A 13 h 05 précises, voici enfin la gare de Greymouth, la capitale de la région du *Big Smoke* (ainsi nommée en raison des nuages nombreux qui nappent le littoral), 13 000 habitants. Les passagers descendent et, la pluie tombant dru, foncez se réfugier chez Maggie's Kitchen, une institution de Mackay Street, avec sa moquette rose à fleurs, ses photos jaunies de la mer de Tasman déchaînée ou des montagnes cernées de nuages, le tout escorté de *fish and chips*. A quelques kilomètres de là, les touristes iront visiter une mine d'or désaffectée transformée en village musée et, si le temps le permet, les mormons de pêche pousseront jusqu'au



magnifique lac Brunner. Pour le TransAlpine, c'est l'heure du changement de locomotive. Il doit repartir dans une heure très exactement pour Christchurch et les douceurs de l'est. Infatigable tortillard, Sisyphe ferroviaire, qui s'emploie, sans faiblir, à réunir deux côtes que montagne et nuages ont séparées. ■

Sébastien Desurmont

C'est l'un des parcours ferroviaires les plus spectaculaires au monde : 223 km qui traversent l'île du Sud dans sa largeur, franchissant le rugueux massif des Alpes néo-zélandaises.

Dans le Milford Sound, l'ombre des premiers matins du monde

Montagnes altières plongeant dans l'eau, forêts pluviales et cascades écumantes, otaries alanguies sur des rochers et dauphins bondissant des flots... Impossible de ne pas tomber sous l'emprise de ce fjord grandiose, qui s'enfonce au cœur des Alpes du Sud sur une quinzaine de kilomètres.









La coulée blanche du glacier Franz Josef va lécher la mer de Tasman

Depuis les hauteurs des Alpes du Sud, à 3 000 m d'altitude, ce géant de glace glisse sur 12 km avant de terminer sa descente dans un étonnant décor de forêt pluviale. Avec son voisin, le Fox, il fait partie des rares glaciers de la planète à s'approcher aussi près du niveau de la mer (moins de 300 m).





Dans la péninsule de Coromandel, la nature seule est à l'œuvre

Il s'élève telle une proue face au sable blanc...
Le Te Hoho, façonné des siècles durant par
le vent et l'océan, se dresse à proximité d'un
autre monument de la région : Cathedral Cove,
une imposante voûte calcaire creusée par
la mer et reliant deux plages idylliques. Un site
accessible uniquement à pied ou en kayak.



Waiheke, la dolce vita à l'aucklandaise

C'EST UNE ÎLE BLEUTÉE À L'AMBIANCE BOHÈME, AUX BAIES IMMACULÉES ET AUX VIGNOBLES BEAUX COMME EN TOSCANE. DÉCOUVERTE D'UNE VILLÉGIATURE POUR ARTISTES, RÊVEURS ET BONS VIVANTS, À TRENTE-CINQ MINUTES EN FERRY DE LA CAPITALE ÉCONOMIQUE DU PAYS, AUCKLAND.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE) ET MATTHEW ABBOTT (PHOTOS)



D

eux barrissements brefs et guillerets. La corne de brume annonce le départ du ferry pour Waiheke, immédiatement suivie d'un tonnerre d'applaudissements. Ce matin de mars, fin de l'été austral, les passagers quittent le port d'Auckland dans une ambiance de fête. Sans doute est-ce la météo radieuse : température à 25 °C et alizés langoureux. Le bateau s'élance. Sur le pont, des robes légères volent au vent, des garçons blonds et baraqués prennent la pose, planche de surf sous le bras. Ça et là, des sacs bariolés s'ouvrent sur l'attirail requis pour s'adonner aux joies du farniente : maillots de bain, palmes, ballons ovales, petits barbecues portatifs... Et bonne humeur à revendre !

Pour les Aucklandais, Waiheke est l'île du bon temps, avec dissolution instantanée du stress et oisiveté en bandoulière. Vers cette

Cythère australe, on vogue avec la certitude de goûter à la dolce vita néo-zélandaise, un mélange singulier de plaisirs balnéaires et sportifs, de bonnes bouffes et de libations, une décontraction qui ferait passer les joyeux voisins australiens pour d'austères séminaristes. Waiheke, «eau qui clapote» en maori, trois syllabes au parfum de crème solaire, une villégiature bohème pour hâler en paix. Baignée des eaux turquoise du golfe d'Hauraki, l'île est un refuge hédoniste, à trente-cinq minutes de traversée d'Auckland. Autant dire que pour le voyageur qui vient tout juste d'arriver d'Europe, avec sa trentaine d'heures de vol à digérer, c'est aussi une idée de génie que de s'y rendre derechef plutôt que de somnoler dans la grisaille de la capitale économique du pays. Depuis le ponton supérieur du bateau, la skyline d'Auckland s'éloigne, et avec elle la rumeur des bouchons, ●●●

Vue imprenable sur le golfe d'Hauraki depuis les vignes du Batch Winery, dans le sud-ouest de Waiheke. Ce dernier compte parmi les trente domaines qui font la renommée de l'île, grâce, notamment, à leurs rouges, que les visiteurs savourent lors de séances de dégustation.

Photos : Matthew Abbott / Agence 36



Blanches, rosées, bistres... Une quarantaine de plages, criques et baies alanguies font des lieux un paradis balnéaire. Certaines, comme celle de Garden Cove (ci-dessus), située dans le nord-est de l'île, ne sont accessibles qu'en bateau.

... les klaxons, les dizaines de tours de verre dressées face à la mer. Les effluves marins prennent le relais et un autre monde se dessine. Comme des osselets posés sur le Pacifique sud, une poignée d'îlots volcaniques, avec leur dos rond hérissé de verdure, précèdent l'île des îles, celle que plusieurs guides et magazines anglosaxons ont classée dans le top 5 des destinations à visiter au moins une fois dans sa vie. Et voici qu'apparaît Waiheke dans la lumière diaphane. Depuis la mer, la première impression est qu'on va se jeter dans les bras d'un poulpe géant tant cette terre a l'air tarabiscotée avec ses multiples baies recroquevillées. Pas étonnant que les premiers Maoris en aient fait, en l'an 1000, l'un de leurs bastions, nommé Te Motu-Arai-Roa («Longue île bien abritée»).

Au débarcadère de Matiatia, porte d'entrée de l'île, un panneau mantra planté au milieu des fougères annonce la couleur : «Ralentissez, vous êtes arrivés». Quelques mètres sur Ocean View Road, ruban couleur réglisse qui zigzague sous les frondaisons, et le rythme cardiaque se met au diapason... «Une sensation d'apaisement, voilà ce que produit d'abord ce coin si particulier», constate

Un panneau parmi les fougères annonce la couleur : «Ralentissez, vous êtes arrivés»

Mordecai Nathan, alias Mo, rencontré sur le port. Psychologue à ses heures, ce quadragénaire à barbe est arrivé sur l'île avec sa mère alors qu'il était adolescent. «Dans les années 1970-1980, hippies et artistes s'étaient entichés de ces terres jusqu'alors occupées par quelques fermiers, raconte-t-il. Les parcelles ne coûtaient rien. Et puis, on ne tarda pas à se rendre compte qu'elles étaient très fertiles : le cannabis (dont la culture reste illégale en Nouvelle-Zélande) y poussait avec l'ardeur du chien !» A présent, 9 000 personnes vivent ici à l'année. A leurs maisons s'ajoutent 4 000 batches, terme qui désignait autrefois de modestes cabanons en bois, mais qui sont devenus de coquettes résidences secondaires avec terrasse panoramique. Certaines valent maintenant plusieurs millions de dollars néo-zélandais (et donc d'euros), et cela bien que l'île ne bénéficie toujours pas d'une alimentation en eau courante (chaque demeure doit posséder sa propre citerne).

Quant aux touristes, ils affluent et sont désormais 800 000 par an. Mais l'empyrée des babas cool reste un lieu à part. Notamment parce qu'il est toujours ce repaire un peu loufoque d'artistes et de rêveurs qui tranche avec l'ambiance affairée d'Auckland. A chaque saison, peintres et sculpteurs alimentent de leurs créations – plus ou moins intéressantes – le modeste musée communautaire du village principal d'Oneroa. Ou ils parsèment les sentiers côtiers, plus de 150 kilomètres balisés, d'installations de *land art* drôlement surréalistes. Quant aux ateliers, ils sont

nombreux à ouvrir leurs portes aux curieux. Celui de la céramiste Esther McDonald, par exemple, dans le charmant hameau côtier d'Ostend. La demeure de bois posée sur la pelouse où s'ébrouent des canards, le bruissement du tour de potier, les mains de l'artiste caressant la glaise, la sérénité de son visage de madone italienne... Tout dit le bonheur de cette quadragénaire d'être revenue il y a quatre ans sur son île natale. «Mes parents étaient sureurs et avaient ouvert une petite boutique ici, raconte-t-elle. Après avoir pas mal boulingué en me disant que la vraie vie était ailleurs, il m'est apparu que je ne pourrais jamais travailler de mes mains autre part que dans cet environnement idyllique !»

Au total, Waiheke compte plus d'une quarantaine de criques de rêve, baies alanguies où mangroves ou viennent se rafraîchir les oiseaux. Nombre d'entre elles sont des microplages tenues secrètes, telle Cactus Bay,

l'une des plus féeriques.

Les sentiers côtiers sont parsèment d'installations de *land art*

Au menu, sable blanc nappé de vagues translucides et baïognades quasi solitaires, même au pic de la saison estivale (durant la semaine de Noël), quand l'île

frôle l'asphixie avec 30 000 visiteurs par jour. Car pour s'y rendre, il faut connaître le coin : l'accès ne se fait qu'en kayak ! «Chaque insulaire possède son spot confidentiel», témoigne George Gardner, musicienne et chroniqueuse pour le site d'information néo-zélandais *Stuff*. Cette ex-Londonienne de 50 ans est arrivée ici en 1999. «C'était un matin ensoleillé comme aujourd'hui, raconte-t-elle. J'avais prévu de ...»

vueling
AIRLINES



BARCELONE, VOTRE RAYON DE SOLEIL

PROLONGEZ VOTRE ETÉ
À PARTIR DE

35 €*

26 destinations directes en
Europe depuis Paris

RÉSERVEZ SUR **VUELING.COM** OU SUR NOTRE APP

*Réservez du 16/09/2019 au 27/10/2019 et voyagez sur des vols opérés par Vueling Airlines du 15/09/2019 au 30/03/2020. Le prix indiqué est par personne et trajet au départ de Paris et se réfère aux offres disponibles au moment de cette promotion, hors frais liés à des services supplémentaires. Pour en savoir plus, rendez-vous sur www.vueling.com. Disponibilité limitée.

15 YEARS
LOVING PLACES 

Une vie à part. Les quelques 500 élèves du lycée de Waiheke, sur une péninsule du sud-ouest de l'île, bénéficient d'un cadre de rêve pour leurs cours de sport.



●●● ne passer que la journée à Waiheke mais je ne suis jamais repartie. Ce qui la retient toujours ? Mes balades le soir sur la plage d'Onetangi, quand les derniers bateaux repartent vers Auckland et que l'île nous est rendue, dit George. Comme on la comprend ! Onetangi est la plus longue étendue de sable blanc de l'île (deux kilomètres), un aplat farineux qui rosit au couchant. Chaque mois de février s'y tient une manifestation amusante : une course hippique qui, au fil de la journée, se mue en l'une de ces farces dont les Néo-Zélandais ont le secret. Le matin, les chevaux font la course sur le sable humide. Puis, vers midi, l'excentricité prend le dessus, avec une dizaine de tracteurs cacochymes qui se mesurent sur le même parcours, suivis de la confrontation très attendue, sur le sable et en mer, des Sealeys, des bateaux pneumatiques amphibies inventés ici dans les années 2000 et dont les roues se déploient pour pouvoir débarquer sur n'importe quelle plage – une trouvaille qui s'exporte à présent dans le monde entier.

Mais le vrai trésor de Waiheke se niche à l'intérieur des terres. Les deux tiers du territoire (la partie est) restent inhabités. Dans ces vallons splendides, Bacchus a pris le pouvoir il y a à peine qua-

rante ans. Avec 216 hectares de vignes répartis entre trente petits domaines, l'île produit moins de 1 % du vin néo-zélandais, mais les nectars insulaires (des rouges essentiellement) font partie des plus convoités de la planète. Illustration à Kennedy Point, domaine de cinq hectares posé à la pointe d'une péninsule, où l'on déguste les vins à l'abri d'un pohutukawa (*Metrosideros excelsa*) centenaire, aux innombrables fleurs rouges. Le chef de cave, Peter White, 53 ans, veille sur des bouteilles dont les prix se sont envolés : jusqu'à 105 \$NZ (62 euros) pour le dernier millé-

On déguste les vins sous les fleurs rouges d'un ohutukawa centenaire

sime (bio). La raison ? En 2009, à la surprise générale, l'une des cuvées de ce domaine né treize ans plus tôt fut élue meilleur syrah du monde par le prestigieux jury de l'International Wine Challenge (IWC). «Une consécration, mais depuis, nous n'avons jamais assez de vin à exporter, même vers Auckland», sourit-il. Ici comme partout à Waiheke, les touristes s'offrent parfois le luxe d'acheter quelques-uns de ces rares flacons mais se contentent le plus souvent de *wine tasting*, des séances de dégustation payantes de plusieurs vins (entre 5 et 10 \$NZ) soit de 3 à 6 € le verre) et qu'on escorte d'agapes savamment préparées. La tournée des grands-ducs com-

prend généralement une escale prolongée chez Stonyridge, l'une des premières propriétés viticoles, fondée en 1982 par un visionnaire, Stephen White, ex-navigateur professionnel, mais aussi multimillionnaire et maître yogi (de Richard Branson, notamment). Longue allée bordée d'oliviers et de cyprès, élégante bâtisse aux tuiles roses et aux murs mangés par le lierre, terrasse donnant sur le vignoble qui ondule à perte de vue. «On se croirait en Toscane ou dans le Bordelais, non ?», fait remarquer, amusé, le Français Martin Guilloteau, qui, à 27 ans, occupe la fonction d'ambassadeur du domaine. «En réalité, le terroir n'en est pas si éloigné : dans l'île, il fait toujours 4 °C de plus qu'à Auckland, il pleut 20 % de moins et ce microclimat fait des miracles», explique-t-il en débouchant une bouteille de la très précieuse cuvée Larose. Cette dernière a fait la renommée de Stonyridge et a lancé l'épopée viticole de l'île, puisqu'à plusieurs reprises, elle a rivalisé avec les plus grands crus de Bordeaux dans des dégustations à l'aveugle. Les verres se remplissent cérémonieusement. Robe carmin. Autour de la table, chacun ferme les yeux. Nez puissant et aromatique. En bouche, c'est une merveille. Waiheke, décidément, c'est la douce vita à l'aucklandaise. ■

Sébastien Desurmont

Au fil du Mékong

D'Angkor à Hô Chi Minh-Ville

DU 20 MARS AU 1^{ER} AVRIL 2020 AU DÉPART DE PARIS



GEO

CIRCUIT FLUVIAL



Du 20 mars au 1^{er} avril 2020



Le RV Indochine II, un navire 4* de 30 cabines

À partir de
5 490 € 5 190 €/pers.*

**OFFRE SPECIALE - 500 €/PERS.
AVANT LE 31 OCTOBRE**

*Kb depuis Paris, excursions, pension complète, boissons (sélection), conférences et taxes inclus. Remise applicable pour toute réservation avant le 30 septembre 2019.

En présence d'Eric Meyer
Rédacteur en chef de GEO



AU FIL DU MÉKONG

Croisières d'exception et GEO vous proposent pour la première fois une magnifique croisière sur le **Mékong**, à bord du **RV Indochine II** (30 cabines seulement). En compagnie d'**Eric Meyer**, rédacteur en chef de **GEO** et de **Chantal Forest**, historienne, naviguez sur l'un des fleuves les plus majestueux du monde à travers le Cambodge et le Vietnam.

EXTENSIONS POSSIBLES : Hanoï et la baie d'Along / Découverte du Laos.

Demandez la brochure au **01 75 77 87 48**, par mail à contact@croisieres-exception.fr ou sur www.croisieres-exception.fr/geo.

Renvoyez ce coupon à Croisières d'exception - 77 rue de Charonne - 75011 Paris

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

Tél. : _____ Email : _____

Conformément à la loi "Informatique et Liberté" du 6 janvier 1978, nous vous informons que les renseignements ci-dessus sont indispensables au traitement de votre commande et que vous disposez d'un droit d'accès, de modification et de rectification des données vous concernant. "Se référer à la brochure pour le détail des conditions et les modalités générales de vente. Les conférences seront payantes sauf cas de force majeure. Litige n° 80075150663.
Citation graphique : OceanoGrafika - Crédits photos : © Shutterstock.



**Croisières
d'exception**

Enrichir de la beauté du monde

«Les Maoris sont le peuple autochtone le plus prospère au monde»

ALAN DUFF FAIT PARTIE DES ÉCRIVAINS NÉO-ZÉLANDAIS VIVANTS LES PLUS CONNUS. NÉ EN 1950 DE PÈRE PĀKEHĀ (BLANC) ET DE MÈRE MAORIE, IL REVIENT POUR GEO SUR SON ENFANCE, AINSI QUE SUR LES DEUX DERNIERS SIÈCLES, QUI ONT FORGÉ L'IDENTITÉ DE SON PAYS.

PAR ALAN DUFF (TEXTE)



Dans son premier roman, *Once Were Warriors* (paru en 1990 et traduit sous le titre *L'Arme des guerriers*, éd. Actes Sud, 1996), Alan Duff décrit le quotidien de Maoris minés par le chômage, l'alcoolisme et la délinquance. Cet ouvrage, publié en pleine renaissance de la culture autochtone, eut un immense retentissement. Aujourd'hui, à 69 ans, l'écrivain est de retour en Nouvelle-Zélande après avoir vécu une dizaine d'années en France.



Une douzaine de gamins maoris dans une rivière, sous un pont, depuis lequel des touristes étrangers lancent des pièces. Sous l'eau, ils ont l'impression que c'est une pluie d'argent qui tombe du ciel, chaque pièce décrivant une danse féérique.

C'était cela, Whakarewarewa. Un village maori entouré de thermes paradisiaques, près de Rotorua. De la rivière froide, nous courions nous réchauffer dans des bassins d'eau chaude. Tout autour de nous, la terre crachait des jets de vapeur, elle gargouillait, soufflait, grognait ; des geysers jaillissaient en colonnes d'eau chaude rugissante ; des mares de boue bouillonnante expulsaient des bulles sulfureuses à l'odeur âcre. Les femmes de chez nous mironnaient des légumes dans des chaudrons gros comme des petites maisons. Viande et puddings cuisaient quant à eux à l'étuvée, dans des récipients en bois. Pour barboter, nous avions l'embarras du choix. Dans l'une des piscines

se déversait en cascade l'eau acheminée d'un bassin plus grand à l'aide d'une conduite en béton. Nous nous baignions aussi sous les yeux des touristes dans cinq baignoires bétonnées, alimentées par des canaux reliés à un lac d'eau brûlante, peu profond. Les adultes, eux, recevaient les touristes avec force chants, récits maoris et poi, des danses exécutées par les femmes. Les hommes faisaient des démonstrations de haka, l'effroyable danse guerrière rendue célèbre par l'équipe de rugby des All Blacks. Les villageoises s'exprimaient le mieux se chargeaient de narrer l'histoire de notre village, expliquant que nos ancêtres avaient été contraints de gagner ces terres suite à l'éruption en juin 1886 d'un volcan, le Tarawera, lequel ensevelit également les fameuses Pink and White Terraces [littéralement «terrasses roses et blanches», des terrasses naturelles sur la pente d'une colline, sur les rives du lac Rotomahana, près de Rotorua, nées de l'accumulation de dépôts minéraux], qualifiées de huitième mer-

veille du monde. Elles leur racontaient les drames effroyables de tel enfant ou telle personne âgée aveugle, morts ébouillantés dans un bassin. Et tout était décoré de nos traditionnels ornements savamment sculptés.

Voilà à quoi ressemblait le terrain de jeu de mon enfance, que des touristes du monde entier venaient admirer. À l'époque, je n'imaginais pas qu'un jour mon premier roman et son adaptation cinématographique susciteraient, eux aussi, l'intérêt des étrangers. Car dans les années 1950 et 1960, les relations intercommunautaires n'étaient pas très bonnes. Les Blancs, descendants d'Européens, considéraient les Maoris comme un peuple inférieur – étrange, quand on sait combien, jadis, les guerriers autochtones étaient redoutables. Quand j'étais jeune, la plupart des Maoris étaient employés à des travaux manuels, peu travaillaient dans un bureau. Moi-même, produit de deux ethnies, de deux cultures très différentes, je peux parler au nom des deux.

●●●

Philippe Meaux / Opere / Baignant

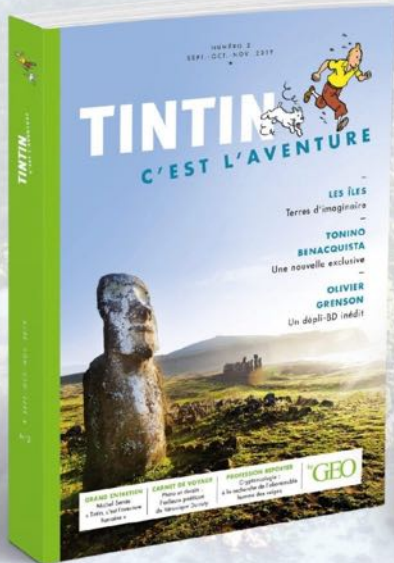
La nouvelle revue by **GEO**

TINTIN

C'EST L'AVENTURE



Retrouvez l'univers du célèbre reporter et
découvrez le monde du XXI^e siècle en reportages et en images



DANS CE 2^{ème} NUMÉRO :

Dossier Îles, terres d'imaginaire



Rencontre émotion avec
Michel Serres



Carnets de voyage



Une BD inédite
d'Olivier Grenson



Une nouvelle exclusive
de Tonino Benacquista
dans l'esprit d'Hergé

VOTRE NOUVEAU RENDEZ-VOUS TRIMESTRIEL
chez les marchands de journaux et en librairies

Abonnez-vous ! Profitez de -5% en vous abonnant sur prismashop.fr avec le code **"GEOPTIN2"** à saisir dans **Clé Prismashop**



Ces rameurs se plient au rituel du haka avant de participer aux régates de Tūrangawaewae, qui se déroulent chaque année sur la rivière Waikato (île du Nord). Bien plus qu'un folklore, cette danse est pratiquée partout (à l'école, à l'armée, et bien sûr au rugby) et par tous, Māoris comme Pōkehā (Blancs).

... De la même façon que, pour comprendre la France, il faut savoir pourquoi la Révolution de 1789 a éclaté, pour comprendre la Nouvelle-Zélande, il faut être conscient du bouleversement qu'a représenté l'arrivée des colons britanniques pour les autochtones et comment leurs relations ont évolué. Désarçonné, totalement désarmé, le peuple māori est passé des guerres tribales aux confiscations de terre, à l'initiative d'un gouvernement qui avait pourtant rédigé avec lui un traité lui garantissant l'égalité de droits [le traité de Waitangi, signé en 1840 entre des représentants de la Couronne britannique et des chefs tribaux māoris].

Il lui a fallu plusieurs générations pour s'ajuster et s'adapter, et le processus n'est pas terminé, mais en matière de relations intercommunautaires, entre l'époque des batailles opposant les fiers Māoris aux soldats britanniques, dans les années 1800, et le XXI^e siècle, un immense chemin a été parcouru. Les Māoris peuvent aujourd'hui se vanter

« Peu de peuples affichent notre mode de vie relax et notre gentillesse »

d'être le peuple autochtone le plus prospère sur Terre. Contrairement à d'autres, ils n'ont pas été décimés par l'alcoolisme. Certes, ils sont un peu moins bien lotis que leurs homologues blancs, mais alors qu'ils ne comptent que pour 15 % de la population, ils représentent 23 % des parlementaires. Et les indemnités versées par l'État à partir des années 1990 aux tribus pour les terres jadis confisquées ont fait naître des fortunes en seulement vingt ans : les Māoris ont transformé leurs propres terrains en vastes fermes et développent d'importantes attractions touristiques. Dans la région de Rotorua, deux villages māoris ont ainsi été recréés pour les touristes, Tamaki et Mitiā, qui semblent surgir de l'époque précoloniale. Les excursions sur l'île historique de Mokoia, sur le lac Rotorua, sont l'occasion de revenir sur un célèbre épisode, celui d'une attaque de grande ampleur menée en 1823 par une tribu rivale, à l'issue de laquelle les corps de nos ancêtres furent mis à cuire puis dégustés par les vainqueurs. Dans notre ré-

gion, aujourd'hui, on pêche la truite, on peut faire un tour en hélicoptère ou parcourir la magnifique boucle de Redwoods Grove avec ses passerelles suspendues et se promener dans la canopée, éclairée le soir par des lampions féeriques. Notre amour est immense pour les paysages enchanteurs et les activités de plein air (randonnée, escalade, chasse au sanglier et au chevreuil, pêche, plage ou barbeque). Le sport fait d'ailleurs partie intégrante de l'identité nationale – tous les samedis matin, même en hiver, des parents enthousiastes bravent la brume et la pluie pour encourager leurs enfants sur le terrain, et les équipes sont toutes multiraciales, ce qui a contribué à l'amélioration des relations communautaires.

Pour ma part, je me suis fait un nom en écrivant un roman ayant donné lieu à un film culte [*L'Âme des guerriers*, 1994] et qui traite d'une famille dysfonctionnelle, les Heke. C'était en 1990 et j'y évoquais seulement une partie de la société māorie. Aujourd'hui, chaque lycée a son haka, ritualisation de la fureur où l'on tape du pied, où l'on se frappe la poitrine et où l'on tire la langue. Et de nombreux Māoris font désormais partie de la classe moyenne.

En Nouvelle-Zélande, nous n'avons pas de monument historique, les colons sont arrivés il y a à peine 200 ans, les Māoris depuis 800 à 1 000 ans. Nos vins sont délicieux sans égaler les grands crus, et nous n'avons aucun restaurant étoilé au guide Michelin. Mais peu de peuples possèdent notre mode de vie décontracté et notre authentique gentillesse. Nous sommes une nation jeune, politiquement stable, la première à avoir donné le droit de vote aux femmes, en 1893, et nous possédons des paysages parmi les plus beaux de la Terre. Cela vaut bien une visite dans ce que l'on appelle ici *Godzone*, le petit arpent du bon Dieu. ■

Alan Duff (traduit de l'anglais par Isabelle Roy)

COMPRENDRE LA RÉFORME DES RETRAITES, C'EST Capital.

ACTUELLEMENT EN VENTE
CHEZ VOTRE MARCHAND
DE JOURNAUX

Avec **Capital**, vivez l'économie

Toute la presse est sur prismashop.fr



DU 7 OCTOBRE AU 9 NOVEMBRE 2019

Prenez
La Route
avec nous

Continental



JUSQU'À

150 €
REMBOURSÉS* TTC



+ de 200 centres à votre service.
Retrouvez nos offres et le centre
le plus proche sur eurotyre.fr

*Offre de remboursement différé, calculé en fonction du diamètre de vos pneus Continental (été, hiver ou toutes saisons) tourisme, camionnette et 4x4 achetés, posés et équilibrés en magasin sur un même véhicule, sous réserve de transmission des éléments. Offre réservée aux particuliers et professionnels (hors flottes et loueurs), valable du 7 octobre au 9 novembre 2019 dans les points de vente Eurotyre participant à l'opération, dans la limite des stocks disponibles. Non cumulable avec d'autres opérations en cours et hors achats sur les sites internet. Voir règlement complet sur www.eurotyre.fr. Prix communiqué TTC. Photo non contractuelle. CONTICLUB SASU - RCS Compiègne 518 866 504.

Ø du pneu
en pouces

x2

x4

14' et 15'

15€

35€

16'

25€

60€

17'

35€

80€

18' et 19'

50€

110€

20' et plus

70€

150€



EUROTYRE
PNEUS ET SERVICES

GUIDE

SUR LES TRACES DE NOS REPORTERS



Le lac Wakatipu, entre Glenorchy et Queenstown (Île du Sud).

AVENTURES AU BOUT DU MONDE

L'ART DU «TRAMPING», LA RANDO À LA MODE KIWIE

ÉCHAPPÉES URBAINES

TROIS LIVRES, UN FILM, UN BLOG

BRASSAGE EN CUISINE

LA LIBERTÉ SUR QUATRE ROUES

POUR FAIRE CE VOYAGE



PAR SÉBASTIEN DESURMONT, ENVOYÉ SPÉCIAL

AVENTURES AU BOUT DU MONDE

IMMENSES PLAGES DE SABLE BLOND OU NOIR, SOMMETS ENNEIGÉS,
FORÊTS ET VOLCANS. ICI, DU NORD AU SUD,
LA NATURE FAIT PREUVE D'UNE IMAGINATION DÉBRIDÉE.

— ÎLE DU NORD —

WAIPOUA

LES DERNIERS ROIS DES FORÊTS

1 Au nord, la State Highway 12 chemine à travers des prairies bordées par les eaux couleur de jade de la mer de Tasman. C'est là que les derniers kauris (*Agathis australis*) millénaires, au fût tout droit, hissent leurs frondaisons à plus de 50 mètres de haut. Maladies, coupes claires pour la fabrication de mâts de bateau... 96 % de ces arbres ont disparu en 200 ans. Depuis 1952, Waipoua est leur sanctuaire. Ce sont les Te Roroa, tribu locale, qui ont la charge du site. Rien ne vaut une balade en leur compagnie. L'itinéraire bascule vite dans la poésie, avec un *karakia*, prière rituelle lancée aux arbres et aux oiseaux pour demander la permission d'entrer. Puis, on se sent tout petit au pied de colosses comme Te Matua Ngahere («père de la forêt» en maori), dont le tronc a une circonférence de plus 16 mètres, ou cet autre, Tāne Mahuta, haut de 50 mètres et qui porte le nom du dieu maori des forêts.

À partir de 90 \$ NZD (53 €, 4 h, footprints.waipoua.co.nz)

WAIKEKE

UN PARADIS BIEN ARROSÉ

2 Notre recommandation : louer des vélos à assistance électrique dès l'arrivée. Car cette île est la promesse de bonnes montées et descentes : on y trouve en effet un relief volcanique très vallonné et des vignobles où sont organisées des séances de *wine tasting* (dégustation de vin). Parmi la vingtaine de propriétés, coup de cœur pour celles de Stonyridge et Peacock Sky, où les libations s'accompagnent d'une excellente cuisine. On aime aussi le domaine Man O' War, dont les ceps poussent dans la partie non habitée de l'île, au cœur d'un vallon qui dégringole jusqu'à la mer. En chemin, des criques et des plages invitent à la baignade. Et si on préfère explorer l'île en une petite journée, on peut aussi se faire transporter par l'agence Ananda Tours. Le guide-chauffeur cueille les visiteurs à l'arrivée du ferry de 9 heures, puis les ramène à celui de 15 h 45.

À partir de 185 \$NZD (109 €, avec déjeuner dans un vignoble, waikeke.wine.co.nz, stonyridge.com, peacocksky.co.nz, manowar.co.nz, ananda.co.nz)

CATHEDRAL COVE

LA PLUS BELLE ARCHÉ NATURELLE DU PAYS

3 Dans la péninsule de Coromandel, cette plage ne s'approche qu'à pied (trente minutes de marche). À l'arrivée, Cathedral Cove laisse sans voix. Sur une langue de sable blond bordée par l'onde turquoise, se dresse une colossale arche de pierre calcaire, d'où tombe une chute d'eau. Il faut venir tôt le matin quand le soleil colore en rose cette merveille.

WAITOMO

AU PAYS DES VERS LUISANTS

4 Dans la région du Waikato, le village de Waitomo doit sa prospérité à la découverte, il y a une centaine d'années, de cavités où scintillent des millions de vers luisants. Plus de 500 000 visiteurs descendent chaque année à 40 mètres de profondeur pour admirer ce spectacle. On peut toutefois éviter l'embouteillage. Creusées par les océans il y a plus de 30 millions d'années, les grottes peuvent s'explorer à l'ouverture, à 9 heures. On profite alors seul de la poésie de cette déambulation, à tâtons dans la pénombre. Les parois scintillent comme sous une



Décoration Lac Taupo / 2007 © Paul New Zealand

6

TONGARIRO - LA MONTAGNE AUX LACS ÉMERAUDE

Intouchable ! Les 19,4 kilomètres du *Tongariro Crossing* constituent l'un des plus beaux treks du monde. Inscrit à l'Unesco, cet itinéraire serpente entre des montagnes taillées à la serpe par les éruptions, puis se hisse sur un promontoire de cailloux, avant de descendre dans un cratère et enfin de mener au bord des fameux lacs aux couleurs irréelles. La dernière portion traverse une zone encore active où le Whanganui prend sa source. En solo, pas de difficulté, mais il faut de l'endurance (et beaucoup d'eau). Pour qui préfère un guide, on conseille l'excellente équipe de l'agence Adrift Tongariro. Utile pour comprendre à quel point cette montagne a façonné l'imaginaire maori. De 115 \$NZD (68 €) pour une marche de 2 heures à 1195 \$NZD (707 €) pour un trek de 3 jours. adriftnz.co.nz

voie lactée. Puis on file sur la Te Angra Road, l'une des plus belles routes du pays et pourtant peu fréquentée, direction la côte ouest. Après 25 kilomètres, première escale au pont naturel de Mangapohue, une autre grotte, effondrée cette fois. Des fossiles d'huîtres géantes vieux de 25 millions d'années tapissent les parois. Plus loin, à Marokopa, un sentier s'enfonce dans la jungle jusqu'à des chutes

hautes de 30 mètres dans un halo de brume et de fougères géantes. Plus loin, la route mène à une plage de sable noir battue par les vagues de la mer de Tasman.

ROTORUA

DANSE AVEC LES MAORIS

5 Avec ses cratères de boues chaudes et ses fumerolles imprévisibles, Rotorua recèle une

ambiance à nulle autre pareille. Ne pas manquer le Te Puia. Cette réserve géothermique de 60 hectares située à 3 kilomètres au sud de la ville abrite le grand Pohutu, geyser qui, à intervalle régulier, expulse son eau brûlante à plus de 30 mètres de haut. La visite du *marae* (maison commune) de Rotowhio est l'occasion d'assister à un *pouhiri* (cérémonie d'accueil) et d'en apprendre davantage ●●●

●●● sur l'histoire, les croyances, les traditions musicales et chorégraphiques des autochtones. Pour mieux comprendre cette culture, réserver le Te Ra Experience.

Tour complet de 90 min, 56 \$NZD (33 €). tepula.com

WHANGANUI

NAVIGATION SUR LE FLEUVE SACRÉ

1 Entre octobre et mars, quand les conditions météorologiques ne rendent pas les rapides impraticables, il est possible de descendre une grande partie du Whanganui en canoë. Location au départ de la balade, dans le bourg de Taumarunui (renseignements à l'office de tourisme). Classée parmi les neuf Great Walks (équivalents de nos GR, sentiers de grandes randonnées) du pays, cette expédition fluviale de 145 kilomètres (cinq jours), avec bivouac sur les berges, mène jusqu'au village de Pipiriki. La remontée du cours d'eau depuis son embouchure, où a poussé Whanganui City, est plus tranquille. Celle-ci s'accomplit avec Sam Mordey, pilote du *Wairua*, un antique steamer (bateau à vapeur) du début du XX^e siècle. Retapée par une association, l'embarcation tout en bois et chrome quitte le port chaque mardi et jeudi à 11 heures pour une croisière de deux heures comme à la Belle Époque jusqu'au village d'Upokongaro.

39 \$NZD (23 €).

whanganuiriverboat.co.nz

— ÎLE DU SUD —

PUNAKAIKI

TRANCHÉ PAR LES EMBRUNS

1 En descendant vers le sud par la côte ouest, s'arrêter à mi-chemin entre Westport et Greymouth pour admirer les biens

nommées Pancake Rocks, des falaises de roche brune qui ressemblent en effet à un empilement de crêpes. Sculptés par la mer, ces escarpements offrent un spectacle ébouriffant quand les vagues s'engouffrent dans les anfractuosités pour rejaillir façon geyser. Une belle balade botanique agrément le site.

PARC NATIONAL ABEL TASMAN

PAGAYER AVEC LES DAUPHINS

1 De criques turquoises en langues de sable en passant sous des arches rocheuses et des mangroves oubliées, le kayak longe la côte sauvage du nord de l'île, bordée par le parc national Abel Tasman. Dauphins et manchots sont à portée de pagaie. Départ de Marahau ou de Kaikōteriteri, deux localités à une soixantaine de kilomètres de Nelson, où se concentre la majorité des loueurs. A la classique sortie à la journée, trop courte, préférer une expédition de deux ou trois jours, avec ou sans guide. On peut aussi alterner terre et mer. Par exemple, commencer en kayak et finir à pied sur l'Abel Tasman Coast Track, une piste de randonnée longue de 60 kilomètres.

Combiné kayak et marche à partir de 145 \$NZD (85 €) pour une journée, 1 595 \$NZD (943 €) pour trois jours. abeltasman.co.nz

GLENORCHY

UNE RANDONNÉE DANS UN DÉCOR DE CINÉMA

11 Pas si loin de Queenstown (une quarantaine de kilomètres) mais déjà un autre monde, Glenorchy est le repaire tranquille des cinéastes kiwis. Jane Campion y a tourné *Top of the Lake*, une minisérie pour la BBC, Peter Jackson, des scènes du *Seigneur des anneaux*. Avec le lac Wakatipu pour toile de fond, la bourgade s'ouvre sur des itinéraires sublimes. Se procurer à l'office de tourisme la brochure *The Head of Lake Wakatipu* qui détaille les randonnées à la journée. On peut aussi se lancer sur la Routeburn Track, un *Great Walk* que beaucoup considèrent comme le plus enchanteur du pays. Au total, 32 kilomètres, soit deux à trois jours, entre le lac Wakatipu où se reflètent les montagnes, les Earland Falls (174 mètres), les plaines aux herbes jaunies et l'ascension du Conical Hill, d'où, par temps clair, la vue porte jusqu'à la côte... Beau comme dans un film ! ●●●



Fraser Clements / 100% Pure New Zealand





Zoran Dabovic / Pexels.com

11

QUEENSTOWN, REINE DE L'AVEVENTURE

Dans la capitale mondiale de l'outdoor et du sport extrême, on s'arrête pour essayer ce qu'on n'imaginait jamais expérimenter : luge sur roue, hydrospeed dans les canyons, chute libre, saut à l'élastique. Notre activité favorite : la descente VTT (de septembre à mai). On accède aux trente pistes du Queenstown Bike Park par les télécabines du Skyline Gondola. vue magique, dénivelé décoiffant. 44 SNZD (26 €), skyline.co.nz

OTAGO ROAD-TRIP À VTT

Une expérience originale à vivre entre Queenstown et la péninsule d'Otago. Arrêt à Clyde. Dans ce village au décor de western, mieux vaut louer une monture, du type vélo costaud, pour arpenter les 152 kilomètres de l'Otago Central Rail Trail. Ponctué de hameaux oubliés, la piste a remplacé le chemin de fer des chercheurs d'or, qui fonctionna jusqu'en 1990. On y pédale dans un décor tout droit sorti d'un film de Sergio Leone.

otagocentrailrail.co.nz

CHRISTCHURCH-GREYMOUTH LA TRANSE DU TRANZALPINE

Reliant Christchurch sur la côte est à Greymouth sur la côte ouest, le TransAlpine est l'un des plus beaux parcours au monde. Le trajet dans les wagons panoramiques dure cinq heures et offre un spectacle hypnotique. Bon à savoir : dans le sens est-ouest, les Alpes néo-zélandaises défilent sur le flanc gauche, demander donc des places de ce côté-là du train. À réserver deux mois à l'avance.

À partir de 180 SNZD (106 €), greatjourneysofnz.co.nz/transalpine

STEWART ISLAND LA TROISIÈME ÎLE

Peu de visiteurs l'inscrivent à leur programme. Ils ne regrettent pourtant pas de traverser le tempétueux détroit de Foveaux pour aborder le petit port d'Oban, capitale de la troisième île du pays (380 habitants). Il faut dormir au South Sea Hotel. Pas le grand confort, mais tout un monde. Son pub au rez-de-chaussée, où les gens se retrouvent, vaut à lui seul le voyage. La randonnée circulaire (32 kilomètres) autour de l'île est l'une des plus belles et des plus rudes du pays. Bénéficiant d'un programme de protection (notamment contre les rats), l'île que les Maoris nommaient Rakiura (« ciel rougeoyant ») concentre les trésors de la nature néo-zélandaise. Ne pas manquer l'expédition sur l'îlot-réserve d'Ulva : les oiseaux y piaillent comme au premier matin du monde.

À partir de 70 SNZD la nuit (41 €), southseahotel.co.nz

L'ART DU «TRAMPING», LA RANDO À LA MODE KIWIE

C'EST LA PASSION DE TOUT UN PAYS.
ELLE IMPLIQUE DE CRAPAHUTER DURANT PLUSIEURS JOURS
EN AUTONOMIE. MODE D'EMPLOI.



➤ RÉSERVATION

Proposant des randonnées (deux à six jours), les neuf Great Walks (équivalent de nos GR, et qui seront dix à partir de décembre 2019, avec le Paparoa Track) attirent du monde. Pour éviter l'embouteillage entre novembre et avril, l'accès aux itinéraires les plus courus est limité. Il faut alors réserver un pass qui comprend le droit d'entrée et les nuits en camping. S'y prendre le plus tôt possible.

greatwalks.co.nz

➤ SÉCURITÉ

Toujours prévenir de son départ, de son itinéraire et de sa date de retour. Consulter la météo et s'assurer qu'on a le niveau requis. Short walk et walking track désignent des itinéraires courts ou faciles. La plupart des Great Walks sont accessibles à ceux qui ont une condition physique correcte. Les routes et tramping tracks réclament un haut niveau. Météo : metservice.com

➤ S'ORIENTER

Les sentiers sont bien entretenus et balisés. Une carte reste toutefois indispensable. Les bureaux du Department of

Conservation vendent des topo-guides.

Adresses des bureaux sur : doc.govt.nz/visitorcentres ; téléchargement gratuit sur : topomap.co.nz

➤ FAUNE ET FLORE

vendus dans les stations-services, des carnets (*The Field Guide, New Zealand Wildlife...*) permettent d'identifier arbres et animaux. Bonne nouvelle : aucune espèce de serpent n'est venimeuse !

➤ DORMIR

Le camping sauvage entraîne une amende de 200 SNZD (120 €). Les campsites (terrains de campement) sont nombreux. Du basic – gratuit, avec toilettes sèches, sans réservation – au scenic campsite – payant (15 SNZD la nuit, soit 8 €) avec cuisine ou barbecue, eau potable, douche. Pour les refuges, réservation obligatoire. greatwalks.co.nz

➤ ÉQUIPEMENT

Des chaussures de marche montantes et étanches (Gore-Tex), des guêtres pour les passages boueux. Des vêtements pour tous les temps. La météo change vite. On trouve partout des chapeaux moustiquaires et des répulsifs contre les mouches de sable.

➤ TOILETTES

Les Néo-Zélandais sont très à cheval sur ce sujet. Faire ses besoins n'importe où et laisser derrière soi des ordures est ici considéré comme une offense à la nation. Les sentiers sont équipés de toilettes et de poubelles.



Illustration : Sandrine Lugin

ÉCHAPPÉES
URBAINES

AUCKLAND ET WELLINGTON. LA PREMIÈRE EST AFFAÏRÉE, BONNE VIVANTE
ET DÉLICIEUSEMENT BRITISH, LA SECONDE EST SPORTIVE, ÉCHEVELÉE
PAR LES BOURRASQUES DU DÉTROIT DE COOK, CRÉATIVE ET BOHÈME.

AUCKLAND

DEVONPORT, QUARTIER VINTAGE

Face à la skyline du front de mer, un village scintille. Facilement accessible en ferry (liaison toutes les trente minutes), le faubourg de Devonport se situe de l'autre côté de la baie. Ambiance bohème, maisons édouardiennes et victoriennes repeintes de couleurs vives, restaurants de fruits de mer... On en tombe vite amoureux.

SOUS LE BITUME, LE SABLE

Quand ils ne travaillent pas, les Aucklandais vont à la plage. Les bus n°767 et n°769 filent vers le sud-est par la route panoramique de Tamaki Drive. A partir de Okahu Bay, plusieurs spots de baignade attirent les familles. Plus loin, au-delà du promontoire de Mission Bay, les maisons victoriennes, les yacht-clubs, les restaurants annoncent le sable chic de Kohimarama et St Heliers. Avec une voiture, cap sur Piha. A 45 minutes à l'ouest d'Auckland, côté mer de Tasman, c'est le repaire des babas cool et des surfeurs. Juste à côté, la mythique plage de sable noir de Karekare : c'est dans

cet amphithéâtre de rochers sombres que fut tournée une partie de la *Leçon de piano* de Jane Campion. Une plage magique où l'on ne se baigne pourtant pas, car elle est considérée comme la plus dangereuse de l'île du Nord.

L'ART MODERNE ET
CONTEMPORAIN DES MAORIS

Dans un recoin du bucolique Albert Park, à la lisière du campus de l'université, dans l'un des lieux les plus charmants de la ville,

la Auckland Art Gallery est notre endroit préféré à Auckland. Accueilli sous un atrium de bois et de verre de style japonisant, on s'y sent tout de suite bien. Outre des Picasso, Gauguin, Cézanne et Matisse, le musée expose de nombreuses œuvres maories de grande qualité, comme cette hypnotique série de visages tatoués peinte par Charles Frederick Goldie (1870-1947).

Ouvert tous les jours, sauf le 25 décembre. Entrée 20 \$NZD (11 €). aucklandartgallery.com



Rafael Bello-Ar / iStock / Pexels



Régis Aumont / iStockphoto

COUCHER DE SOLEIL SUR LE MONT EDEN

On devrait toujours commencer son séjour dans la plus grande métropole du pays par l'ascension de ce cône volcanique haut de 196 mètres. Vue à 360 degrés sur toute la ville et le golfe d'Hauraki. Parfait pour comprendre où l'on vient d'atterrir. Y aller idéalement à l'heure où le soleil décline, quand le paysage s'empourpre et que le chant des oiseaux accompagne la rumeur des klaxons. Bien que très touristique, le lieu est topé (sacré) pour nombre de Maoris. On peut y monter en taxi ou bus, mais se rendre là-haut à pied vaut le coup. Le jardin escarpé qui se hisse jusqu'au sommet est fait de dizaines de petits chemins serpents sous des arbres centenaires. Ça et là, des vestiges d'anciens pā, les villages fortifiés maoris.

SUR UN TRÈS JEUNE VOLCAN

Formidable excursion au départ du port. En vingt minutes de ferry, on rejoint Rangitoto, une petite île volcanique inhabitée sortie des profondeurs du golfe d'Hauraki il y a à peine 600 ans. Une grosse bosse de dromadaire. Prévoir de bonnes chaussures et beaucoup d'eau pour se lancer sur les pentes tapissées de scories à l'ombre des pohutukawas, en fleur de novembre à janvier. Le som-

met se gagne en une heure. Le panorama est à couper le souffle.

UN DÉPÔT PLEIN DE BONNES CHOSES

En centre-ville, le City Works Depot ne désemplit pas. C'est sous les verrières de ces entrepôts réhabilités que s'exprime une bonne partie de la scène culinaire néo-zélandaise. Plusieurs adresses marchent très fort, à commencer par Odettes, avec une cuisine mêlant influences océaniques, mé-

diterranéennes et britanniques. Pas mal aussi, à 500 mètres de là, au n°86 de Federal Street : le Depot. Dans cette brasserie toujours pleine, le très médiatique Al Brown mitonne des assiettes à partager : palourdes géantes, huîtres du Pacifique, agneau ou bœuf néo-zélandais. Des tables communes et un long bar facilitent les échanges avec ces bons vivants d'Aucklandais.

Plats autour de 35 \$NZD (20 €).
odettes.co.nz, eatatadepot.co.nz

...

WELLINGTON

UN ÎLOT DE VERDURE FACE À LA VILLE

Une vingtaine de minutes de ferry, et l'on accoste sur l'île de Matiu/Somes. Forteresse d'arbres et de rochers, jadis dédiée aux quarantaines pour les migrants, puis jusqu'en 1995 pour les animaux malades, elle est maintenant gérée par le Department of Conservation qui a la volonté d'en faire un îlot de biodiversité. Une échappée belle en plein milieu du détroit de Cook, où observer le tuatara, ou sphénodon (iguane issu des dinosaures) et le weta géant (le plus gros insecte au monde). Penser à emporter un pique-nique.

24 \$NZD (14 €) l'aller-retour en ferry, eastbywest.co.nz

UNE OASIS DANS LA CITÉ

Coup de cœur pour l'un des plus beaux jardins botaniques de l'hémisphère Sud. Mêlant influences anglaises et maories, il fait la fierté des Wellingtoniens depuis plus d'un siècle. Sur 25 hectares très escarpés, on traverse une roseraie digne de Buckingham Palace, une vallée de camélias, une sidérante collection de plantes endémiques et une autre venue des quatre coins du monde. Reste le plus extraordinaire : la partie du site occupée par une forêt originelle, avec ses arbres venus du fond des âges. L'un des accès au jardin se fait par un charmant funiculaire rouge qui se hisse à 120 mètres de haut, au sommet de la colline de Kelburn.

LES SECRETS DE WELLYWOOD

On pourrait craindre le piège à touristes. Il n'en est rien. Se rendre chez Park Road Post Production, en plein quartier de Mi-



Matthew Abbot / Agence VU

VÉLO PAR MONTS ET PAR VAUX

Testé et approuvé. Un tour à vélo électrique à travers cette capitale méchamment vallonnée en compagnie de Jimmy, guide volubile et baraqué, permet de se concentrer sur les lieux de vie des Wellingtoniens. Sa balade (25 kilomètres, une matinée) part du port et longe la route d'Oriental Bay. Puis, direction Evans Bay et Shelly Bay (rendez-vous favoris des habitants pour ses pistes cyclables, ses balades en pleine nature et son Chocolate Fish Café avec vue sur mer), et ascension du mont Maupia, un havre de verdure. Après quoi, il n'y a plus qu'à redescendre vers Miramar, le Hollywood néo-zélandais.

A partir de 125 \$NZD (73 €) pour 4 heures, location de vélo 55 \$NZD (32 €), switchedonbikes.co.nz

ramar, consiste à entrer dans les coulisses d'un drôle de film. C'est là que se trouve le Weta Workshop, studio de création et d'effets spéciaux fondé par Richard Taylor avec le cinéaste Peter Jackson (tous deux artisans du *Seigneur des anneaux*). Escorté d'un guide aux faux airs de hobbit, on se retrouve nez à nez avec des armes factices et des visages dégoûtants de faux sang. Une salle permet même de voir travailler des em-

ployés sur de nouveaux masques en silicone. A partir de 48 \$NZD (28 €), weta.com

UNE BOÎTE AUX TRÉSORS

Le Te Papa Tongarewa (littéralement «lieu des trésors de cette terre») est plus qu'un grand musée : c'est le symbole de la réconciliation en cours entre Maoris et Pākehā (les Blancs), après les années noires de la colonisation bri-

TROIS LIVRES, UN FILM, UN BLOG

AVANT DE PARTIR OU AU RETOUR, PRÉPAREZ
OU PROLONGEZ LE VOYAGE
AVEC NOTRE SÉLECTION CULTURELLE.

tannique. Un million de visiteurs y passent chaque année. Scénographie soignée et pédagogique. L'exposition permanente sur les civilisations océaniques et les collections autochtones, à visiter absolument, comporte des pièces exceptionnelles, tel ce canoë finement sculpté ou ce *marae* (maison commune) dans lequel on n'entre qu'après s'être déchaussé. Une journée entière ne suffit pas à tout voir, aussi est-il recommandé d'opter pour une visite avec un guide maori privé.

tepapapa.govt.nz (accès gratuit),
Maori Highlights Tours, à réserver
au musée, 20 SNZD (11 €).

COMME AU PREMIER MATIN DU MONDE

Sous des arbres immenses, un monde vierge, empli de la mélodie incessante des oiseaux. C'est ici Zealandia, une réserve de biodiversité installée au beau milieu de la ville. Et un exploit scientifique. En 1995, de hautes barrières électrifiées vinrent sanctuariser 225 hectares de nature. Objectif : rendre à cette vallée inhabitée l'apparence naturelle qu'elle avait il y a un millénaire, en empêchant notamment les prédateurs (rats, chats, etc.) de tout ravager. Décontamination des semelles, fouille des sacs à dos pour vérifier qu'un insecte indésirable ne s'y est pas glissé, passage par plusieurs sacs de sécurité... On pénètre dans ce nouvel Eden comme dans une salle des coffres. Le parcours nocturne, torche en main, avec un guide biologiste, est le plus cher (85 SNZD par personne, soit 50 €) mais le plus séduisant. Sur tout si l'on veut apercevoir ce noctambule de kiwi, un oiseau rare et craintif devenu le symbole du pays, mais menacé d'extinction.

visitzealandia.com

SANS COMPLAISANCE

Un roman coup de poing sur la réalité sociale de nombreux Maoris des villes, relégués aux emplois subalternes, vivant dans des banlieues pourries, en proie à l'alcoolisme et à la violence. Le récit de Beth, une femme maorie, dans une langue crue et enfiévrée ne vous quitte plus. Un grand livre, porté à l'écran en 1994 (sorti en France en 1995). L'Arme des guerriers, d'Alan Duff, éd. Actes Sud, 9 €.

ALAN DUFF
L'ARME DES GUERRIERS

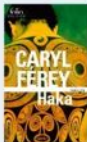


LEÇON DE VIE

Au début du XIX^e siècle, les Européens arrivent en nombre. À l'instar de Madame Roland, jeune femme puritaine et timide qui débarque avec un bébé et une petite fille. Le livre est à l'origine du film de Jane Campion, *La Leçon de piano*. Histoire d'un fleuve en Nouvelle-Zélande, de Jane Mander, éd. Actes Sud, 23 €.

INCORRUPTIBLE

D'origine maorie, Jack Fitzgerald devient flic à Auckland. Son but non avoué : retrouver sa femme et sa fille disparues. Un polar écrit par un auteur français qui a beaucoup bourlingué dans les parages. *Haka*, de Caryl Férey, éd. Folio, 9,50 €.



CHASSE À L'HOMME DANS LE BUSH

Une comédie d'aventures mettant en scène un vieil atrabilaire et un jeune délinquant maori. Leur fuite à travers le bush néo-zélandais donne lieu à une chasse à l'homme hilarante. L'histoire est bien ficelée, mais c'est pour la beauté des paysages et les clins d'œil nombreux à l'art de la survie des Maoris qu'on aime ce film. À la poursuite de Ricky Baker, de Taika Waititi, 2016. DVD à partir de 16,99 €.

UNE BLOGUEUSE «LOST IN SILVER FERN»

«Perdue sous la fougère argentée», ainsi peut-on traduire le titre du blog de Josie McCrickard, 30 ans, Londonienne arrivée à Wellington en 2016. Josie, qui nous a aidés dans notre découverte de la capitale, y détaille ses étonnements d'Européenne et ses bonnes adresses.

lostinsilverfern.com

BRASSAGE
EN CUISINE

JADIS LIMITÉE AUX SAVEURS BRITANNIQUES, LA TABLE
NÉO-ZÉLANDAISE SE RÉINVENTE ET S'OUVRE AUX
INFLUENCES ASIATIQUES, INDIENNES ET OcéANNIENNES.

LE SEIGNEUR DES AGNEAUX

Valons verts et pluies copieuses expliquent pourquoi le pays est le paradis de l'élevage ovin depuis 1840, à l'initiative des colons britanniques. Côté préparation, la mode est au style oriental, façon korma ou curry, en raison de la présence d'une importante communauté indienne et pakistanaise, mais le dimanche, dans les petites villes, vous trouverez nombre d'établissements pour servir l'inaltérable gigot (*leg of lamb*) rôti escorté de sa sauce à la menthe. *God save the lamb!*

MENU FRETIN, MAXI FESTIN

Ces alevins translucides sont regardés comme du caviar lorsqu'ils sont vendus fraîchement pêchés, grouillant dans le filet, entre août et novembre. Les habitants en sont fous, un festival est même consacré à leur dégustation dans l'île du Sud. Ils se cuisinent frits et pris dans une omelette. Beaucoup de restaurants asiatiques les servent aussi en soupe de type ramen ou en friture.

L'ÎLE DU PACIFIQUE

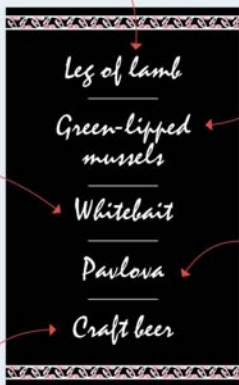
Du côté de Nelson (île du Sud), impossible de passer à côté de l'impressionnante moule verte de Nouvelle-Zélande (*Perna canaliculus*). De la taille d'une main, à la chair orangée cerclée de turquoise, sa saveur fumée s'apprécie gratinée à l'italienne, à la manière comme en France, ou dans du lait de coco façon Polynésie.

LA PÂTISSERIE NATIONALE

Meringue surmontée de crème fouettée et de fruits frais. Les Australiens en revendiquent aussi la paternité, mais ici on assure fièrement que ce dessert serait né dans les années 1930, dans un hôtel de Wellington, en l'honneur de la danseuse russe Anna Pavlova. La recette connaît d'innombrables versions (aux fraises, kiwis, goyaves du Brésil...). Celle du Charley Noble Eatery & Bar, une table en vue de la capitale, est un sommet du genre.

L'ESSOR DES BIÈRES ARTISANALES

Grâce à la production de houblon local, les microbrasseries ont le vent en poupe, surtout à Nelson (île du Sud) et Wellington (île du Nord). À goûter, les breuvages primés de Fork & Brewer ou de Black Dog Brewery, et d'autres plus expérimentaux à l'instar des mousses du Garage Project, brasserie wellingtonienne qui ose tout. Tester sa bière Wabi Sabi Sour, saveur melon, miel et yuzu, et surtout The Aardvark, goût citronnelle... et fourmis.



LA LIBERTÉ SUR QUATRE ROUES

CERTES, IL FAUT S'HABITUER À LA CONDUITE À GAUCHE. MAIS ICI, ROULER EN CAMPING-CAR EST UNE BONNE IDÉE.



Rolf Heuer / Agfotostock

Les routes néo-zélandaises semblent faites pour avaler les kilomètres. Les sociétés de locations (Maui, Britz et Jucy) sont présentes dans les grandes villes. Un simple permis B français fait l'affaire, à condition de présenter sa version internationale (une traduction officielle du permis délivrée en préfecture et valable trois ans). Une location revient entre 80 et 250 € la journée, selon le modèle. En famille, l'économie faite sur les nuits d'hôtel et sur les repas est vite substantielle. Opter pour une boîte de vitesses automatique pour une conduite plus facile en montagne. Vérifier que le camping-car a la certification *self contained*, attestant la présence de toilettes et d'un stockage des eaux usées. Ce sésame permet d'être autonome et de s'arrêter gratuitement ou pour une somme modique dans les campings publics tenus par le Department of Conservation. Les *dump stations* pour les vidanges sont nombreuses et ultramodernes. Autre option, plus baba cool : le minivan. Moins cher, mais sans toilettes ni douche. Il faudra donc ajouter au budget des arrêts payants dans les campings (de 15 à 30 SNZ, soit 9 à 18 €, par adulte et par nuit). Si on passe de l'île du Nord à celle du Sud, notamment pendant la haute saison, réserver à l'avance une place (env. 150 SNZ, 88 €) pour son véhicule dans le ferry.

Location de véhicules : maui-rentals.com/nz/en, britz.com/nz/en, jucy.co.nz, ferries.bluebridge.co.nz, greatjourneysofnz.co.nz/interislander

POUR FAIRE CE VOYAGE

MEILLEURE SAISON POUR FAIRE UN TREK, DU SKI OU OBSERVER LES BALEINES... CE QU'IL FAUT SAVOIR AVANT DE DÉCOLLER.

QUAND PARTIR ?

Dans l'hémisphère Sud, les saisons sont inversées par rapport aux nôtres. L'été austral bat son plein entre décembre et février, et l'hiver s'étale de juin à août. Le pays s'étire sur 1 600 kilomètres du nord au sud, et connaît donc une grande variété de climats – subtropical dans la péninsule du Northland (île du Nord), océanique dans le Fiordland (île du Sud). Dans les Alpes néo-zélandaises (île du Sud), les températures hivernales peuvent atteindre -10 °C.



➤ Randonnée : privilégier l'été austral et le printemps (septembre à novembre) ou l'automne (mars à mai). Attention, entre mi-décembre et mi-janvier, les hôtels sont pleins, comme les gîtes situés sur les Great Walks. Réserver plusieurs mois à l'avance.



➤ Sports d'hiver : durant l'hiver austral, de juin à août, les Alpes néo-zélandaises, sur l'île du Sud, se couvrent de neige. Coronet Peak Ski Area et Cardrona Ski Resort comptent parmi les stations les plus populaires.



➤ Observer la faune marine : toute l'année à Kaikōura, sur la côte est de l'île du Sud, où résident des cachalots. Ces eaux sont visitées par des orques épaulard de décembre à mars et par des baleines à bosse en juin et juillet.

AVEC QUI PARTIR ?

➤ Les Maisons du voyage, qui nous a aidés à réaliser ce dossier, est spécialiste de la Nouvelle-Zélande. Circuits accompagnés ou voyages sur mesure, tel cet itinéraire de 22 jours à la découverte des immanquables, d'Auckland à Christchurch : la péninsule de Coromandel, la région géothermique de Rotorua, le parc national d'Abel Tasman, les glaciers Franz Josef et Fox et une croisière sur le Milford Sound. À partir de 3 355 €. maisonsduvoyage.com

LA PLANÈTE A SOIF !

PAR JULES PRÉVOST (TEXTE)
ET HUGUES PIOLET (ILLUSTRATION)

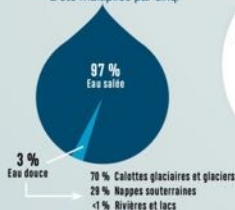
Robinets à sec, rationnements... La ville du Cap, en Afrique du Sud, a fait face en 2018 à de graves pénuries d'eau douce. Et cet été, c'est l'Inde qui a été frappée par une crise sans précédent. Selon l'ONU, 2 milliards de personnes vivent dans un pays soumis à un fort

stress hydrique, taux obtenu en rapportant les besoins en eau aux ressources disponibles. La moyenne mondiale est de 13 % (France : 23 %), et il existe d'énormes disparités entre, par exemple, le Bhoutan, où le problème n'existe pas (1 %) et les Emirats arabes unis, où il est aigu (2 346 %). Certes, la ressource est renouvelable, mais la demande mondiale, dopée par la croissance démographique et économique (agriculture en tête), devrait augmenter de 20 à 30 % d'ici à 2050 selon l'ONU, qui estime que la moitié de la population serait en danger. « Dans ce cas-là, partager un fleuve ou un aquifère peut conduire à des tensions entre les pays », analyse Agnès Ducharme, spécialiste en hydrologie au CNRS. Or il existe 592 aquifères transfrontaliers et 286 fleuves internationaux, comme le Nil, qui traverse l'Égypte, le Soudan et l'Éthiopie. Et le réchauffement climatique aggrave la situation : le Giec calcule que pour chaque degré supplémentaire, un demi-milliard de personnes perdront 20 % de leur eau douce. En Inde, le retard de la mousson a provoqué les récentes pénuries. Certains misent sur le dessalement de l'eau de mer. Mais en attendant que cette technologie soit moins polluante et économe, il faut s'atteler à une meilleure gestion de l'eau bleue. ■



UNE RESSOURCE PRÉCIEUSE

Au cours du ^{xx}e siècle, la surface des terres cultivées (irriguées) a été multipliée par cinq.



L'EAU DE LA PLANÈTE

L'eau recouvre les 3/4 de la planète. Mais l'eau douce n'en représente qu'une infime partie. Et celle contenue dans les glaciers n'est pas immédiatement disponible.

ATTENTION AUX MINES

Le Chili souffre peu, à l'heure actuelle, du stress hydrique (5 %), mais pourrait entrer en zone critique (au-delà de 80 %) en 2040, tout comme le Pérou. Déjà, en 2018, 61 municipalités chiliennes ont manqué d'eau, soit 15 % de la population nationale. En cause, notamment, l'extraction minière.

DES NAPPES ÉPUISÉES

En 2040, la Grèce, l'Espagne, l'Italie et le sud de la France devraient connaître un niveau de stress hydrique supérieur à 80 %. L'Espagne sera la plus touchée : une partie de ses réserves souterraines, épuisées par les pompes intensifs, pourrait disparaître, selon diverses études scientifiques.

LE GOLFE DES RECORDS

Au Koweït, en Arabie saoudite, au Qatar, le stress hydrique dépasse 1000 %. Et les projections indiquent des taux encore plus critiques en 2040. Pour étancher leur soif, ces États désertiques sont les champions du dessalement, avec 45,3 % des capacités mondiales.

À BOIRE POUR UN GÉANT

Barrages, tunnels, canaux gigantesques... À coup de milliards de dollars, la Chine construit d'énormes infrastructures, notamment sur le Mékong, pour assurer un approvisionnement en eau uniforme et constant à ses provinces. Quitte à pénaliser les pays voisins, comme le Vietnam, situé en aval.

LE DÉSERT ? PAS DE STRESS

Contrairement à l'Afrique du Nord, les pays de la zone subsaharienne souffrent relativement peu du stress hydrique (entre 2 et 6 %). Et leur situation ne devrait guère évoluer à l'horizon 2040. Explication : cette région, certes aride, est peu peuplée.

DÉJÀ DES RESTRICTIONS

D'après les projections du World Resources Institute, les pays d'Afrique australe (Afrique du Sud, Namibie, Botswana) pourraient voir leur taux de stress hydrique doubler voire tripler d'ici à 2040. Le recours aux restrictions, comme au Cap, deviendrait alors une habitude.

NIVEAU DE STRESS HYDRIQUE

- Faible < 2 %
- Passable : 3 à 9 %
- Moyen : 10 à 40 %
- Élevé : 40 à 100 %
- Critique > 100 %

% d'eau prélevée par rapport à la ressource disponible, en 2018.

Prix abonnés

37€⁹⁰

Prix non abonnés

39€⁹⁰

GRANDES PLAIDOIRIES & GRANDS PROCÈS

L'art de l'éloquence depuis le XV^e siècle

Procès politiques (Louis XVI, Marie-Antoinette, ...), criminels (Lacenaire, la Marquise de Brinvilliers...) ou littéraires (Madame Bovary...), cinq siècles d'Histoire de France défilent devant les tribunaux...

Découvrez dans ce beau livre les procès qui ont marqué notre Histoire et le témoignage des plus grands maîtres du barreau !

Éditions Heredium & GEO Histoire - Format : 23 x 29 cm - 544 pages

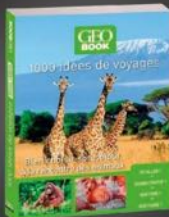
GEOBOOK - 1000 IDÉES DE VOYAGES

Bien choisir son séjour à la rencontre des animaux

Lions, oiseaux, dauphins, éléphants, ours bruns, ... partez à la rencontre des animaux du monde entier et trouvez le séjour qui vous ressemble.

À mi-chemin entre beau livre aux superbes photos GEO et guide pratique, ce GEOBOOK est l'outil indispensable pour rythmer son prochain voyage de fabuleuses rencontres !

Éditions GEO - Format : 16 x 21 cm - 192 pages



Prix abonnés

20€⁷¹

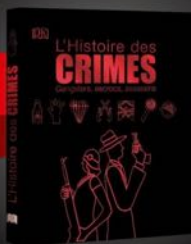
Prix non abonnés

21€⁹⁰

Prix abonnés

26€⁵⁵

Prix non abonnés

27€⁹⁰

L'HISTOIRE DES CRIMES

Gangsters, escrocs, assassins

Escroqueries, braquages ou meurtres, ce livre, à la fabrication premium, retrace plus de cent affaires criminelles qui ont défrayé la chronique dans le monde entier.

Des pirates aux tueurs en série, des bandits de grands chemins aux cyber-prédateurs, chaque chronique explore l'esprit de célèbres criminels, ainsi que notre système judiciaire.

Une immersion dans l'univers des crimes et délits à travers l'histoire !

Éditions DK - Format : 20 x 24 cm - 352 pages

GEO QUIZ TINTIN

Pour tous les Tintinophiles !

Dans ce coffret GEO quiz collector Tintin, à la fabrication soignée, le jeune reporter vous emmène à la découverte du monde.

Grâce à ses 400 questions, vous pourrez explorer l'Histoire, tester vos connaissances en géographie et vous replonger dans les aventures de Tintin !

Éditions GEO - Format : 15 x 20 x 5 cm - 200 cartes, 1 livret de 128 pages et 1 dépliant



Prix abonnés

18€⁹⁹

Prix non abonnés

19€⁹⁹

SÉLECTION DU MOIS ! pour nos abonnés !

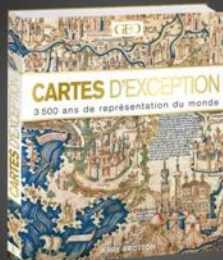
CARTES D'EXCEPTION

3 500 ans de représentation du monde

Ce livre de référence magnifiquement illustré présente une sélection des plus belles, et des plus significatives, cartes du monde.

Outre les informations géographiques qu'ils délivrent, ces documents rares ont toujours été une fenêtre sur la culture, les croyances et l'histoire des grandes civilisations du monde.

Éditions GEO - Format : 26 x 31 cm - 256 pages



Prix abonnés
34€¹⁰
Prix non abonnés
35€⁰⁰



Prix abonnés
37€⁰⁵
Prix non abonnés
39€

CES LIVRES QUI ONT CHANGÉ LE MONDE

Quand les écrits influencent l'humanité

Cet ouvrage explore les livres qui ont changé le monde et dévoilé l'histoire qui se cache derrière une centaine de textes parmi les plus incroyables jamais produits.

Du Livre des morts de l'Égypte ancienne au Journal d'Anne Franck, partez à la découverte des livres qui ont marqué l'histoire !

Éditions GEO - Format : 26 x 31 cm - 256 pages

COMMANDEZ DÈS AUJOURD'HUI !

À découper ou à photocopier et à retourner à :
Les Éditions GEO - 62066 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : ☐ Mlle ☐ M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____

Ville : _____

E-mail : _____

☐ Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

☐ Je règle par carte bancaire (Visa ou Mastercard).

N° : _____

Date d'expiration : ____/____/____

Cryptogramme : _____

Signature : _____

(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

GEO488V

Comment profiter des tarifs privilégiés ?

- ☐ Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.
- ☐ Je m'abonne et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés.
- ☐ J'ajoute au montant de ma commande 65€ (1 an - 12 numéros).
- ☐ Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non abonnés.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Grandes plaideries & Grands procès	13542			
1000 idées de voyages spécial animaux	13616			
L'histoire des crimes	13776			
GEO Quiz Tintin Edition Deluxe	13509			
Cartes d'exception	13400			
Ces livres qui ont changé le monde	13704			

Participation aux frais d'envoi	+ 5,95 €
<input type="checkbox"/> Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 numéros)	+ 65 €

Total chiffré en € : _____

*Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France Métropolitaine jusqu'au 31/12/2015. Photos non contractuelles. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines. Vous disposez d'un droit de rétractation dans un délai de 14 jours à compter de sa réception pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le rembourser ou à vous le rembourser - pour en savoir plus voir les Conditions Générales de Vente sur www.editionsgeo.fr. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données, qui vous concernent, et d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au DPO de Prima Media via 13, rue Henri Barbusse 52230 Genevilliers ou geo@primamedia.com. Dans le cadre de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prima Media, vos données sont susceptibles d'être transférées hors UE. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par les Clauses Contractuelles Types.



* La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5% sur ces produits.

GRAND REPORTAGE



N É G U E V

LE DÉSERT DE TOUS LES POSSIBLES

Vergers luxuriants et gratte-ciel au milieu des dunes : Israël a réussi son pari fou et a peuplé le Néguev. Il transforme même cette immense étendue aride en un incroyable laboratoire high-tech.

PAR CONSTANCE DE BONNAVENTURE
(TEXTE) ET JULIEN GOLDSTEIN (PHOTOS)

Un mirage ? Non ! Des vignes s'épanouissent sur ces terres désolées. Ce domaine, appelé Nana, produit chaque année de 15 000 à 20 000 bouteilles (chardonnay, cabernet sauvignon...).

Il fait partie de la route des vins du Néguev, qui relie une vingtaine de vignobles.

Bienvenue dans le CyberSpark de Beer-sheba, la « capitale » du désert. Inauguré en 2014, ce complexe est le nouveau fleuron technologique d'Israël : il héberge 75 sociétés privées et trois centres de recherche, employant 1 500 personnes. Et continue de s'étendre.





Des jardins bien entretenus, aux pelouses vertes... Le kibboutz Hatzirim a des allures d'oasis, voire de petit paradis. C'est le plus riche du pays : ses membres ont créé en 1965 Netafim, une entreprise devenue l'un des leaders mondiaux en matière de systèmes d'irrigation.





Tout de lumière, de verre et d'acier, la skyline de Beersheba a bien changé : à la naissance d'Israël, en 1948, c'était un modeste bourg bédouin de 6 000 âmes. A présent, cette cité florissante de 220 000 habitants est la vitrine d'un pays qui se rêve en cyberpuissance mondiale.





Récréation à l'ombre des palmiers pour ces élèves de l'université de Beersheba, spécialisée en cybersécurité, chimie, robotique... Fondé en 1969, ce campus accueille 20 000 étudiants. Chaque année, un tiers des ingénieurs nouvellement diplômés du pays sortent de ses murs.



Combien de nuances de jaune existe-t-il sur Terre ? De la lumière crue du soleil à la couleur du sable ? La réponse semble infinie pour qui déambule dans les méandres des dunes du Néguev, dans le sud d'Israël. Depuis la ville de Beersheba, après deux heures de route en direction du sud-est, apparaissent soudain une multitude de serres. Et tout autour, des palmeraies gigantesques. Sous un soleil de plomb, des dizaines d'ouvriers, camouflés dans des vêtements amples, s'activent le long des rangées de tomates cerises. D'autres sont perchés sur des dattiers. Certains emballent les marchandises prêtes à être exportées. Bienvenue au moshav Idan, une collectivité agricole fondée en 1980. Cette exploitation de trente hectares est connue pour cultiver la plus petite tomate au monde, de la taille d'une myrtille. Avec son goût sucré et son allure de bonbon, elle agrémente les assiettes des plus grandes tables de la planète.

Comment une ferme peut-elle prospérer en plein Néguev, ce désert qui représente 60 % du territoire israélien (13 000 km²) ? Ce n'est pourtant pas un mirage. Dans cette région aride qui s'étend entre le Sinaï égyptien et la Jordanie vivent près de 750 000 personnes. Car le Néguev est pour Israël un pari fou : transformer ces étendues stériles en terres fertiles, et faire surgir des cités du néant. Ce défi, c'était celui de David Ben Gourion, le père fondateur de la nation. En 1935, il visita pour la première fois la région où, à l'époque, tout n'était que désolation. D'où son constat : dans le Néguev, il manque deux choses, de l'eau et des Juifs. Depuis la naissance du pays, en 1948, Israël a bel et bien réussi à faire fleurir le désert. Mais pas seulement : au cours de la dernière décennie, le Néguev est devenu une sorte de Silicon Valley

orientale, la vitrine technologique d'un Etat qui veut s'affirmer dans l'agriculture de pointe, la robotique et la cybersécurité. Quitte à chambouler la vie des communautés bédouines qui peuplent la zone depuis des siècles, sans leur laisser le choix.

Une tombe cinq étoiles qui surplombe la vallée de Zin, avec vue sur les dunes et auréolée du drapeau israélien : comme un symbole, c'est à Sde Boker que David Ben Gourion a fini ses jours et est enterré, avec sa femme. « Si l'Etat ne met pas fin au désert, c'est le désert qui mettra fin à l'Etat », martelait-il en 1956, dans un livre intitulé *Southwards* (« Vers le sud »), dans lequel il formulait aussi son plan d'action, visionnaire, pour la région : « C'est absolument vital pour l'Etat d'Israël, à la fois pour des raisons économiques et sécuritaires, d'aller vers le sud : nous devons diriger l'eau et la pluie vers là-bas, y envoyer les jeunes pionniers [...] ainsi que l'essentiel des ressources de notre budget au développement. » Situé dans le centre du Néguev, le kibboutz de Sde Boker, créé en 1952, est emblématique. Ici, rien ne semble résister à la science, et surtout pas la nature : sur ces étendues de sable et de rocaïlle, des ingénieurs agronomes ont lancé une plantation de truffes, des vignerons ont planté des vignes, et on élève même des... crevettes ! Des projets surprenants menés par l'Institut de recherche sur le désert Jacob Blaustein. L'hydrologue Noam Weisbrod, 55 ans, dirige cette entité. « Nous avons un mandat du gouvernement pour développer la région, explique-t-il. Notre rôle est de combattre le désert et ses effets et de répondre à cette question cruciale pour la planète : comment produire plus de nourriture pour une population grandissante ? » Un défi aux airs de mission impossible : dans le Néguev, les précipitations ne dépassent pas quatre-vingts millimètres de moyenne par an (contre 1 000 en France). « L'eau est rare, alors nous travaillons sur la désalinisation et la microbiologie, autrement dit sur le traitement

Grâce à sa montre connectée,
le fermier régule à distance
la distribution de l'eau
de ses champs, en fonction
de la température ambiante

de l'eau de mer et la réutilisation des eaux usées pour l'agriculture», poursuit le scientifique, qui a sous sa responsabilité 250 étudiants. Aujourd'hui, 80 % de l'eau potable consommée en Israël provient de la désalinisation. Et 86 % des eaux usées sont recyclées pour l'irrigation.

Les opportunités proposées par l'Etat dans le Néguev ont poussé Maayan Kitron, une quadragénaire originaire du nord d'Israël, à s'y implanter il y a deux décennies. Aujourd'hui, avec son mari agronome, cette agricultrice et chercheuse en horticulture gère dans la vallée de l'Arava, dans l'est du désert, une exploitation où sont cultivées surtout des tomates. En Israël, 80 % de la production de tomates cerises viennent du Néguev. Tout en désignant du doigt les collines de Jordanie qui se dessinent à l'horizon, Maayan reprend, un peu ironiquement, la devise de Ben Gourion : «Le meilleur moyen de protéger nos frontières, c'est d'occuper et de travailler la terre.» «Il y a vingt ans, le seul endroit où l'on pouvait facilement investir en agriculture, c'était ici, insiste son époux Ariel. A l'époque, le gouvernement versait des aides à ceux qui s'y installaient. Cela a permis de financer tout notre matériel.» Et pas n'importe quel matériel : grâce à des capteurs placés dans le sol, Ariel peut surveiller en temps réel, depuis son salon, le niveau d'irrigation dans ses champs. Et quand il se déplace, il utilise sa montre connectée (les zones peuplées du Néguev disposent d'une bonne couverture 4G) pour réguler la distribution de l'eau en fonction de l'humidité ambiante. Pourtant, le couple Kitron est un peu amer. «Désormais, l'argent va plus aux start-up qu'à l'agriculture, déplore Maayan. Alors qu'avec les nouvelles technologies, on pourrait tout faire pousser ici !» La vallée de l'Arava compte en effet 600 fermes, qui produisent déjà 60 % du total des exportations israéliennes de légumes frais. Chacune de ces exploitations est en lien avec

les centres de recherche de la région, pour pallier le manque d'eau. Elles utilisent notamment une méthode de micro-irrigation qui, en Israël, alimente 80 % des terres : le goutte-à-goutte. Grâce à des applications connectées aux champs ou aux serres, tout agriculteur peut, comme Ariel Kitron, doser précisément la quantité d'eau nécessaire à la plante, en fonction des besoins de l'espèce ainsi que des variations d'humidité et de température. D'où des économies drastiques.

Ce système a été inventé ici, dans le Néguev, en 1965, et n'a cessé d'être amélioré depuis. L'entreprise Netafim, du kibboutz Hatzertim, à l'ouest de Beersheba, a mis au point ce procédé qui a révolutionné l'agriculture israélienne et s'exporte dans le monde entier. Hatzertim fait partie des ●●●



UNE BANDE DE SABLE ET DE ROCAILLE QUI OCCUPE 60 % DU TERRITOIRE

Même avant la fondation de l'Etat hébreu, en 1948, beaucoup de pionniers juifs ont été incités à s'implanter dans le Néguev (13 000 km², plus que l'Ile-de-France), notamment dans les collectivités agricoles. Aujourd'hui, 750 000 personnes y vivent, soit 9 % de la population du pays. Contre à peine 50 000 il y a sept décennies.

Ce robot a été mis au point par un professeur de l'université de Beersheba pour prendre en charge la rééducation de personnes blessées ou handicapées. Il devrait bientôt être installé dans des maisons de retraite.



Repères

UNE RÉGION À LA POINTE DE L'INNOVATION

Huit instituts et une quarantaine de centres de recherche dépendant de l'université de Beersheba sont établis dans le désert. Voici les trois domaines dans lesquels le Néguev est le plus créatif et le plus performant.



AGRICULTURE

- Le goutte-à-goutte, système qui permet de doser en temps réel la quantité d'eau nécessaire à une plante, a été mis au point en 1965 par Netafim du kibboutz Hatzorim. Cette société annonce un chiffre d'affaires d'un milliard de dollars pour 2019.
- La plus petite tomate du monde est cultivée depuis 2015 dans le moshav Idan. De la taille d'une myrtille, la «tomate goutte» se retrouve dans les assiettes des plus grands restaurants de la planète.



CYBERSÉCURITÉ

Le CyberSpark et l'université ont mené et mènent encore des programmes pour :

- reproduire l'identité d'un utilisateur en mimant sa frappe de clavier (pression des doigts, vitesse, rythme, etc.) ;
- pirater à distance des ordinateurs cloisonnés (non connectés à Internet) en exploitant des vulnérabilités dans le système de ventilation ;
- proposer à des centres de criminologie les dernières technologies de l'intelligence artificielle afin de résoudre des crimes.



ROBOTIQUE

- Le Sweeper, premier robot capable de récolter des poivrons, est le fruit d'une collaboration internationale. Il est déjà opérationnel, mais des améliorations techniques sont en cours avant sa mise sur le marché.
- Dévoilé cette année, le FSTAR est un robot hybride apte à se déplacer sur tous types de terrains. Il pourra être utile à la recherche et au sauvetage de personnes, à la livraison de colis, etc.



Cet homme du kibboutz de Sde Boker travaille sur une méthode d'élevage de poissons dans le désert, et sur la réutilisation de l'eau de l'aquaculture. Son institut dépend de l'université de Beersheba.

Ce professeur déambule dans l'université Ben Gourion pour tester son invention : à l'aide d'un casque doté de capteurs, il contrôle l'activité du drone au-dessus de lui. Objectif : seconder les pilotes d'avion.



Ces Bédouins du Naqab (nom arabe du Néguev) se rassemblent symboliquement devant des maisons détruites pour dénoncer les expropriations dont ils sont victimes. Une majorité de Bédouins (165 000 sur 255 000) ont déjà été «relocalisés».



●●● quarante derniers kibboutz du pays qui n'ont pas été privatisés suite au virage libéral des années 1990. Dans *Terre d'amour et de feu, Israël 1926-1961*, Joseph Kessel décrivait ces villages collectivistes : «Le tailleur coud pour tous, le laboureur mène sa charrue pour tous. Celui-ci a sept enfants, celui-là n'en a pas un seul. Qu'importe ? Ils travaillent du même cœur pour la communauté.» Plus qu'un mode de vie, le kibboutz incarnait une façon de concevoir l'organisation de la société, sur fond de socialisme... dont il ne reste plus grand-chose aujourd'hui en Israël. Le paradoxe de Hatzertim ? Ses 470 membres (sans compter les enfants) restent, eux, fidèles à cet idéal, alors qu'ils sont tous riches grâce à Netefim, devenu un leader mondial dans le domaine de l'irrigation, et qui affiche un chiffre d'affaires d'un milliard de dollars pour 2019. En 2017, la société a été rachetée à 80 % par le mexicain Mexichem, mais 20 % appartiennent encore au kibboutz. Pour autant, la plupart des habitants d'Hatzertim travaillent toujours pour leur entreprise et prennent leurs repas en commun, partagent les voitures, soumettent chaque décision à un vote... Et, pour ne pas qu'ils oublient leurs débuts, sur une façade est inscrite cette citation de l'un des fondateurs du kibboutz, en 1946 : «Notre terre est pauvre mais notre espoir est énorme.»

Bersheba doit aussi sa métamorphose à cet espoir. Dans les années 1930, ce n'était qu'un bourg pauvre et insalubre de 6 000 âmes, peuplé surtout de Bédouins et de chameaux. Aujourd'hui, c'est la «capitale» du Néguev, avec 220 000 habitants de soixante-dix origines différentes. Avant même la naissance d'Israël, en 1948, de nombreux Juifs avaient été envoyés dans le Néguev. C'était l'une des terres de prédilection de l'Agence juive (organisation sioniste devenue organe gouvernemental) pour y installer des immigrants. Et ça l'est toujours, les dernières vagues venant de Russie et,



Ce champ de 50 000 miroirs capte les rayons du soleil et les redirige vers Ashalm, la plus haute tour à concentration solaire du monde, qui culmine à 240 m. Inaugurée en 2018, cette installation est capable d'alimenter en électricité environ 120 000 foyers.

La tombe de David Ben Gourion, qui a proclamé l'indépendance d'Israël, est un lieu de pèlerinage pour les citoyens. Passionné d'agriculture, Ben Gourion a formulé une ambition visionnaire pour le Néguev. Il est enterré à Sede Boker, où il a choisi de finir ses jours.

UNE TERRE INHOSPITALIÈRE... MAIS PEUPLÉE DEPUIS DES MILLÉNAIRES

III^e siècle av. JC

Les Nabatéens fondent cités et forteresses. La route de l'encens et des épices, entre péninsule arabique et Méditerranée, transite par le Néguev.

1935

David Ben Gourion, le père fondateur de la nation israélienne, visite le Néguev. Des pionniers juifs commencent à coloniser le désert.

1948

L'Etat hébreu est créé. Le Néguev compte alors 50 000 habitants, surtout des Bédouins. En 2019, la région est 15 fois plus peuplée.

1969

L'université de Beersheba est fondée. Elle accueille aujourd'hui 40 centres de recherche et 20 000 étudiants.

2019

En janvier, l'aéroport de Ramon, à l'extrême sud, est inauguré. Jusqu'à 4,2 millions de voyageurs pourront y transiter d'ici à 2030.



récemment, d'Éthiopie. Mais les premiers pas n'ont pas été faciles pour les Séfarades qui arrivaient d'Afrique du Nord ou du Proche-Orient. Anate Yaron est née au Maroc, et a débarqué en Israël à 9 ans, en 1964. «Il y avait du sable partout, se souvient celle qui devint plus tard directrice administrative du centre pédiatrique de Beersheba. Ce fut un choc, car j'imaginais un endroit paradisiaque, avec des bananes et des oranges partout...» Pour ces immigrants, Beersheba était le terminus du rêve, un bout du monde sans issue. Faute de moyens, certains furent contraints de dormir sous des tentes, les *ma'abarot*. «On y a passé un an alors que l'hiver, il y avait de la boue partout, raconte Shoulamite Itzhaki, institutrice à la retraite originaire du

Maghreb. Il fallait avoir de quoi payer pour s'installer dans un appartement. L'Agence juive nous donnait juste de quoi acheter l'essentiel.»

Plus de *ma'abarot* aujourd'hui. Beersheba est devenue une ville moderne, avec ses tours de verre et de pierre, ses *malls* et ses grues qui signalent les nouveaux quartiers en train de pousser. La cité grossit inexorablement (la population a augmenté de 18 % la dernière décennie) et ses habitants sont de plus en plus jeunes : plus de la moitié ont moins de 35 ans. Parmi eux, beaucoup d'étudiants. Dans la vision de David Ben Gourion, une grande place était réservée à l'éducation. Il voulait faire du Néguev «l'Oxford du désert». L'université de Beersheba, qui porte son nom, accueille 20 000 élèves (dont environ 600 Bédouins, alors qu'une majorité de cours sont dispensés en hébreu), sélectionnés à l'entrée. «Quand je suis arrivé il y a trente ans, c'était encore un petit établissement, se souvient Steve Rosen, l'un de ses dirigeants. Aujourd'hui, en high-tech, nous sommes aussi performants que la Californie.» Financée par l'Etat et par des dons privés, l'université Ben Gourion, surnommée BGU, est spécialisée en technologies de pointe, sciences de l'informatique, cybersécurité, environnement, chimie et robotique [voir encadré]. Beaucoup d'innovations y ont été mises au point. Et chaque année, elle produit un tiers des ingénieurs nouvellement diplômés du pays. Dans les bâtiments sans fioritures, certaines scènes évoquent les films de science-fiction. Comme dans cette salle où le professeur Shelly Levy-Tzedek, responsable du laboratoire de cognition, vieillissement et réadaptation, travaille sur un robot qui, tel un kiné, gère la rééducation de blessés et d'handicapés...

Si cette université est aussi attractive et performante, c'est sans doute aussi grâce à son environnement particulier : une passerelle piétonnière enjambant la voie ferrée la relie directement au CyberSpark de Beersheba, avec lequel elle ●●●

Entre dunes blondes et canyons ocre, le Négev offre une magnifique palette de paysages (ici, la vue depuis le kibboutz de Sde Boker), que l'Etat hébreu compte bien exploiter. Pour attirer les touristes, hôtels de luxe et autres campements bédouins «reconstitués» se multiplient.





Dans les serres d'Idan sont cultivées des dizaines de variétés de tomates. Une multiplicité de *moshav* comme celle-ci, ces grandes fermes organisées en coopératives, ont vu le jour ces dernières décennies. On y fait tout pousser, malgré la rareté de l'eau : fraises, grenades...



Les Bédouins ont vu leurs terres confisquées et leurs maisons rasées, et sont

...travaille en osmose. Ce haut lieu du high-tech héberge soixante-quinze sociétés privées (IBM, Oracle...) et trois centres de recherche liés à BGU, employant 1 500 personnes. Le plus réputé d'entre eux, fondé par Deutsche Telekom en 2006 mais géré par des Israéliens, est celui sur la cybersécurité, un domaine dans lequel Israël s'est affirmé cette dernière décennie comme l'un des leaders mondiaux. «L'armée a été pionnière en la matière avec ses services de renseignements, affirme Oleg Brodt, le directeur. On a ensuite investi le monde civil puis académique, et enfin industriel.»

Beersheba se rêve en capitale mondiale du high-tech, et en revêt petit à petit les atours. On y trouve des espaces de travail partagés comme WeWork, inauguré en 2016. Aujourd'hui, 150 start-up et 500 membres y sont installés. Le décor est d'un design très épuré. Et les hôtes des lieux arborent tous le même look : barbe pour les hommes, salopette pour les femmes. Dans cette foule uniforme, Anas Abudaabes, 32 ans, détonne : lui seul est rasé de près. Et il est né à Rahat, la plus grosse ville bédouine de la région (80 000 habitants). Anas a créé plusieurs sociétés de marketing. Non sans difficultés. «Si tu es Arabe, c'est dur d'obtenir les clés d'un bureau à Beersheba. Le fait d'avoir la nationalité israélienne m'a aidé [les Bédouins du Néguev ont obtenu la citoyenneté en 1954], témoigne-t-il. Mais au quotidien, les Israéliens me voient comme un Palestinien et les Arabes, comme un Israélien. Personne ne s'imaginerait que derrière le développement du Néguev, il y a des destructions de foyers», se désole-t-il, avant d'accuser : «Nous, les Bédouins, ne sommes pas en guerre, et pourtant, 5 000 de nos maisons ont été démolies en deux ans !»

Les fruits qui s'épanouissent dans le désert sont amers pour les 255 000 Bédouins du Néguev. Depuis sa création, l'Etat d'Israël veut sédentariser cette communauté d'éleveurs traditionnellement nomades. Et récupérer les terres les moins arides, là où les Bédouins font paître leurs bêtes. Mais depuis l'arrivée de Benyamin Netanyahu au pouvoir, en 2009, la politique d'Israël à l'égard des Arabes, et donc des Bédouins, s'est durcie. Désormais, les autorités les somment de s'installer dans l'un des sept villages dits «reconnus», construits à leur intention dans le Néguev. Environ 165 000 Bédouins ont ainsi déjà été «relocalisés». Ceux qui ont accepté que leur maison soit rasée ont parfois obtenu une compensation financière. Ceux qui refusent vivent avec la menace permanente de voir leur chez-eux détruit.

Khalil Al-Amour, 54 ans, professeur et avocat bénévole des Bédouins, assure que 2 500 maisons sont démolies chaque année. Un chiffre corroboré par l'ONG israélienne Negev Coexistence Forum for Civil Equality. «Dans le Néguev, depuis 1948, on n'a jamais cessé de déplacer les gens, affirme Khalil. Les Israéliens ont construit des *moshav* et des kibboutz sur des terres prises aux Bédouins.»

Les portes de la vieille voiture claquent. Puis Mariam Abul-Q'ian décharge une trentaine de jerricans remplis d'eau récupérée à une dizaine de kilomètres de là. «Ici, nous n'avons ni eau courante ni électricité, ni aucun service public, explique cette enseignante tentrenaire, qui éclaire laborieusement sa maison grâce à un panneau solaire. Comme rien ne vient à nous, tout nous coûte plus cher.» Mariam ne s'arrête jamais. De parler, de pro-



Dans le moshav Idan, dans la vallée de l'Arava, sur la frange est du désert, des poivrons sont préparés pour être emballés et expédiés. Cette zone compte 600 exploitations, qui produisent à elles seules 60 % du total des exportations israéliennes de légumes frais.

relocalisés de force dans des cités «reconnues», aux airs de villes fantômes

tester, de lutter. Avec son mari, elle vit à Umm Al Hiran, un hameau bédouin de 400 habitants promis à la démolition pour, dit-elle, «mettre des Juifs colons à notre place». Mais ils n'ont pas l'intention de quitter leur foyer. Dans leur salon, un écriteau indique en arabe : «Notre maison est là où se trouve notre cœur.» Pourtant, la vie quotidienne dans un village «non reconnu» relève du parcours du combattant. «Je ne réalisais pas à quel point cela serait dur, c'est lorsque que je suis tombée enceinte que les difficultés ont commencé : avec les petits, on a tout le temps besoin d'eau ! se lamente-t-elle. Les habitants du hameau d'à côté sont Juifs, et eux ont l'eau et l'électricité. Ils tiennent une pension pour chiens, leurs bêtes vivent mieux que moi.»

Le couple Abul-Q'ân n'a pas d'informations sur la date de la destruction de sa maison. «Dès qu'on voit la police ou l'armée dans le coin, on a peur, on se dit que ça y est, c'est le jour "J"», avoue Mariam. L'avocat Khalil Al-Amour suit leur dossier de près. Lui aussi vit dans un village non reconnu, al-Sira. Les poubelles n'y sont jamais ramassées et le terrain de foot a été détruit. «Bientôt, il faudra qu'on demande un permis de jouer pour nos enfants !» ironise Khalil avant de marteler : «Les autorités ont réussi à déplacer une grande partie d'entre nous vers les villes reconnues, notamment Rahat. Nous ne voulons pas de ces villes. Nous voulons simplement que les gens soient reconnus dans leurs villages.» Ces cités «reconnues» n'ont pas grand-chose à voir avec le confort de Beersheba. Ainsi Ksaifa, à trente kilomètres à l'est de la «capitale», une cité nouvelle aux allures de ville fantôme. Tout ici est encore en chantier. Pour l'instant, seuls 20 000 Bédouins ont emménagé. Aujourd'hui, c'est le jour

du marché aux bêtes. Sur un parking désaffecté et poussiéreux, les rares Bédouins qui réussissent encore à faire de l'élevage sont venus vendre quelques moutons ou chèvres.

Car dans le Néguev, l'activité pastorale est réduite à peu de chagrin. Il existe encore des camps bédouins, mais «reconstitués» par le ministère du Tourisme pour accueillir des voyageurs. Entre nuits à la belle étoile et surf sur les dunes, l'Etat hébreu joue la carte du désert pour faire venir encore plus de touristes : en 2018, quatre millions de personnes ont visité Israël, un record. Pour rendre le Néguev plus accessible, un aéroport, Ramon, a été inauguré en janvier dans l'extrême sud, près de la ville balnéaire d'Eilat. Selon le ministère du Tourisme, il pourra accueillir jusqu'à 4,2 millions de passagers d'ici à 2030. Et d'autres infrastructures sont développées, notamment des hôtels de luxe, comme celui qui a ouvert ses portes au sud de Beersheba, dans un paysage de roche rougeoyante rappelant les décors de westerns, juste en face du site le plus visité du Néguev : le *makhtesh* (cratère) Ramon, qui attire un million de touristes par an. Avec ses trente-sept kilomètres de long pour 300 mètres de profondeur, c'est le plus grand cirque au monde né de l'érosion karstique. Randonnée, excursion en 4 x 4, descente le long des parois... quel que soit le mode d'exploration choisi, on est toujours estomaqué par sa beauté et ses invraisemblables dimensions. Oui, dans le Néguev, l'homme a réussi à dompter le désert, voire à le transformer en laboratoire high-tech. Mais la nature lui rappelle encore parfois combien il est petit face à elle. ■

Constance de Bonnaventure

Pour aller plus loin (photos, vidéos...), rendez-vous sur GEO.fr section GEO.

EN LIBRAIRIE

DES HOMMES ET DES TRAINS... VOYAGE DANS LE TEMPS ET DANS L'ESPACE

Embarquez à bord de légendes du rail et découvrez les métiers du monde ferroviaire. Le riche ouvrage *Ces trains qui ont marqué l'histoire* propose un voyage dans le temps et dans l'espace, sur les traces des premiers cheminots et des locomotives à vapeur. Depuis la fin du XIX^e siècle, de prouesses mécaniques en avancées technologiques, le chemin de fer défie les montagnes, les déserts et même les mers pour relier les hommes et dessiner une nouvelle carte du monde. Du Transsibérien à l'Orient-Express, sans oublier le récent Pékin-Lhassa, laissez-vous transporter par les grands événements de l'histoire ferroviaire racontés par les reporters de GEO : chantiers titanesques, personnages emblématiques, prouesses, mais aussi drames et heures sombres. Des récits passionnants, accompagnés de photographies invitant à l'aventure et à la rêverie. Enfin, un dossier spécial est consacré à la Société nationale des chemins de fer français qui a fêté des 80 ans en 2018.



EN KIOSQUE

SAVOIRS ANCIENS, ESPRITS OUVERTS



Les Papous entre deux univers, la ferveur bouddhique au Ladakh, les jeunes filles dresseuses d'aigles en Mongolie, la voix berbère du Maroc à l'Égypte, le petit royaume de Setomaa, la vraie vie des gauchos en Patagonie... Les reporters de GEO Collection sont partis à la rencontre de ces populations qui, sans être complètement étanches au monde contemporain, maintiennent et défendent leurs traditions et leur culture. Dans leur défi au XXI^e siècle, ces communautés autochtones nous proposent des valeurs, des savoir-faire et aussi un regard sur la vie qui peuvent nous amener à réfléchir sur nos propres modes de vie.

GEO Collection Ces peuples qui défient le XXI^e siècle, 12,90 €, chez le marchand de journaux.

UN NUMÉRO ÉVÉNEMENT



À l'occasion de la sortie du tome 2 de *La Vallée des immortels*, GEO Histoire revient sur la saga d'Edgar P. Jacobs et de ses suiveurs. Une occasion de replonger dans les fastes de la Couronne britannique et de repartir à l'aventure dans ce que fut l'Empire. Mystère des pyramides, crimes à Scotland Yard, conquête des pôles, convoitises à Hongkong, guerres futuristes, l'œuvre du maître belge aura embrassé les grandes heures de l'histoire du XX^e siècle. Trois temps forts dans ce numéro largement illustré : l'interview de Yves Sente, le scénariste de la série, les dessins inédits de François Schuiten en Égypte et, bien sûr, les premières planches du nouvel album.

GEO Histoire Blake et Mortimer, deux aventuriers au cœur du XX^e siècle, 12,90 €.



UNE ESCAPADE EN FRANCE

A l'heure où les séjours en France n'ont jamais été autant à la mode, le GEOBook se réinvente avec une édition mise à jour. A la fois beau livre au format cartonné et aux superbes photos et guide pratique détaillé, ce GEOBook est un compagnon utile pour choisir et préparer ses vacances. Mer ou montagne, randonnée ou farniente, ville ou forêt, pour un week-end ou des semaines... Loisirs écoresponsables, hôtels renommés ou escapades méditation et déconnexion : il permet à chacun de trouver la formule qui lui correspond en fonction de ses goûts, de la distance, du coût ou de la durée de son séjour.

GEOBook France Collector, éd. GEO, 29,95 €, disponible en librairies.



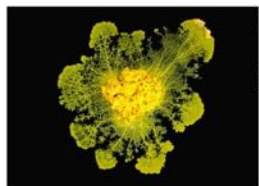
LES BIENFAITS DES ARBRES

Le contact avec la nature est essentiel à l'équilibre de l'être humain. Seul, à plusieurs ou avec des enfants, dans un parc ou dans une forêt, s'immerger parmi les arbres permet de se détendre, de se retrouver et de se ressourcer. *Quand les arbres nous inspirent* vous donne les clés pour vous rapprocher de la nature et de ses énergies bienfaites. Dotés de multiples facultés de communication, les arbres sont des êtres vivants qui ont beaucoup à nous dire... S'appuyant sur la méthode de la sophrologie, cet ouvrage détaille 52 expériences sensorielles qui permettent de rester en forme ou la retrouver.

Quand les arbres nous inspirent, éd. GEO, 29,95 €, disponible en librairies.

EN PARTENARIAT

LE PARC ZOOLOGIQUE DE PARIS FÊTE SES 5 ANS !



Ni plante, ni animal, ni champignon, le blob est capable de se déplacer sans cerveau.

A l'occasion du cinquième anniversaire du parc, de nouvelles espèces ont fait leur entrée au zoo : otaries à fourrure australe, suricates, otocorys... Dès le 19 octobre, venez découvrir (dors des Rendez-vous sauvage Europe) le blob, une espèce aussi insolite que fascinante, ainsi que de nombreuses animations pédagogiques.

Parc zoologique de Paris - Avenue Daumesnil - 75012 Paris.
Du 1^{er} septembre au 26 octobre. Du lundi au vendredi : 9 h 30 - 18 h 19 h 30 les week-ends, vacances et jours fériés.

SUR INTERNET

TESTEZ VOTRE CULTURE GÉNÉRALE SUR GEO.FR

Vous croyez être incollable sur les capitales et les drapeaux des pays du monde entier ? Vous pensez pouvoir facilement identifier un lieu à partir d'une photo prise par un membre de la communauté GEO ? GEO.fr vous met au défi et vous propose des dizaines de quiz pour tester et enrichir vos connaissances en géographie. Pour vous détendre intelligemment, rendez-vous sur GEO.fr dans la rubrique «Tests de connaissances».

jouez sur geo.fr/tests-connaissances

À LA TÉLÉ

GEO Reportage, votre rendez-vous sur Arte

Le samedi à 17h00

5 octobre Sibérie, les découpeurs de glace (43'). *Inédit.* En Yakoutie, dans la partie orientale de la Sibérie, on enregistre des records de froid. Mais on ne renonce pas à réviser la flotte qui mouille à Yakoutsks, sur le fleuve Lena : à coups de pic et de tronçonneuse, les découpeurs creusent un labyrinthe de tunnels sous les navires pris dans les glaces.

12 octobre Bangkok, les chasseurs de serpents (43'). *Inédit.* Chaque année, 35 000 habitants de Bangkok appellent les services d'urgence pour faire sortir un serpent de leur maison. Une unité spéciale appartenant au corps des pompiers se charge alors de déloger les reptiles, avant de relâcher les espèces protégées dans des endroits éloignés.

19 octobre La grâce des danseuses aveugles de São Paulo (43'). *Inédit.* Fondé il y a vingt-cinq ans, le Ballet de Cegos n'emploie que des danseuses aveugles ou malvoyantes. La danse leur donne confiance en elles et un sens du maintien hors norme, mais, sans voir le professeur, l'entraînement est difficile.

26 octobre La Slovincie, le royaume des abeilles (43'). *Inédit.* En Slovincie, l'apiculture est un art pratiqué depuis des siècles. Le miel, l'abeille carniolienne et les ruches colorées y sont synonymes de folklore et de tradition. La richesse de la flore permet de produire des nectars de grande qualité, mais le maintien de cette activité est menacé par la concurrence de l'Italie voisine.



Luis Petto / Mediaset

arte

ABONNEZ-VOUS À GEO ET SES

NOUVEAU

un cahier de 12 pages
d'infos pratiques en
lien avec la thématique
de couverture dans
chaque numéro.



12 numéros par an

Notre mission : vous permettre de voir le monde autrement

Vous rêvez d'évasion ? Vous souhaitez **mieux comprendre le monde** et ses enjeux ? **Découvrez chaque mois GEO**, un magazine qui offre un nouveau regard sur la Terre et qui satisfait votre **envie de découverte et d'ailleurs**.

HORS-SÉRIES !



6 numéros par an

GEO vous propose **6 hors-séries par an** qui permettent d'approfondir un sujet spécifique. Des plus belles pentes du monde, au modèle de vie nordique, en passant par le légendaire Tour de France, GEO Hors-série satisfera votre curiosité !

BON D'ABONNEMENT

A compléter et à renvoyer sous enveloppe affranchie à GEO
Service abonnements - 62066 ARRAS cedex 9

☒ OUI, je m'abonne à GEO

1 - JE CHOISIS MON OFFRE

☐ **Offre LIBERTÉ[®] (18 n°/an)**

Je règle mon abonnement tout en douceur grâce au prélèvement automatique **7€** par mois au lieu de **9€^{net}**

Je recevrai l'autorisation de prélèvement automatique à remplir. J'ai bien noté que je pourrais résilier ce service à tout moment par simple lettre ou appel.

0€ aujourd'hui
• Sans frais supplémentaires
• Payer en petites mensualités

☐ Je préfère m'abonner à **GEO SEUL[®] (12 n°/an)**
pour **5€** par mois au lieu de **6€^{net}**

☐ **Offre COMPTANT[®] (1 an / 18 n°)**
GEO + Hors-Séries **85€** au lieu de **119€^{net}**
Je règle mon abonnement ci-dessous.

2 - JE M'ABONNE

► En ligne sur prismashop.fr + simple et + rapide

-5% supplémentaires
en vous abonnant en ligne

1 RENDEZ-VOUS DIRECTEMENT SUR LE SITE WWW.PRISMASHOP.FR

2 CLIQUEZ SUR « CLÉ PRISMASHOP »

Clé Prismashop

3 SAISISSEZ LA CLÉ PRISMASHOP
INDIQUÉE CI-DESSOUS

GEODN488

Ma réservation Clé Prismashop
Commandez en reportant ci-dessous le
code qui figure sur votre coupon ou
magazine.

Clé Prismashop

Valz l'offre

Paiement sécurisé en ligne

► Par téléphone **0 826 963 964**

Service 0,29 €/min
+ prix appel

► Par chèque à l'ordre de GEO en complétant les informations
ci-dessous :

Mes coordonnées (obligatoire) : ☐ M. ☐ M.

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

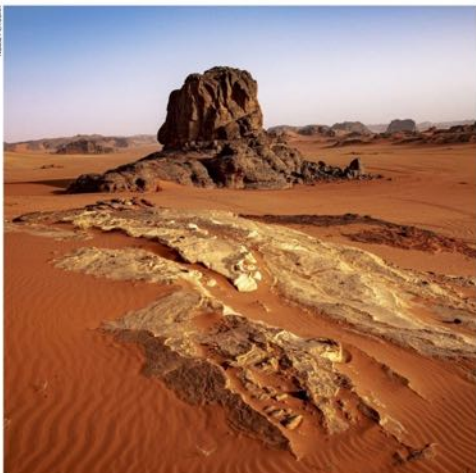
* Prix de vente au numéro : ** Informations obligatoires, à défaut votre abonnement ne pourra être mis en place. (1) Offre Durée indéterminée. Je peux résilier tout abonnement à durée indéterminée à tout moment par appel ou par courrier au service clients (voir CVU du site prismashop.fr). Les prélèvements seront aussitôt arrêtés. Le prix de l'abonnement est susceptible d'augmenter à cette annulation. Vous en serez bien sûr informé préalablement par écrit et aurez la possibilité de résilier cet abonnement à tout moment. (2) Offre Durée Déterminée. Engagement d'une durée ferme. Après engagement de nos abonnés, je suis prêtée en un bon du montant de l'abonnement annuel. Photos non contractuelles. Offre réservée aux résidents domiciliés de France métropolitaine. Délai de livraison du 1er numéro : 8 semaines environ après engagement du résident, dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique par le Groupe Prisma Media à des fins d'abonnement à nos services presse, de réalisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et liberté du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation ou de portabilité des données que vous consultez, ainsi qu'un droit d'opposition au traitement pour des motifs légitimes. En s'adressant au Data Protection Officer du Groupe Prisma Media au 13 rue Henri Barbusse 92220 Garches ou par email à dp@prismamedia.com. Dans le cadre de la gestion de votre abonnement ou de vos accès à la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Media, vos données sont susceptibles d'être transférées hors de l'Union européenne. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation en vigueur, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par la signature de Clauses Contractuelles Types de la Commission Européenne.

GEODN488



LE MOIS PROCHAIN

Nadia Feraud



REVENIR EN ALGÉRIE

En 2019, après des années de résignation, les Algériens se sont mobilisés contre le régime. Même si l'avenir reste incertain, ce territoire magnifique est une invitation au voyage, de la casbah d'Alger aux montagnes de Kabylie, des plages d'Annaba aux dunes du Tassili n'Ajjer.

Et aussi...

- **Découverte.** Balade au fil de la Spree dans un Berlin transfiguré.
- **Regard.** Les plus belles photos animalières de l'année.
- **Grand reportage.** GEO a exploré un archipel méconnu : les Mergui, en Birmanie.



SUPPLÉMENT RÉGIONAL 24 PAGES*
LES CHEFS-D'ŒUVRE DU PATRIMOINE À SAUVER
 Ce mois-ci : Rhône-Alpes

* en vente uniquement dans la région

En vente le 30 octobre 2019

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

Service abonnement GEO, 62 066 Arras Cedex 9.
 Par téléphone depuis la France

0 808 809 063

Service gratuit
 + prix appel

Depuis l'étranger et DOM-TOM : 0033 1 70 99 29 52 (coût selon opérateur).

L'abonnement à GEO, c'est facile et rapide sur geomag.club

Anciens numéros : primasup.francisco-nueros-geo

Abonnement pour un an / 12 numéros : 70,80 €

Editions étrangères :

Allemagne : Tél. 00 49 40 3703 3950 - e-mail : abo.service@gu.de

Espagne : Tél. 00 34 91 438 96 98 - e-mail : suscripcion@geoparis.es

Russie : Tél. 00 7 095 937 60 90 - e-mail : gsmr.jahr@yandex.ru

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92024 Goussier Cedex

Standard : 01 73 65 45 42
 (Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 65 + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétaire : Dounia Hadji (6061)

Rédacteur en chef adjoint : Catherine Segal

Directrice artistique : Delphine Davis (4873)

Directrice photo : Magdalena Herrera (6108)

Chefs de service : Anne Carin (4617), Cyril Guenet (6065),

Alain Marne-Potvin (6070), Nadège Monchaux (4713), Mathilde Saljeun (6089),

geo.fr et réseaux sociaux : Claire Frayssinet, responsable éditoriale (5365) ;

Thibault Gault (5827), responsable vidéo : Émilie Férat (5306) ;

Lila Santacrose (4738), rédactrices : Elodie Montier, cadreur-monteur (4536) ;

Marianne Cousseran, social media manager (4594) ;

Clara Brossolles, community manager (4679) ;

Service photo : Nataly Bideau (6062), For Tomes-Vij / Bideau (E-U)

Magazine : Thibault Deschamps (4795), Béatrice Gaudier (6079) ;

Christelle Martini (6059) et Dominique Saffat (6064), chef de studio ;

Patricia Lavergne, première maquilleuse (4749) ;

Première secrétaire de rédaction : Laurence Maitreux (5776)

Cartographie géographique : Emmanuel Viret (6110)

Comptabilité : Carole Clément (4531)

Fabrication : Stéphane Bouscassé, chef de groupe (6340),

Mélanie Mostel, chef de fabrication (4759)

Out collaboré à ce numéro : Alice Checcaglin, Delphine Dux, Juliette de Guyennec,

Guillaume Lebrun, Sandrine Lucas, Hugues Pédet, Mireille Rousseau.

Magazine mensuel édité par **PM PRIMA MEDIA**

13 rue Henri-Barbusse, 92024 Goussier Cedex
 Société à non collectif, au capital de 1 000 000 € d'une durée de 99 ans,
 ayant pour gérant Guenier + Jaha Communication GmhH
 Ses principaux associés sont Media Communication S.A.S.
 et G&J Communication GmhH

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Directrice exécutive Pils Perin : Grégoire Michel

Directrice Marketing et Business Development : Dominique Flückiger

Chef de groupe : Hélène Côté

Directrice des Entrepreneurs et Licences : Julie Le Flich-Dominé

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 65 + les 4 chiffres suivant son nom)

PUBLICITÉ

Directeur exécutif PMS : Philipp Schmidt (5188)

Directrice exécutive adjointe PMS : Anouk Kool (4949)

Directeur délégué PMS Premium : Thierry Davis (6449)

Brand solutions director : Arnaud Mallard (4981)

Automobile & Luxe brand solutions director : Dominique Bellanger (4528)

Account director : Florence Prault (6463)

Senior account manager : Evelyne Allain Thuy (6424)

Sylvie Catherine Brette : (6422)

Trading manager : Tom Meunier (4881), Virginie Viot (4529)

Directrice exécutive adjointe innovation : Virginie Labor (6448)

Directrice déléguée creative team : Vivienne Roussier (5116)

Directeur délégué data room : Arlene de Lempdes (4879)

Planning manager : Rachel Eyango (4639)

Assistante commerciale : Catherine Pansa (4641)

Directeur délégué insight room : Charles Jouvain (5328)

MARKETING OFFSHORE

Directrice des études statistiques : Isabelle Desmully-Engelen (5336)

Directeur marketing client : Laurent Goulet (6625)

Directrice de la fabrication et de la vente au numéro : Sylviane Corda

Directrice des ventes : Bruno Recurt (5676), Secrétaire : (5674)

PHOTOGRAVURE ET IMPRESSION

MOREN Media Mehrdruck GmbH : Carl-Berthmann-Strasse 161 M,

33111 Geseke, Allemagne.

Provenance du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0%.

Embossage : Pils 0165 Kg de papier.

© Prima Media 2019. Dépôt légal octobre 2019

Diffusion Prestal - ISSN 0220-2425

Création : suite 1979. Composition postscript : n° 0918 K 83550

ADAP

Notre publication adhère à l'association ADAP et s'engage à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité loyale et respectueuse du public.

Contact : contact@adap.org ou ADAP 01, rue Saint-François 75001 Paris



ACTUALITÉS COMMERCIALES



CROISIÈRES D'EXCEPTION : DE MOSCOU À ASTRAKHAN

Du 20 septembre au 1^{er} octobre 2020, embarquez pour un itinéraire entre Occident et Orient, permettant de découvrir les villes russes de la Volga et d'aborder des facettes moins connues de cet immense pays, aux côtés de passionnants conférenciers.

Offre spéciale : 500 € de réduction, soit la croisière à partir de 3 990 €/personne* (au départ de Paris).

*Renseignements sur www.croisieres-exception.fr/
brochures (code ASTRA), ou au 01.75.77.87.48



LE CHARDONNAY DE BOURGOGNE*

C'est à Beaune, au cœur du vignoble de Bourgogne, qu'est élevé le Chardonnay Cuvée de Visitation. D'une belle robe or pâle, ce vin est à l'équilibre parfait entre fraîcheur, arômes d'agrumes et de fruits jaunes. A déguster aussi bien à l'apéritif qu'en entrée ou encore avec un poisson, des crustacés, une viande blanche ainsi qu'une grande variété de fromages.

A partir de 6,95 €



RADO CAPTAIN COOK AUTOMATIC AVEC ÉTUIS DE VOYAGE

En édition limitée, Rado repense son iconique Captain Cook et associe avec harmonie le style vintage authentique et les fonctionnalités contemporaines. Ce nouveau modèle est présenté dans une pochette de voyage en cuir avec un assortiment de bracelet - cuir vintage brun, maille milanaise ou Nato kaki. Un look vintage idéal pour les voyageurs des temps modernes.

Prix indicatif : 2 130 €. Détails et points de vente sur www.rado.com



COLMAR PROJET MÉRINOS

Colmar présente sa nouvelle collection innovante alliant performances techniques et look sophistiqué. « Projet Mérinos » a été conçu en collaboration avec Reda, entreprise italienne historique créée en 1865. On retrouve deux combinaisons de ski luxueuses homme et femme entièrement conçues en Reda Merino Active. Colmar perpétue la tradition centenaire qui veut qu'elle trouve toujours de nouvelles pistes et autant de solutions à proposer à des skieurs aussi passionnés qu'exigents.

www.colmar.it-fr-fr

NOUVELLES SAVEURS BRASSÉES ANDROS

Andros Gourmand & Végétal invite de nouveaux fruits dans sa gamme de brassés doux et onctueux : la griotte, une variété de choix pour rougir de plaisir. L'abricot et la mangue dont le goût intense va réveiller vos papilles. Petits et grands, qu'ils soient flexitariens, adeptes des régimes sans lactose, vegans ou simplement gourmands, se laisseront séduire par ces desserts 100 % végétaux et surtout 100 % exquis.

Disponibles en GMS au prix indicatif de 2,39 € le pack de 4.



SAM BARTON*

La référence des whiskies canadiens Sam Barton se révèle au travers d'un nouvel habillage plus authentique, mettant en valeur l'icône de la marque l'original ainsi que ses 5 années de vieillissement. Son goût boisé aux légères notes épicées se révèle parfaitement dans le cocktail Canadian Mix où il est allongé de ginger ale, accompagné d'un quartier de citron de vert.



* L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. A consommer avec modération.

Bernard Naudin / ABBACA



Ma Louisiane, c'est un hameau perdu dans le bayou

Pour illustrer la pochette de son vingt-troisième album, *Même pas sommeil*, Charlélie Couture a choisi un cliché du photographe animalier Vincent Munier. On y voit un gypaète barbu survoler la planète. Une planète que le chanteur a lui-même beaucoup sillonnée : l'Asie, l'Australie, New York où il s'est installé il y a une quinzaine d'années, et la Louisiane, où il a séjourné fin 2015 et qu'il a choisi d'évoquer pour nous.

GEO Qu'est-ce qui vous a poussé à prendre la route pour le Sud profond des États-Unis ?

Charlélie Couture Il s'agissait de faire mon deuil et de rendre hommage à ma mère, décédée il y a quatre ans. J'ai toujours associé l'Amérique à ma mère, qui, après la guerre, enseignait le français en Alabama puis dans la banlieue de Chicago avant de revenir en France où elle a rencontré mon père. Elle gardait la nostalgie des États-Unis. Et j'ai grandi dans une culture bilingue, avec cette femme avec qui j'avais plaisir à parler anglais. Après sa mort, je me suis dit que j'irai enregistrer mon prochain disque en Louisiane, Etat qui est une sorte de trait d'union entre les deux cultures, les deux langues.

Quand on évoque, la Louisiane, on pense à La Nouvelle-Orléans. Pourtant, vous avez choisi de poser vos bagages ailleurs... J'ai préféré Lafayette car, aux États-Unis, c'est le dernier

bastion de la francophonie, la capitale du pays des Acadiens, ces Canadiens parlant français qui, au XVIII^e siècle, se sont établis dans ces paysages magnifiques de forêts et de prairies.

Quelle image vous faisiez-vous de cet Etat avant de le découvrir ?

A cause de mon accent traînant, de ma façon de scander les mots, de ma pulsion au piano qui ressemble à un rythme du Sud, on me demandait parfois si je n'étais pas un Cajun [Acadien]. Pourtant je n'y étais jamais allé et j'étais à la fois impatient et intrigué par ce que j'avais lu sur Internet et ce que m'en avait raconté Zachary Richard, un des plus grands chanteurs-auteurs-compositeurs cajuns, croisé à Nancy. Sur place, j'ai découvert un endroit magique, Maurice, un hameau d'environ 600 habitants à une vingtaine de kilomètres de Lafayette. Là se trouvait le studio d'enregistrement, Docksie Studio, dans une grande propriété au cœur de bayous couverts de mousse, avec un parc d'une dizaine d'hectares planté de grands chênes au bord de la rivière Vermilion, et trois bâtisses, la maison des propriétaires, le pavillon d'accueil et le studio installé dans une superbe grange en bois, typique de la région.

En avez-vous profité pour explorer la région ?

Je suis allé faire un tour à La Nouvelle-Orléans, dans le

quartier français, bien sûr, et me suis baladé en barque dans les bayous où j'ai vu des alligators. Mais par principe, je ne fais pas de tourisme. Je préfère me mêler à la population, vivre au rythme des gens. Faire mes courses comme tout le monde, acheter des produits locaux. J'ai aussi vu des *rednecks*, irascibles Blancs ruraux toujours prêts à combattre l'arrivée des étrangers quels qu'ils soient. Et puis d'autres formidablement accueillants, qui vous mettent tout de suite en confiance avec un grand sourire, avec qui vous devenez très vite amis. J'ai vu la délinquance, liée à l'alcool, à la drogue, la pauvreté. Les foules immenses qui envahissent les chapelles, le dimanche, pour venir écouter les prédicateurs. J'ai également rencontré des musiciens formidables, qui se battent pour faire vivre la langue française, comme Louis Michot, le chanteur des *Lost Bayou Ramblers*.

Une de vos chansons s'intitule *Debout dans la boue*. A quoi fait-elle référence ?

Six mois après mon départ de Lafayette, une crue de la rivière Vermilion a submergé le studio et une vague de boue a tout saccagé, y compris des instruments de musique historiques conservés là. Les propriétaires ont pu heureusement tout remettre en état. Ma chanson, en quelque sorte, a été prémonitrice. ■



ORANGE
IS THE NEW
BLACK
COFFEE*



DÉCOUVREZ LA GAMME COMPLÈTE SUR PREMIUMDAROME.FR

* L'ORANGE, C'EST LE NOUVEAU CAFÉ NOIR



GOÛTEZ
L'EXCELLENCE

EN CAPSULE ESPRESSO
ALUMINIUM



L'OR, sans doute le meilleur café du monde